

Contes et légendes de Provence

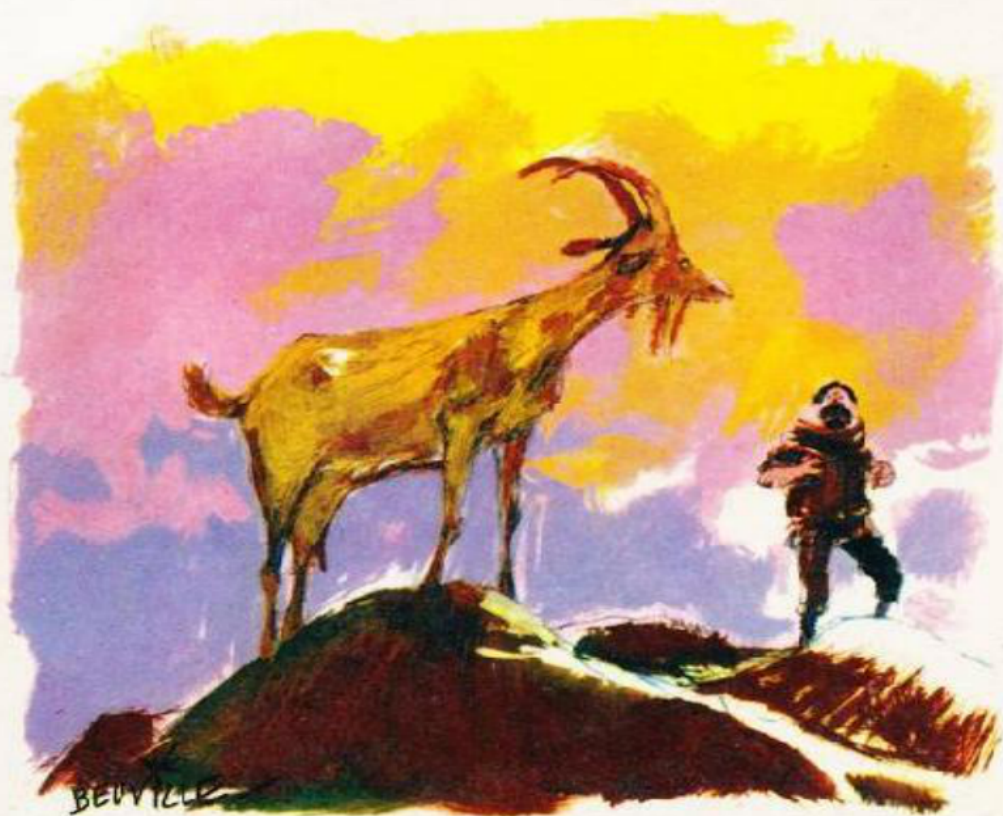
Pézard, André

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDRE PÉZARD

CONTES ET LÉGENDES DE PROVENCE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

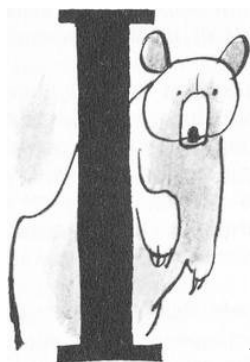
CONTES ET LÉGENDES DE PROVENCE

Par
André Pézard

Illustrations de Beuville
Éditeur : NATHAN

*À mes trois filles chéries
Sylvie qui est là, Fanette qui est loin
et Yvonne la plus petite.*

Jean de l'Ours



Il y avait une fois dans la montagne de Vibres une belle grande fille sans père ni mère nommée Orsane. Elle allait dans la forêt cueillir des framboises en été ou des champignons à l'automne, et elle les vendait aux messieurs de Senez pour acheter son pain. L'hiver, elle allait ramasser du bois, et au printemps, elle faisait de petits bouquets.

Un beau jour, à la chute des feuilles, elle marcha sur l'herbe d'égarément. C'est une herbe très dangereuse. Elle est si fine que personne ne l'a jamais vue. Sa fleur a la forme d'une petite flamme d'or. La nuit, elle répand une lueur pareille à celle des vers luisants, mais cette lueur s'éteint à mesure que tu approches. En plein jour, elle répand une ombre que les yeux humains ne sentent pas. Tu mets le pied sur une touffe de cette herbe sans savoir, et tu fais encore treize pas : alors, si par malheur c'était le talon gauche, il y a une fine brûlure qui t'engourdit, et tu oublies le chemin du retour. Tu n'échappes au mauvais sort que si, pour une rencontre, par un hasard quelconque, tu t'es arrêté avant le treizième pas. Alors tu vois l'ombre autour de toi. Il faut retourner ta veste et mettre ton soulier gauche au pied droit.

Mais ni par hasard ni par intention la belle Orsane n'eut à s'arrêter. Elle commença donc à tourner dans la forêt sans pouvoir en sortir, jusqu'au soir. Et pendant toute la nuit encore, elle parcourut la montagne en criant, mais la montagne était déserte. Et comme la pauvre enfant n'avait aucun parent au village, personne ne fit

attention à son absence ou ne se soucia d'aller la chercher.

La nuit tomba pour la seconde fois. Orsane trouva l'entrée d'une caverne, et s'y jeta pour dormir sur un tas de feuilles mortes. À l'aube, elle fut réveillée par un gros bruit de feuilles foulées et brassées, et par un grognement rauque. C'était l'ours qui rentrait ; elle avait pris la chambre de l'ours. Il était debout comme un homme et écartait les bras. Tu aurais dit un grand sac de fourrure molle. Entre les poils du museau, Orsane voyait à peine ses petits yeux luisants.

— Qui es-tu ? Que fais-tu ici ? gronda l'ours en se penchant sur elle.

— Je suis Orsane sans famille. Je cherchais ma vie dans les bois. Je me suis égarée et je n'ai pas pu en sortir. Je suis morte de fatigue et de faim.

— Eh bien, reste si tu veux, tu mangeras ce que je mange. Mais ne me fais plus parler, et ne me parle plus jamais, ou c'est moi qui te dévore !

Cet ours était bourru, mais assez bon diable. Orsane se nourrissait volontiers du miel sauvage et des fruits qu'il rapportait ; et la nuit elle avait chaud contre sa grande toison. Les premiers temps, elle rôda bien dans la forêt pour essayer d'en retrouver la sortie ; mais elle n'y réussit pas, et se résigna à vivre loin des hommes.

À l'été suivant, elle eut un enfant magnifique, qui grandit vite, et devint un beau petit garçon trapu, avec des cheveux d'un brun cuivré, et des ongles durs comme du fer. Comme il était né le jour où le soleil brille le plus longtemps de toute l'année, elle l'avait appelé Jean. Il courait dans la montagne, et quand il rencontrait un ourson, un louveteau ou un marcassin, il jouait à lutter avec eux. Il était toujours le plus fort.

Quand il eut douze ans, il s'ennuya de ne plus trouver d'adversaires capables de lui résister. Et puis vint l'hiver, un gros hiver qui ne permettait pas de sortir de la caverne. Les journées semblaient interminables. Une fois, pour passer le temps, Jean s'élança sur son père l'ours qui était à moitié endormi. Il le secoua et le fit tomber par surprise. L'ours grommela et lui donna une bourrade.

Alors Jean voulut aller vivre chez les hommes. L'herbe d'égarement ne le gênait pas, lui, et il connaissait tous les chemins. Il décida d'emmener sa mère dès le retour du beau temps.

— Et si l'ours veut venir avec nous, nous le prendrons, dit-il.

Mais l'ours grondait toujours quand Jean le tirait par les plis de son cou. Les semaines passaient. La Chandeleur arriva. Ce matin-là, dehors, il faisait doux et clair. L'ours sortit de la tanière, et fit quelques pas entre les arbres dépouillés. Mais il vit son ombre par terre : il n'était pas content de cette grosse chose noire à côté de lui. Il poussa un grognement et rentra vite dans la bonne nuit, sous la terre, sans ajouter un mot. Orsane soupira :

— Voilà ! il a vu son ombre le matin de la Chandeleur. Nous en avons encore pour quarante jours à rester enfermés...

— Qu'il reste à l'abri, cela m'est bien égal ! dit Jean. Moi, je m'en vais, et tu viens avec moi. Nous trouverons des gens qui nous parlent, au moins !

Ils laissèrent l'ours dormir et descendirent vers le village. Le temps avait changé ; il y avait d'affreuses bourrasques de neige, et le voyage fut pénible. Jean marchait devant et sifflait comme un merle.

Les gens du village furent bien étonnés de voir revenir Orsane au bout de tant d'années, avec un si beau garçon. Ils firent semblant de la plaindre, mais elle ne se plaignait pas. Sa maison était encore en bon état. Elle reprit sa vie d'autrefois, et mit Jean à l'école.

Jean devenait chaque jour plus grand et plus fort, mais il n'aimait pas l'école. Il fallait rester enfermé, et c'était défendu de jouer en classe : c'était encore bien plus ennuyeux que la caverne de l'ours. Et puis ses camarades se moquaient de sa haute taille, et l'appelaient Jean de l'Ours. À la sortie, il les battait sans peine, mais comme il ne savait pas d'autres jeux que les coups, les enfants le fuyaient.

Le maître lui en fit des reproches. Il assomma le maître et se sauva de l'école. Le seigneur du village envoya ses gens d'armes à la maison d'Orsane pour prendre Jean, et ils le fourrèrent en prison, derrière une énorme porte de chêne clouté. La mère vint voir Jean de l'Ours et lui parla à travers le guichet :

— Pechère ! mon pauvre drôle, tu ne viendras pas dîner avec moi ! disait-elle en pleurant.

Il répondit en éclatant de rire :

— Ne pleurez pas, Orsane, je dînerai chez nous comme les autres jours. Préparez une bonne soupe de bayane.

Elle rentra un peu consolée et se mit à éplucher les haricots pour la soupe. À midi, quand il sentit la faim, Jean donna un coup d'épaule dans la porte, et la fit sauter au premier choc. Il rentra chez lui, mangea les trois quarts de la bayane, et dit à sa mère :

— Si je reste, les gens d'armes vous feront des ennuis. Il faut que je parte. Donnez-moi quelques pièces de monnaie et mes brodequins neufs, j'irai faire mon tour de France.

Il embrassa la pauvre Orsane, et prit le chemin de la vallée. Il marcha de village en village sans trouver d'ouvrage à sa convenance. Au bout d'une semaine, ayant tourné en tous sens, il remonta l'Asse, et se trouva aux portes de Senez, devant une forge. Le forgeron tirait sur la chaîne du soufflet, et faisait rougir une pièce de fer. Jean lui dit :

— Salut, maître ! n'avez-vous pas de l'ouvrage pour un bon compagnon ?

— Bien sûr, nous ne chômons pas ici. As-tu déjà travaillé ?

— Vous allez voir ça, si vous voulez. On m'appelle Jean de l'Ours.

— Eh bien, entre, et bats-moi ce fer pour ébaucher un soc.

Jean posa sa besace, prit la pince, mit le fer rouge sur l'enclume, empoigna le marteau, et bang ! du premier coup il enfonça l'enclume dans le sol : on ne voyait plus sortir qu'une des cornes.

— Ce n'est pas mal tapé ! dit le maître un peu inquiet. Savoir comment tu t'y prendras, maintenant, pour remonter l'enclume !

Jean leva un peu le pied, pesa de la pointe contre la masse de fer, et la déracina comme une carotte. Puis il prit l'enclume par la corne entre le pouce et l'index, et la porta plus loin où le sol était dur.

— Je te confierai les travaux fins ! dit le forgeron en riant.

Et il lui donna les besognes les plus écrasantes. Mais Jean de l'Ours y allait de si bon cœur que le soir il avait rompu je ne sais combien de barres de fer, fait éclater trois marteaux, et fêlé la meilleure enclume. Le maître s'arrachait les cheveux :

— Si je le garde, c'est la ruine avant samedi soir. Si je le chasse, il est capable de me tuer !

Il essaya de lui faire entendre raison :

— Écoute, mon gars, tu es homme à faire des merveilles. Mais la forge est un ouvrage trop doux pour toi. Tu devrais aller chercher fortune ailleurs.

— Je veux bien, forgeron. Mais alors il faut que tu m'abandonnes tout le fer que j'ai brisé, et que tu me laisses forger une dernière fois.

— La dernière ! entendu. Mais que veux-tu fabriquer avec tout ce fer ? Tu ne pourras jamais l'emporter : il y faudrait quatre hommes !

— Attendez, vous verrez bien.

Il fit rougir tout un faisceau de barres fendues et écharpées, le martela avec précaution, et finit par forger une espèce de canne grosse comme un timon de char, qui pesait bien trente rups, c'est-à-dire cinq ou six quintaux. Il salua le forgeron et partit gaîment, sa canne sur l'épaule.

Vers le soir, il arriva au col de la Lèque et s'assit pour se reposer. Quelque chose passa en ronflant au-dessus de sa tête : une grande pierre ronde, large d'une brasse, qui retomba dans le cirque de Castellane. Puis un nouveau tourbillon lui fit enfoncer le cou dans les épaules. Il eut le temps de voir une autre pierre ronde qui volait : c'était une meule de moulin. Il jeta les yeux vers le défilé de Saint-Pierre, d'où ces meules étaient montées, et il en vit encore deux ou trois qui s'envolaient vers lui, franchissaient le col, et plongeaient plus ou moins loin de l'autre côté. Chaque fois, le vent qu'elles faisaient en s'abattant apportait une odeur de menthe écrasée. Jean fouilla les gorges du regard : il distingua l'homme qui avait lancé les meules de moulin, et qui en tenait une dernière en réserve.

— Voilà une belle partie de palets ! lui cria Jean. Tu es un fameux gaillard ! Moi, je suis Jean de l'Ours. Comment t'appelles-tu ?

— Déferre-moulins. Je m'ennuie tout seul, et je passais le temps.

— Veux-tu voyager avec moi ?

— Volontiers.

Ils partirent en bavardant. Le lendemain, ils arrivèrent dans une forêt, et virent un bûcheron qui n'avait pour outil qu'une faucille de ramasseuse d'herbe. En deux coups de faucille, il sciait un sapin, et quand il avait assez de sapins, il en faisait des fagots : il arrachait un chêne, le tordait sous son pied pour en faire une hart, et avec cette hart il liait huit ou dix sapins.

— Tu ne t'y prends pas mal ! lui cria Jean. Et tu sais, je m'y connais : moi, je suis Jean de l'Ours. Comment t'appelles-tu ?

— Tord-chênes. On gagne sa vie comme on peut.

— Veux-tu voyager avec nous ?

— Volontiers.

Les trois compagnons marchèrent bon train. Le soir, ils arrivèrent au pied d'une montagne, où s'élevait un grand et vieux château tout illuminé. Ils demandèrent à une vieille, qui gardait sa chèvre au bord du chemin :

— À qui appartient ce château ?

La vieille semblait stupide et ne répondait pas. À la fin, elle se décida, et dit en crachant :

— Allez-y voir si ça vous chante : mais vous saurez que c'est un château maudit. Plus de cent chevaliers y sont entrés, pas un n'en est sorti.

Jean de l'Ours n'aimait pas les conseils de prudence. Il entraîna ses compagnons, et ils gravirent la montagne. Ils arrivèrent devant le château en pleine nuit. Ils trouvèrent les portes grandes ouvertes, mais personne ne les gardait. Ils entrèrent dans les salles illuminées : elles étaient vides. Vides les escaliers. Vides les couloirs. Tout cela était doré, et silencieux.

— Beau logement ! dit Jean de l'Ours. Et pas de maîtres gênants. Si nous nous établissions ici ?

— Hé ! il s'agit de manger, aussi, dit Tord-chênes. Je n'ai plus grand-chose dans ma besace. Et vous ?

— Moi non plus, dit Déferre-moulins. Mais voici ce qu'il faut faire. Il est tard, couchons-nous sans souper. Demain matin, je ferai une bonne soupe avec ce qui nous reste de provisions. Pendant ce temps-là, vous deux, vous irez à la chasse. Je vous sonnerai quand la soupe sera prête, et nous aurons le gibier pour le soir. Le lendemain, on changera.

Ils passèrent une bonne nuit. Le matin suivant, Jean de l'Ours et l'autre partirent pour la chasse. Déferre-moulins s'installa dans la cuisine, et mit de l'eau à chauffer ; il fit griller du pain, frire du lard, rôtir un oignon, et prépara une bonne soupe avec tout cela. Vers midi, il décrocha un cor pendu au manteau de la cheminée, et ouvrit la

fenêtre pour sonner ses compagnons. Il porta le cor à sa bouche, gonfla les joues : juste à ce moment-là un bruit de pierres qui croulent le fit se retourner du côté de la cheminée.

Un petit homme était là, qui levait le nez vers lui ; un petit homme pas plus haut qu'un rouet de bonne femme ; et, comme un vieux rouet, il semblait tout grêle et tremblant. Il était nu de la tête aux pieds et pâle comme un cardon de Noël. Il avait les moustaches hérissées, le crâne aplati et noueux d'un chat sauvage.

— D'où sors-tu ? Que veux-tu ? lui dit Déferre-moulins.

— Je veux de ta bonne soupe ! répondit le petit homme pâle.

— Va-t'en là d'où tu viens, petite vermine, ou je t'écrase.

— Ah, c'est comme ça que tu parles ? Gare à toi, mon fils !

Le petit homme tenait une baguette de coudrier. Il la leva, et s'élança sur Déferre-moulins comme une araignée sur une grosse mouche. Déferre-moulins ne s'attendait pas à cela, et recula d'un air dégoûté. Le petit homme lui décocha sur les jambes une grêle de merveilleux petits coups, qui lui rayonnaient par tout le corps comme des traits de feu ; tant et tant qu'il le laissa évanoui sur le carreau.

Trois heures plus tard, il revint à lui parce que des bruits de pas et des appels résonnaient dans la cour. Il se leva tout rompu, et vit arriver Jean de l'Ours et Tord-chênes qui criaient avec colère :

— Jusqu'à quand veux-tu nous faire attendre, grand propre à rien ? C'était bien la peine de te vanter ! Pourquoi n'as-tu pas sonné vers midi ?

— Ah ! mes amis, dit Déferre-moulins en pleurant, j'avais fait une bonne soupe qui embaumait. Il est venu un géant énorme, affreux, qui a voulu la manger. Je me suis jeté sur lui, mais il m'a roué de coups dont chacun me brûlait de la tête aux pieds ; et il m'a laissé pour mort. Et voyez, il a vidé la marmite.

— Ça va bien, dit Tord-chênes. Demain, c'est moi qui resterai. Et si le géant vient, je lui ferai son affaire !

Le lendemain, Déferre-moulins accompagna Jean de l'Ours à la chasse, et Tord-chênes resta au coin du feu. Mais à midi, aucun signal ne retentit. Les chasseurs patientèrent jusqu'à deux heures.

— Il n'est pas si fort pour faire une flambée que pour casser du bois ! dit Jean de l'Ours.

Enfin, l'estomac dans les talons, ils rentrèrent sans plus attendre, et trouvèrent Tord-chênes étendu sur le carreau. Ils le secouèrent et lui jetèrent de l'eau froide au visage. À la fin, il reprit connaissance, et dit :

— Ah ! mes amis ! Le géant est revenu. Il est encore plus gros et plus horrible que ne disait Déferre-moulins. Il est haut comme la tour de Senez et rouge comme un poivron de la Saint-Roch. Il m'a battu comme plâtre, il m'a assommé. Et voyez : il a vidé la marmite !

Ce disant, il versait dedans un flot de larmes. Déferre-moulins riait sous cape, en pensant à ce géant haut et large comme un rouet de fileuse, et rouge comme un cardon de Noël. Mais il se garda bien de contredire Tord-chênes.

— N'en parlons plus ! dit Jean de l'Ours. Vous n'êtes que des mauviettes. Demain, parbleu, le géant trouvera à qui parler : je me charge de lui.

Les deux compères, à l'idée de la raclée qu'allait recevoir ce faiseur d'embarras, se sentaient tout consolés de la raclée qu'ils avaient reçue.

Le lendemain, Jean de l'Ours resta seul dans le château pendant que les deux hommes forts couraient la campagne. À midi, sa soupe fut prête. Il décrocha le cor, et, sans ouvrir la fenêtre, il sonna si fort devant la cheminée béante que les murs tremblèrent, et qu'un tourbillon de suie s'envola par le conduit, et se tordit jusqu'aux nuages. Les deux chasseurs, à une demi-lieue de là, furent bien étonnés, et se hâtèrent de revenir.

Pendant ce temps-là, Jean de l'Ours avait remis son cor au clou, sur la cheminée. Au même instant, le petit homme blanc avec sa verge de coudrier apparut devant le foyer, reniflant l'odeur de la soupe.

— Alors, c'est toi le gros géant ? dit Jean de l'Ours en riant.

Le petit homme, furieux de se voir railler, leva sa petite baguette. Mais Jean de l'Ours, plus rapide que lui, avait déjà saisi sa bonne canne de trente rups, et la lui déchargea sur son crâne de chat. Il était dur comme caillou, ce petit homme, et sous la masse de fer, des étincelles jaillirent, mais il ne plia pas. Il porta à Jean de l'Ours des coups de verge qui le brûlèrent comme des braises, et lui firent pousser un cri de douleur. Il croyait avoir les jambes brisées. Pourtant, il se mordit les lèvres, et riposta rudement. Au bout de cinq minutes, tout moulu et hors d'haleine, Jean de l'Ours réussit à flanquer le petit homme par terre. Mais presque aussitôt il rebondit, et ses coups firent encore crier d'angoisse Jean de l'Ours. Par trois ou quatre revers de canne il l'aplatit : zou ! à droite, à gauche, à droite, comme on étale du saindoux en trois coups de cuiller à pot. Enfin, le petit homme cria grâce :

— Si tu me laisses vivre, dit-il à Jean, je te révélerai le secret du château.

— Dis d'abord, je verrai ce que je dois faire.

— Eh bien, ce château est enchanté. Sous la pierre de la cheminée, il y a un caveau. Tout au fond, il y a une princesse qui attend d'être délivrée. C'est la plus belle princesse du monde. Qu'en dis-tu ?

— Ça ne te regarde pas. Merci tout de même. File d'ici et ne repars plus.

Le petit homme nu, blanc et branlant, se sauva clopin-clopant, juste comme Déferre-moulins et Tord-chênes entraient dans la cour. Ils

montèrent bien vite.

— Le dîner est prêt ? Tu n'as donc pas vu le géant ?

— Non, je n'ai vu qu'un mauvais petit homme, et c'est moi qui l'ai battu. Vous n'êtes que deux poltrons. Vous avez le double de mon âge, vous êtes peut-être plus forts que moi ; mais ce n'est pas tout d'avoir les bras et les jambes bien emmanchés, il faut avoir la tête bien assise et le cœur bien accroché. Je crois que j'ai eu tort de m'embarrasser de vous.

— Ne te fâche pas. Nous avons été surpris, nous. Si tu n'avais pas été sur tes gardes grâce à la dégelée de coups que nous avons reçue, tu te serais peut-être laissé rosser aussi !

— Eh bien, je vais encore mettre votre valeur à l'épreuve. Quand nous aurons mangé, nous descendrons sous la cheminée. Celui qui se montrera le plus brave épousera la plus belle des princesses qui se trouve prisonnière là au fond.

Ils mangèrent, et ensuite, avec sa canne de fer, Jean de l'Ours souleva la pierre du foyer. Il y avait un puits noir qui s'enfonçait dans la montagne. On attacha un câble de cent brasses sous les aisselles de Déferre-moulins, et on le laissa filer. Mais quand la corde fut au bout, elle resta raide et lourde, puis se mit à danser et à frémir.

— Elle est trop courte ! cria Déferre-moulins. Remontez-moi vite !

On entendait à peine sa voix dans la profondeur. Il reparut tout pâle au bord du trou. Jean de l'Ours noua une deuxième corde de cent brasses à la première. Cependant Déferre-moulins ne voulait pas redescendre.

— Qu'as-tu donc vu ? demanda Jean.

— Rien ! Rien, c'est justement ça qui est affreux. N'y allez pas !

— Vas-y, Tord-chênes, dit Jean.

On le lia par dessous les bras, et le voilà dans le trou. Mais quand la corde fut au bout, elle se mit encore à danser et à frémir. On n'entendait plus du tout la voix de Tord-chênes. Jean de l'Ours et Déferre-moulins le remontèrent. Il était tout pâle et dit seulement :

— J'ai peur ! J'ai peur ! Jean de l'Ours, n'y va pas !

— J'irai donc, répliqua Jean de l'Ours. Et c'est moi qui épouserai la princesse.

Il noua encore trois cordes de cent brasses aux deux premières, et les deux braves le laissèrent aller dans le noir. La descente parut longue à Jean de l'Ours. La corde le faisait virer tout le temps comme un fuseau, et le froid de la terre lui entraît dans la moelle des os.

Enfin, il toucha le sol dans les ténèbres, au fond de la montagne, et il détacha la corde. Il voyait au loin une lueur, et marcha de ce côté-là. La voûte du souterrain se relevait peu à peu. La lueur se faisait plus claire. Enfin, elle devint pareille à celle du jour ; et la voûte fut si haute et si large qu'on ne la voyait plus. Seulement, au lieu de soleil, il

y avait tout là-haut quelque chose de pâle et de tremblant comme l'eau d'un lac.

Sur un côté de son chemin, Jean de l'Ours vit un monceau d'ossements jaunis, et des armures brisées. Un grand lévrier taillé dans un bloc de pierre bleuâtre semblait veiller là, allongé sur une dalle épaisse d'un pied. Jean pensa aux cent chevaliers disparus, et fit en son cœur une prière pour l'âme de ces preux. Le lévrier de pierre se leva, et vint lui lécher la main. Jean le caressa, et reprit sa route.

Une rivière se présenta devant lui. Sur la rivière, il n'y avait en guise de pont qu'une longue planche, qui pliait à mesure qu'il avançait vers le milieu. Pour remonter, il glissa plusieurs fois, et manqua tomber à l'eau. Comme il arrivait au bout, un dragon se dressa, qui crachait du feu. Jean de l'Ours brandit sa canne de trente rups, et lui cassa les reins.

Un peu plus loin apparut un deuxième dragon. Celui-ci avait sept têtes, et un seul œil par tête. Jean balança comme une faux sa canne de trente rups, et d'un coup faucha les sept têtes. Alors les sept yeux se mirent à pleurer des larmes épaisses, qui étaient du sang doré de dragon, brûlant comme du fer en fusion ; un ruisseau descendit vers Jean pour le dévorer. Il ne laissa pas au ruisseau le temps de grossir, creva les sept yeux à la pointe de sa canne, et courut plus loin.

Alors la Mère-de-tous-les-dragons fondit sur Jean, du bord de ce lac pâle et tremblant qu'il y avait là-haut. Derrière elle, sa robe de cuir verdâtre traînait dans l'air, et faisait une longue queue. La Mère-de-tous-les-dragons enveloppa Jean dans les replis de sa queue, et s'envola. Elle montait, montait, montait... Jean de l'Ours lui planta sa canne dans le ventre et y fit un trou dégoûtant, en tournant dans tous les sens. Mais il n'en sortit rien du tout. La peau crevée flottait autour du trou, et la Mère-de-tous-les-dragons continuait à monter.

Jean dégaina son couteau de chasse, et trancha la queue verte qui l'enveloppait. Elle se déroula comme une pelure de pomme, et Jean qui s'y tenait accroché tomba avec elle sans trop se faire de mal. Le reste du monstre alla s'écraser sur un rocher.

La queue coupée se tordait comme un gros ver. Elle sautait vers une petite maison sans fenêtres, en haut d'un tertre. À travers les murs passait un chant étouffé, si beau et si triste que Jean sentit son cœur s'en aller. Il comprit que c'était la maison de la princesse. Il en fit le tour, en courant. La seule ouverture était une grosse porte en chêne, avec d'énormes bandes de fer. Il n'y avait pas moyen d'entrer.

Jean de l'Ours se demandait ce qu'il allait faire, quand il vit que la queue du dragon continuait à ramper et sauteler comme un crapaud, se rapprochant peu à peu de la maison. Il en fut inquiet pour la princesse, et d'un terrible coup de canne il perça le cuir de la queue et la cloua au sol.

Un petit homme nu, tout blanc et tout branlant, sortit des plis de la queue, une verge de coudrier à la main. Il trotta vers la porte, clopin-clopant. Jean arracha sa canne du sol : la queue ne bougeait plus. Mais pendant ce temps le petit homme nu se jeta sur la pierre du seuil ; une chatière s'ouvrit au bas de la porte, et il se glissa à l'intérieur, si précipitamment qu'il laissa échapper sa baguette.

Furieux, Jean de l'Ours rassembla toutes ses forces, et lança comme un bélier sa canne de trente rups contre le vantail, par trois fois coup sur coup. Le chêne craqua, le fer grinça, la pierre éclata autour des gonds, la porte s'abattit dans un nuage de poussière.

Jean se précipita, et vit devant lui un chat gigantesque, debout comme un cheval qui se cabre. Il était nu, sans un poil sur sa peau d'une pâleur affreuse. Sa maigre poitrine saillait à la façon d'un bec de griffon et semblait creuse par en-dessous, les vertèbres de sa taille étaient prêtes à craquer. Il tenait toute la largeur et la hauteur de la voûte.

Jean de l'Ours l'attaqua avec sa canne de trente rups, mais le chat féroce ne semblait pas sentir les coups : il avait ramassé une traverse de chêne, la plus grosse de la porte, et donnait à Jean une danse horrible. Enfin, le pauvre garçon, tout sanglant, réussit à lui porter une estocade en plein front. Une gerbe d'étincelles jaillit. Le Chat-Féroce ne broncha pas ; la canne de trente rups éclata, et retomba en autant de pièces que Jean en avait soudé ensemble dans la forge.

Il se vit perdu, et voulut mourir en brave. Il se baissa pour ramasser au moins une de ces verges de fer, mais le sang l'aveugla : il ramassa à tâtons la baguette de coudrier qui avait échappé au nain. Follement, il en frappa le Chat-Féroce, qui tomba raide mort.

La princesse, au fracas de la chute, sortit de sa chambre. Elle se jeta comme un oiseau dans les bras de Jean de l'Ours, et lui baisa les lèvres. Le vaillant qui avait soutenu un combat si terrible s'évanouit à la douceur de ce baiser. Elle savait bien comment le faire revenir à lui. Et quelques heures plus tard, déjà guéri de ses blessures, Jean de l'Ours ramena sa fiancée au fond du puits, sous le château de la montagne.

Il lia un bâton par le milieu au bout de la corde, pour y faire asseoir la princesse à cheval. Elle ne voulait pas monter la première :

— Quand je serai là-haut, ils me garderont en proie, et ne voudront pas vous hisser à votre tour !

— Ne vous tourmentez de rien, ma bien-aimée, dit Jean. Ils ne valent pas cher, je crois, mais ils savent que je suis Jean de l'Ours, et ils ont peur de moi. Je ne veux pour rien au monde vous laisser seule derrière moi au fond de ce puits.

La princesse détacha de son corsage deux violettes, les baisa, et les offrit à Jean, les larmes aux yeux. Jean secoua plusieurs fois la corde,

pour donner le signal, et la princesse monta doucement, hissée par Tord-chênes et Déferre-moulins.

Pendant ce temps, Jean de l'Ours réfléchissait. Il se rappela les mensonges et la lâcheté de ses deux compagnons, et les injures qu'il leur avait lancées. Il avait eu l'imprudence de leur dire d'abord : « La plus belle des princesses sera pour le plus brave de nous trois », et ensuite : « Elle sera pour moi ». Qu'allaient-ils entreprendre, ces rôles ?

Et en effet, quand Tord-chênes et Déferre-moulins virent la princesse, si charmante et légère, qui leur souriait timidement sous la grande cheminée noire, ils furent éblouis ; et chacun dans son cœur décida de la garder pour lui. Toutefois, ils ne dirent rien. Ils avaient encore besoin l'un de l'autre pour se débarrasser de Jean. Ils se regardèrent et se comprirent d'un seul coup d'œil.

La corde fila de nouveau, longuement, jusqu'au fond du puits. Ils sentirent le poids de Jean la tendre au bout d'un instant, ils sentirent les trois saccades qui donnaient le signal, et commencèrent à tirer, en faisant des grimaces. Ils tiraient de plus en plus lentement, sous les yeux de la princesse inquiète, en lui disant :

— Dieu, qu'il est lourd, à côté de vous, ma belle !

— Ah, c'est bien autre chose que de le descendre, maintenant.

— J'en ai les bras rompus !

— J'en ai les mains tout écorchées !

— Et puis, cette corde qui frotte sur la pierre : c'est ça qui résiste en diable !

— Pourvu qu'elle n'aille pas se rompre, cette corde !

Enfin, quand ils eurent vu passer le dernier nœud, et pensèrent que Jean de l'Ours était à cent brasses du haut, ils firent semblant de tomber comme si la corde cassait, et ils la lâchèrent. Un bruit sourd monta du fond du puits. La princesse s'évanouit.

Jean de l'Ours se mit à sourire, quand il vit dégringoler la grosse pierre qu'il avait liée à la corde. Mais si les deux scélérats avaient vu ce sourire, ils auraient claqué des dents.

Cependant, il fallait sortir du monde souterrain, et Jean ne savait quelle voie tenter. Il retourna tristement vers la maison de la princesse, espérant trouver d'autres maisons, des gens, de l'aide. Il arriva près du monceau d'ossements et d'armures rompues qu'il avait vu en arrivant.

Le grand lévrier de pierre veillait toujours, immobile sur sa dalle. Il regardait Jean de l'Ours. Jean ralentit le pas, songea une seconde au malheur des braves chevaliers, qui était plus irréparable, certes, que le sien. Il s'arrêta, prit l'une des deux violettes de la princesse, et la jeta sur les ossements. Le lévrier de pierre se leva, et vint lui lécher la main. Jean le caressa d'un air morne. Alors, le grand lévrier parla :

— Si tu as volé dans l'air une fois, ne peux-tu pas voler encore ?

Puis, à pas muets, il retourna s'allonger sur sa dalle et reprit sa veille funèbre, le grand lévrier de pierre, immobile comme les ossements des morts.

Jean de l'Ours sembla sortir d'un rêve. Il courut vers la porte de la maison. La queue du dragon était toujours là, déployée dans toute sa longueur. Il s'assit sur le cuir verdâtre, enroula ses jambes et son torse dans les replis de la queue, et quand tout le cuir fut tordu autour de lui, il sentit qu'il s'envolait. Il n'avait qu'à désirer d'aller plus haut, plus bas, à droite, à gauche, et il y allait. Il commanda à la dépouille du monstre de le mener au haut du puits.

La princesse, Tord-chênes et Déferre-moulins n'étaient plus là. Le château lui-même était écroulé.



Quand la princesse revint à elle après la trahison des deux hommes forts, et le coup qui l'avait frappée au cœur, Tord-chênes et Déferre-moulins avaient déjà fait leur plan. Ils avaient commencé par se disputer la possession de leur proie, par se menacer et presque se battre. Mais ils n'étaient pas plus braves l'un que l'autre. Et voici ce qu'ils lui dirent :

— Le pauvre Jean de l'Ours est mort. Nous avons fait tout notre possible pour le sauver, mais vous avez vu comment la fatalité a eu raison de nous. Il vous faut une garde, pour vous ramener au royaume de votre père, qui est encore loin d'ici. De plus, nous avons droit tous deux à une récompense, puisque sans nous vous seriez encore au fond du puits. Vous allez nous épouser tous les deux, et vous serez un jour à l'un de nous, un jour à l'autre. Si vous refusez, nous vous tuerons, et nous détruirons le royaume de votre père aussi facilement que nous pouvons détruire ce château. Nous sommes les hommes les plus forts du monde.

Et pour la terroriser, en deux coups d'épaule, ils firent basculer le château sur le versant de la montagne : il roula, rebondit, éclata en mille morceaux, et tomba en poussière dans le fond du ravin. Alors Tord-chênes et Déferre-moulins entraînèrent avec eux la princesse à peu près comme une prisonnière.

La princesse pleura bien fort, et la joie qu'elle eut de retrouver ses parents fut gâtée par la menace de ces horribles noces. Mais elle n'osa pas dire la vérité au roi. Il était si heureux, le pauvre homme, qu'il consentit aux étranges conditions des deux compagnons. Peut-être aussi avait-il un peu peur de leurs gros poings.

On prépara donc les fêtes du mariage. Le banquet eut lieu dans une belle prairie, car il y avait tant d'invités que toutes les salles du palais

étaient trop petites.

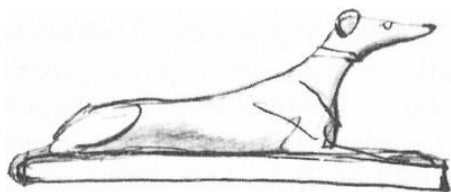
À la fin du banquet, on vit venir un animal étrange dans le ciel. C'était Jean de l'Ours, serré dans les plis de la queue du dragon, Jean de l'Ours qui cherchait partout sa fiancée. Cette foule en fête dans la prairie avait attiré ses regards. Il descendit, se débarrassa du cuir verdâtre qui l'enveloppait, et se dirigea vers la table royale.

Il était toujours vêtu de ses vêtements déchirés par la bataille, et brunis du sang répandu. Mais de sa chevelure orageuse sortait comme un vent de jeunesse, et ses boucles brun doré brillaient au soleil. Son visage rayonnait d'amour. Il tenait à la main une violette encore fraîche.

La princesse s'était levée, tremblante. Elle ne put rien dire à son père, tant elle avait la gorge serrée. Mais, devant tous, elle prit dans sa petite main la main de Jean de l'Ours, et ne la lâcha plus.

Les deux complices, voyant vivant celui qu'ils croyaient avoir tué, prirent leurs jambes à leur cou, et pour protéger leur fuite arrachèrent les arbres qui bordaient la prairie, les jetant derrière eux.

Mais Jean de l'Ours ne songeait pas à les poursuivre. Il embrassait sa petite princesse.



La Tarasque



LE Léviathan se sentait encore en pleine force. Il n'était pas très vieux puisqu'il n'avait guère plus de mille ans, et toute la colère que l'Éternel avait mise jadis dans son sang continuait d'y bouillonner furieusement. La terreur habitait autour de ses dents. Son corps était semblable à des boucliers d'airain fondu : il était couvert d'écailles pressées, si étroitement jointes que le moindre souffle n'eût pu y passer. Ses yeux étincelaient comme la lumière du soleil levant. Du fond de sa gueule sortaient de brûlants éclairs, et des fumées montaient de ses narines ; son haleine aurait allumé des charbons. Son cœur était dur comme une enclume, et la foudre serait tombée sur lui sans faire remuer ses membres d'un côté ni de l'autre. Il se riait des épées, des lances et des cuirasses. Il marchait sur l'or comme sur la boue, et les gouffres où il passait blanchissaient comme de la cendre.

Mais après des siècles de puissance et d'orgueil, il devint inquiet soudain. Ce fut lorsque saint Jean commença d'annoncer la venue prochaine du Christ. Le Léviathan comprit que la vieille Loi par laquelle il régnait allait voler en pièces, et qu'une Loi nouvelle lui ôterait son empire : la vengeance de Dieu ne voulait plus de lui pour allié.

Dans le même temps, les monstres qui vivaient dans les terres maudites de Judée, entendant résonner parmi les pierres et les épines la voix de saint Jean, furent saisis d'une crainte égale à celle du Léviathan : les licornes impétueuses, les sirènes du désert, les affreuses sirènes aux pieds d'oiseaux qui vivent dans les rochers et la poussière,

les onocentaures furieux qui ont un buste de guerrier sur le corps d'un âne sauvage, les satyres aux flancs de bois rugueux, aux gosiers de corne, les funèbres lamies, les dragons, tous s'enfuirent soudain de la Terre sainte.

Le Léviathan remonta en grondant vers le nord, et ne s'arrêta que dans les hautes montagnes qui s'entassaient au centre de l'Asie mineure. Ce pays était peuplé de Gaulois qui l'avaient conquis depuis deux siècles, et on l'appelait d'après leur nom la Galatie d'Asie. Farouche, le Léviathan s'y retira pour y attendre la mort. Mais auparavant, il aurait voulu perpétuer sa race, en laissant après lui un monstre qui fit du mal aux hommes.

Un jour, dans ces montagnes, il rencontra... faut-il tout dire ? C'était une bête si horrible, celle-ci, que le bruit et la mémoire même de son nom sont tombés dans les ténèbres, car il secouait d'épouvante les plus hardis : nommer la Bête, c'était presque la faire apparaître. Encore aujourd'hui, les seuls qui pensent à elle, les Provençaux, n'osent la rappeler que sous un nom qui heureusement n'est pas le vrai, la Bounge.

Une vipère gigantesque. En guise d'yeux, elle montrait sur son front osseux un trou livide, où des plis de sa peau retenaient une escarboucle. Quand elle se baignait, elle déposait sur la rive son œil de pierre étincelante, et devenait aveugle jusqu'au moment où, sortant de l'eau, elle le reprenait. Elle était d'une sauvagerie merveilleuse, et ne voulait frayer avec aucun animal, pas plus qu'avec les hommes. Si un fou la pourchassait, elle lâchait sur lui un jet d'ordure enflammée, à la fois raide comme un dard et liquide comme la boue ardente des volcans, qui s'étendait sur un arpent de long, et réduisait en cendres les corps vivants, les armes et les pierres.

Elle vieillissait donc solitaire, elle aussi. Le Léviathan profita d'un jour où la Bounge se baignait dans un immense lac salé nommé Tatt pour lui dérober son escarboucle. Il se jeta sur la bête aveugle, lui mordit la nuque, lui tordit les reins, et l'entraîna avec lui. Les eaux du Tatt frappées d'horreur refluèrent en vastes houles sur les rives. Telles furent les noces du Léviathan et de la Bounge.

Treize mois plus tard naissait un monstre nouveau, qui en quelques jours grandit de façon démesurée, au point d'effrayer ses parents. Il avait la tête fauve d'un lion, avec le mufle fendu en croix d'une crevasse sanglante. Ses dents étaient aiguës comme des glaives. Sur son cou se hérissait une crinière noire et brillante, qu'il secouait en gonflant la nuque : et alors, sans qu'il ouvrit la gueule, il sortait de cette chevelure des rugissements mortels. De la tête à la queue les os de son échine semblaient crever sa peau écailleuse, et se dressaient comme cent fers de hache. Ses flancs palpaient ainsi que des voiles de navire tourmentées par la rafale. Ses six pattes tordues portaient

des ongles d'ours, qui claquaient et grinçaient sur le sol. Loin derrière son ventre blême serpentait une queue qui aurait semblé celle d'un aspic, vive et jaillissante, si elle n'eût été à sa racine grosse comme la taille d'un homme, et aussi longue qu'un tronc de cèdre.

Sa force était plus grande que celle de douze éléphants de guerre attelés ensemble. Mais c'est un grand bonheur que le Léviathan et la Bounge fussent âgés et tristes quand ils donnèrent le jour au nouveau monstre ; sans cela, il aurait dévoré la terre. Il fut pourtant presque aussi terrible que ses parents. Les Gaulois d'Asie l'appelaient dans leur langue Tharrascouros ; et sans rien en savoir, à mille lieues de là, quand cette bête fut venue en occident, les Gaulois de Gaule, dont la langue est presque la même, devinèrent aussi qu'il fallait l'appeler Tarasque.

Or il advint que la Tarasque, à peine adulte, prit en haine son pays d'Asie, les eaux du Tatt, et ses propres parents. Elle descendit furieusement du haut des montagnes Galates, et se jeta dans la mer. Elle nagea vers le soleil couchant, et sur son passage elle faisait bouillir le fond de la Méditerranée comme l'eau d'un chaudron.

Quand elle arriva au large des côtes provençales, elle sentit parmi les îlots salés une force aussi farouche que la sienne s'opposer à son élan et l'envelopper d'une étreinte glacée. C'était le Rhône, le Rhône qui au sortir de ses bouches labourait largement le limon des gouffres marins avant de consentir à s'arrêter. Du haut des Alpes, les glaciers et les champs de neige précipitaient dans la vallée des torrents qui se chevauchaient et s'écrasaient les uns sur les autres.

Irritée de cette résistance, la Tarasque remonta vers la surface : elle fendit les masses froides qui du haut de l'estuaire croulaient sur elle. Elle s'élança vers le nord, et d'énormes bourrelets d'eau venaient crever en tumulte sous le mistral qui écorchait le fleuve. Des nappes troubles déferlaient au loin sur les campagnes inondées, battant les murs des maisons ; des paquets d'écume allaient s'échouer dans les roseaux secoués, pleins de rudes bruissements.

Mais à mesure que la Tarasque dévorait l'espace liquide avec la violence d'un raz de marée, sa colère diminuait ; elle se prenait à estimer le Rhône, cet adversaire courageux et sans repos. Elle finit par se lasser de ce jeu sauvage, et satisfaite d'avoir conquis dix lieues sur le fleuve, elle gagna les marais étalés sur la rive orientale, et y établit désormais sa demeure.

En ce temps-là, une immense forêt couvrait les deux bords du Rhône entre Avignon et Arles. Les gens du pays l'appelaient Nerluc, c'est-à-dire la Noire-Forêt ; car elle était faite de chênes verts au feuillage si foncé, et si confusément entre leurs énormes troncs se pressaient les fourrés de lentisque et de cade, qu'une nuit perpétuelle régnait là-dessous.

Çà et là seulement les arbres faisaient place à des bras du Rhône, vivants ou morts, à des étangs innombrables, à des prairies mouvantes qui flottaient sur la vase. Le monstre amphibie se plaisait dans ces herbages. Il mangeait le foin comme vingt bœufs ; et il engloutissait du même coup toutes les bêtes des champs qui venaient s'y ébattre.

Il dormait sous les opaques ramures, dans le secret des roseaux et dans les lieux humides. Les ombres couvraient son ombre, et les saules des îles l'environnaient. Joyeux et sans étonnement, il se disait : « Quand je voudrai, je boirai le fleuve ! » et il se promettait que le Rhône viendrait couler dans sa gueule.

En attendant, il remplissait de son corps énorme les bras du fleuve qui lui plaisaient, et faisant refluer les eaux il obstruait toute navigation. Dans les bassins plus profonds, quand il avait plongé pour fouiller la fange, il remontait si soudainement à fleur d'eau, parmi des remous épais et troubles, qu'il faisait chavirer les barques. Il mettait ses pattes sur les plus gros bâtiments et les engloutissait, ou bien il les broyait entre ses mâchoires affreuses. Il poursuivait les naufragés dans l'eau et sur les rivages, où il traînait avec un bruit de torrent son ventre flasque.

Il pourchassait les troupeaux et les bergers ; et parfois, même, jusque sous les murs du bourg fortifié de Jarnègues, autour duquel s'écartait la forêt, en bordure du Rhône. Le raclement de ses écailles sur les galets annonçait son approche aux habitants terrorisés : « La Tarasque ! La Tarasque ! »

Du haut des portes, les gardes hésitants lui lançaient des flèches, des javalots, précipitaient sur son dos leurs masses d'armes, et tout ce qu'ils avaient sous la main. Mais la Tarasque méprisait le fer comme des feuilles mortes, et l'airain comme un bois pourri ; les pierres de la fronde et les boulets des balistes étaient pour elle de la paille sèche qui vole.

Nul, bien entendu, n'aurait songé à l'affronter dans son domaine, les bois ou les marais. Et l'on n'imaginait point quelle ruse pourrait venir à bout de sa malice.

Soudain, au bout de sept ans, on cessa de la voir. Pendant tout un mois, les pauvres hommes se crurent débarrassés d'elle par miracle. Cependant, un beau jour, dans un des marécages favoris de la Tarasque, un chasseur égaré sentit une affreuse odeur : bientôt il vit sur l'herbe jaunie et comme cuite une dépouille gigantesque, toute plissée, noirâtre : on eût dit un amas de loques en décomposition. Joyeux, il y planta son épieu, pour insulter l'ennemie morte et prendre sa revanche des longues angoisses passées. Mais le fer ne fit que crever une peau vide, et pénétra sans résistance, comme dans de l'eau, en soufflant. C'était la mue de la Tarasque, qui venait de faire peau neuve, et courait déjà la campagne, fière et affamée.

— Il aurait fallu, pensa l'homme, profiter de sa fièvre, et l'attaquer pendant qu'elle était malade. Trop tard maintenant.

Les habitants attendirent avec impatience la prochaine mue, bien décidés à battre la campagne dès qu'une nouvelle disparition de la Tarasque annoncerait qu'elle allait quitter sa vieille peau. Il fallut laisser passer encore sept ans. Mais quand ils découvrirent le marécage où avait lieu la métamorphose, ils ne purent s'approcher de la bête en travail, si effroyables étaient la chaleur et la puanteur dégagées par sa fièvre : ils en seraient tombés morts. Ils durent regarder de loin la Tarasque se tordre et se débattre pendant huit jours, se traînant à peine dans d'affreux efforts, battant de ses replis la boue qui tremblait, et remplissant l'air de rauques grondements. Alentour, des fumées lentes montaient de l'herbe et des arbres, empoisonnés par son mal.

Pourtant la vue de ce grand monstre si longtemps cloué au sol humide donna une idée aux spectateurs. Il y avait non loin d'Avignon, dans les marais de la Sorgue, un lieu désert appelé le Thor, où s'étendait une nappe de boue si profonde et si tenace qu'elle engloutissait tout ce qui s'y posait, lièvres au pas léger, oiseaux, ou feuilles tombées. Les pierres lancées par jeu s'y enfonçaient avec une lenteur terrible et sûre. Si un homme, s'écartant du chemin, y aventurait le pied ou le poing, la boue lui suçait le bras, la jambe, le corps entier, l'avalant comme si un attelage de bœufs le tirait avec des cordes. Il fallait en toute hâte couper à la hache bras ou jambe, pour sauver le malheureux de cette boue infernale. Plus tard, l'intervention de la sainte Vierge devait faire disparaître ce champ d'enlissement, et les gens du voisinage, par reconnaissance, élevèrent à cette place même l'église Notre-Dame qu'on y voit encore.

Les Gaulois de Nerluc pensèrent donc qu'ils pourraient diriger la Tarasque vers ce lieu de perdition, en liant à des piquets, espacés le long du chemin, des chiens, des chèvres, des ânes, qu'elle dévorerait l'un après l'autre, attirée de proche en proche par leurs cris de terreur. Quand elle arriverait au champ de boue, elle y trouverait un dernier appât, placé au centre du borbier gluant : un jeune taureau de Camargue qu'on aurait fait glisser là, et qu'on maintiendrait en l'air par quelque engin.

Il suffisait de tendre un câble entre deux grands pins fourchus, enracinés en terre ferme sur l'un et l'autre bord. Pour lancer ce câble, voici ce qu'on fit. Au pied de l'un des pins se campa un frondeur. Il fit tournoyer sa fronde, et lança par-dessus le champ de boue une pierre qui s'envola en bourdonnant. Derrière elle se courbait dans l'air une ligne blanche et tremblante : c'était un fil de lin attaché au projectile qui l'entraînait. À peine tombée sur l'autre rive, la pierre fut ramassée, et le fil qui flottait mollement dans l'espace fut tendu avant d'avoir effleuré la boue. Ensuite on le fit passer dans la fourche de chacun des

deux pins, et en tirant l'une des extrémités on hala d'un arbre à l'autre une longue amarre de pêcheur, qui supportait en son milieu un taureau mugissant.

La Tarasque, alléchée par les proies offertes, ne fut pas longue à parvenir jusqu'au Thor. Mais hélas, avertie par sa malice diabolique, elle s'arrêta au bord du terrain mouvant. D'un coup formidable de sa queue, elle faucha le pin le plus proche qui tomba dans le bournier et fut englouti tout entier en quelques minutes. Pendant ce temps, la bête avait saisi le câble entre ses mâchoires et tirait dessus avec la force d'une avalanche. On vit alors une chose inouïe : pour la première et la dernière fois au monde, le gouffre du Thor lâchait sa proie. Le taureau, déjà à demi enseveli, émergea lentement de son tombeau visqueux, et glissa sur la fange comme une anguille harponnée. Quand il fut sur l'herbe sèche, la Tarasque le dévora, tout barbouillé de limon comme il était. Puis elle s'en retourna vers le Rhône.

Les habitants de la Noire-Forêt, désespérés, regagnèrent leurs hameaux ou le bourg de Jarnègues. Et leur malheur dura encore pendant de longues années : jusqu'à l'arrivée de sainte Marthe en Provence.

Sainte Marthe, après la mort de Jésus, avait échappé par miracle aux premières persécutions. En compagnie de sa sœur Marie-Madeleine et de son frère Lazare, de Marie Jacobé, de Marie Salomé, des servantes Marcelle et Sara, les bourreaux l'avaient lancée en pleine mer sur une barque sans rames ni voiles, sans gouvernail, toute crevassée. Ils n'avaient ni pain ni eau et leur mort était certaine.

Mais Lazare le ressuscité dépouilla ses épaules du linceul de mort qu'il portait toujours en souvenir de Jésus ; Marthe et Madeleine le déployèrent à la brise, et le pauvre esquif glissa à fleur d'eau comme un alcyon. Des anges chantaient dans l'air, et à les ouïr les fugitifs se sentaient soulagés de toute faim et de toute soif.

Au bout de sept jours, ils arrivèrent en vue des îles Stoechades, qui depuis ont formé la Camargue. La barque décrivit une courbe gracieuse vers le nord. Son sillage, en ralentissant peu à peu et se brisant à l'approche de la plage, traça sur l'eau calme une route de satin azuré. De nos jours encore, quand le temps est serein, on voit frissonner à la surface de la mer de longues écharpes de moire bleue qui rappellent l'arrivée de la barque providentielle : on appelle cela *le chemin des saintes*.

La petite troupe prit pied sur le sable en un lieu qui, par la suite, eut nom : les Saintes-Maries de la Mer, en l'honneur de Marie-Madeleine, Marie Jacobé et Marie Salomé, et de leur servante Sara l'Égyptienne, qui devint la patronne des Bohémiens.

Ils passèrent la nuit sous le porche d'un temple, couchés à même la pierre. Le lendemain, ils se séparèrent.

Sainte Marthe, avec sa servante Marcelle, se mit à remonter la vallée du Rhône, prêchant dans les campagnes et dans les bois. C'est alors que les malheureux habitants de Jarnègues et des hameaux d'alentour, voyant sa sainteté et connaissant les miracles opérés par ses compagnons, la supplièrent de les délivrer du monstre qui les terrorisait.

Marthe, émue de leurs prières, entra dans la Noire-Forêt. Elle avançait, toute seule, sans autre défense que sa robe blanche. Et ses petits pieds nus se posaient légèrement sur les pierres, les épines et la boue, sans en être ni blessés ni souillés. Guidée par le bruit retentissant que faisait au loin la Tarasque, elle découvrit sans peine son chemin dans les bois, et trouva la bête qui achevait de dévorer sa proie, un jeune poulain sauvage échappé de Camargue.

Quand la Tarasque vit Marthe, nouvelle victime offerte, elle mugit avec une joie épouvantable. Elle se dressa sur ses pattes de derrière, dont les griffes d'ours labourèrent le sol. Sa queue, en battant d'impatience, fit écrouler un amas de rochers dans un nuage de poussière. Elle se rua vers Marthe, et le sol tremblait sous le poids de son corps. Son mufle de lion dégouttait de sang par toutes ses crevasses, et riait.

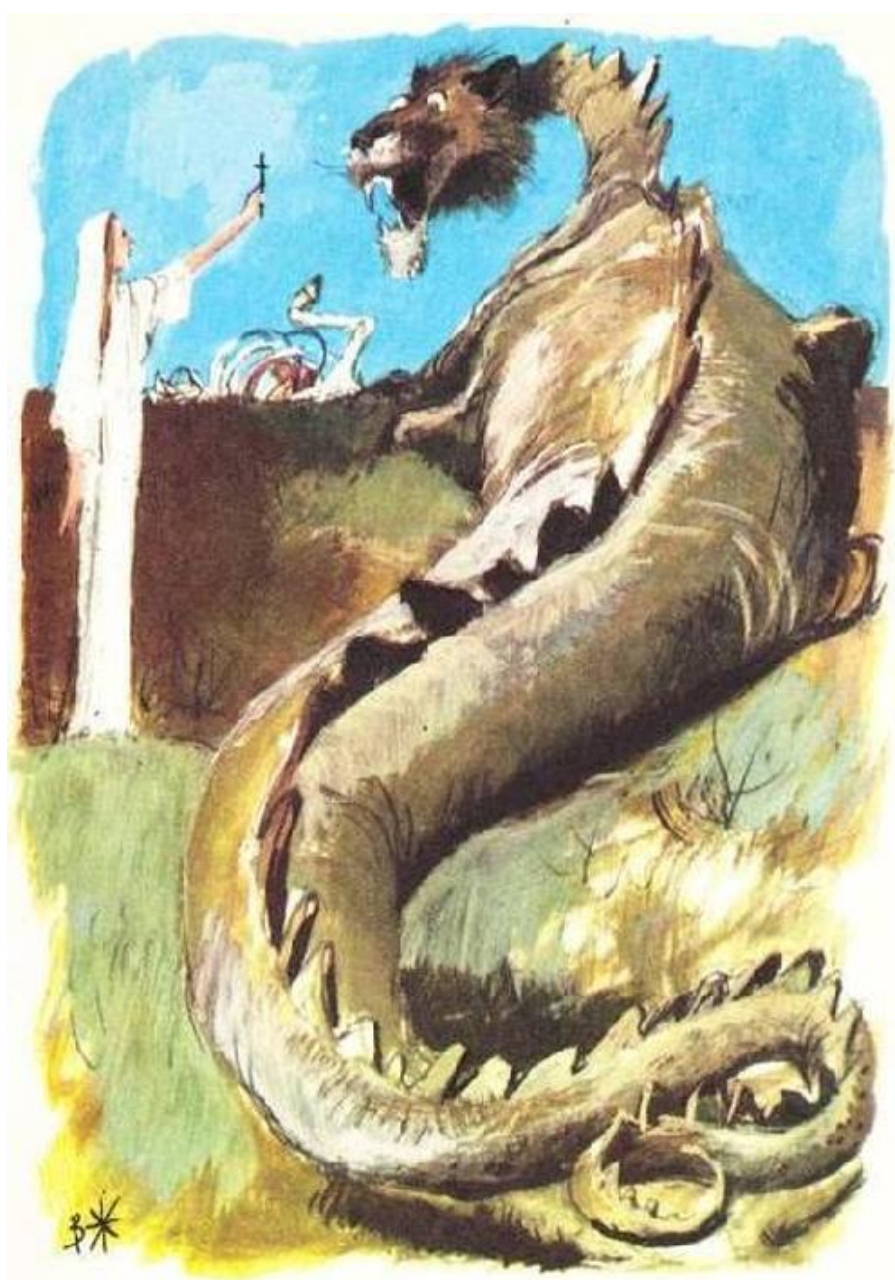
La jeune fille alors leva la main et présenta la croix à la Tarasque. L'élan monstrueux de la bête se brisa, comme une vague contre des falaises : la Tarasque s'arrêta en tressaillant, clouée au sol. Elle pantelait, tout son corps semblait bouillonner. Sainte Marthe leva encore la main, et lui jeta de l'eau bénite. La fièvre folle de la bête s'éteignit comme une eau écumante qui retombe et s'étale.

Sainte Marthe dénoua sa ceinture couleur de mer paisible ; elle la prit par les deux bouts et la fit doucement voler en avant, à la façon de l'écuyer qui passe la bride au cheval. La Tarasque baissa la tête, et par-dessus sa crinière ténébreuse la ceinture bleue retomba sur son cou. Elle se laissa lier, et plus douce qu'un agneau, elle suivit sainte Marthe qui souriait.

La belle enfant et le monstre sortirent de la forêt et entrèrent dans le bourg de Jarnègues par la porte fortifiée, grande ouverte. Les habitants, d'abord effrayés, se rassurèrent vite et poussèrent des cris de joie en bénissant la sainte qui les avait sauvés. Quand la Tarasque fut rendue sur la place, comme ils n'avaient plus rien à craindre et qu'elle était laide, ils lui jetèrent de grosses pierres pour l'assommer, et la percèrent de coups de lance. Elle mourut sans se défendre, ses prunelles ardentes fixées sur sainte Marthe. Elle semblait la boire des yeux.

Sainte Marthe pleura en voyant s'éteindre la flamme silencieuse de ces regards. Elle pleura, puis elle pardonna aux gens leur colère parce qu'ils avaient beaucoup souffert.

Depuis ce jour-là, Jarnègues prit le nom de Tarascon. Sainte Marthe fonda dans la ville une basilique en l'honneur de la Vierge. Plus tard, elle y fut ensevelie, et après sa mort fit beaucoup de miracles.



La Tarasque s'arrêta en tressaillant, clouée au sol

« Vire, vire, Pignaton ! »



Il y avait à Cabrolles, dans un coin qu'on appelait le Grep, une vieille femme qu'on appelait la Gripaude. Elle vivait avec son fils. Ce Bénézet était un brave garçon, dur au travail, qui soignait bien sa mère. Un jour, il eut envie de se marier. La vieille, au lieu de se réjouir et de lui choisir une brave jeune fille, se moqua de lui et finit par se fâcher. Elle était habituée à commander, elle attrapait l'argent que gagnait son drôle, et n'avait pas du tout envie de céder la place et de rendre les sous.

Bénézet se maria pourtant. Puis un jour, comme la vieille était jalouse et faisait la méchante, il dit à sa femme :

— Andreloune, il nous faut aller vivre dans une autre maison. J'en ai regret, mais comment faire ?

Et ils quittèrent le Grep et la Gripaude. Après avoir beaucoup crié, la vieille vit qu'elle ne profitait pas au jeu. Elle changea de manière et se mit à pleurnicher en toute rencontre :

— Mes forces s'en vont, je n'arrive pas à faire mon tripot, je m'ennuie toute seule le jour, j'ai crainte toute seule la nuit...

Cela n'en finissait plus. Ses jérémiades durèrent des années. Enfin, comme Bénézet et Andreloune avaient deux petites filles jumelles, ils eurent l'idée de se séparer de la plus forte, qui s'appelait Gayette, et de contenter la grand-mère en la lui donnant pour compagnie. Gayette n'avait pas encore sept ans, mais elle était belle petite, et pouvait aider au ménage.

La Gripaude était assez exigeante ; pourtant elle ne se montrait pas mauvaise avec Gayette comme elle avait été avec Andreloune. Elle

nourrissait bien l'enfant, et l'embrassait volontiers. N'empêche qu'elle était toujours en colère contre son fils, et pour rien au monde, elle ne permettait à Gayette de lui parler d'Andreloune.

Vous saurez que souvent, en fourgonnant dans l'âtre, en remuant ses casseroles ou ses balais, avec des gestes brusques, la Gripaude grommelait des paroles que la petite ne comprenait pas, et qui la faisaient trembler. Gayette redoutait aussi le coq noir, qui était méchant comme un diable et presque aussi grand qu'elle ; il lui volait son goûter entre les mains et lui donnait de grands coups de bec.

Une nuit, Gayette se réveilla, et vit la vieille femme accroupie devant le foyer ; elle avait revêtu un sac couleur de poussière, percé de trois trous pour la tête et les bras ; les reflets de la braise faisaient danser du rouge sur son nez crochu et son menton ; et ses yeux étaient cerclés de deux sillons aussi noirs que les anneaux de la crémaillère.

Gayette crut d'abord que sa grand-mère préparait une fouace à l'anchois pour le dîner du lendemain, qui était le dimanche de Quinquagésime. Mais sûrement ce devait être une drôle de fouace : il n'y avait presque plus de feu au foyer, et la vieille n'avait devant elle, sur la pierre poussiéreuse, qu'un pot de terre ébréché pas plus haut que ça. Elle tenait de la main gauche un pinceau, le pinceau qui sert à barbouiller le moyeu des charrettes pour qu'elles tournent sans grincer, et elle le promenait tout autour du pot, en le poussant à petits coups. À mesure que le petit pot se graissait, noircissait, et sautillait en rond, elle lui chantait de sa voix cassée un air abracadabrant qui d'abord n'avait pas de paroles, et puis qui finissait ainsi :

— Vire, vire, pignaton !

Mets-moi où les autres sont !

À ce moment-là, elle disparut soudain, et Gayette se trouva seule avec le feu qui acheva de s'éteindre. La petite se sentit glacée et se pelotonna sous ses couvertures. Elle n'osait pas bouger ni souffler. De temps en temps, elle guettait la cuisine du coin de l'œil ; de toute la nuit elle ne put trouver le sommeil. Enfin, le matin, au premier coup de l'angelus, elle entendit un bruit de feuilles mortes, ou de paille remuée, ou de balai qui frotte : Hhouche ! La grand-mère était là et se torchait les mains à son sac.

Gayette n'osa rien lui dire et fit semblant de dormir. Elle s'endormit tout de bon, et resta au lit très tard. Tous les dimanches, elle allait embrasser ses parents et jouer avec sa sœur. Elle partit de chez la vieille comme d'habitude, aussitôt après avoir mangé. Elle courut trouver sa mère et se mit à pleurer :

— Je ne veux plus rester chez la Mémé ! Elle me laisse toute seule toute la nuit : j'ai peur ! Elle s'assied bien bas devant le feu, elle chante des choses, et elle s'en va de là sans se lever, et ça éteint le feu comme une chandelle !

La mère ne comprenait pas. Elle eut beau raisonner Gayette, il n'y avait pas moyen de l'en faire démordre. Elle prit la petite par la main et se décida à monter au Grep pour parler à sa belle-mère. Quand celle-ci eut entendu l'histoire, elle devint toute pâle, et se mit à couvrir Gayette de caresses. Elle lui donna un taillon de pâte de coing, et lui dit que rien de tout cela n'était vrai :

— Tu as fait un mauvais rêve, ma pauvre colombe ! Comment veux-tu que ta grand-mère t'abandonne, elle qui t'aime tant ! Et pour aller où ? Je te le demande : que peut-on faire à mon âge, toute une nuit hors de chez soi ? Ah, quelle peine tu me fais, mignonne !

Et elle versa quelques vilaines larmes. Andreloune sentait à la fois de la pitié et un peu de dégoût. Elle sermonna Gayette, trouva des mots pour la faire rire, et s'en retourna.

Tout alla bien jusqu'au samedi suivant. Ce soir-là, la petite se coucha sans penser à rien. À minuit, elle fut de nouveau réveillée par les grimaces de la vieille, ficelée dans son sac couleur de poussière. Gayette l'entendit très bien qui chantait :

— Vire, vire, pignaton !

Mets-moi où les autres sont !

Et puis la grand-mère disparut. Cette fois, Gayette ne se cacha pas sous ses couvertures. Elle songea un moment, sauta du lit, et courut à l'âtre, pieds nus. Elle attrapa le pinceau et taquina le pot de terre avec la touffe de poils ébouriffée, en chantant de sa petite voix :

— Vire, vire, pignaton !

Mets-moi où les autres sont !

Un tourbillon froid l'enveloppa et lui fit fermer les yeux, puis passa. Elle regarda autour d'elle : elle se trouvait perchée à la fourche d'un gros noyer, au-dessus du cimetière. La lune cornue brillait au milieu du ciel. En cercle sous le noyer, une foule de gens étaient assis par terre. La petite fille était bien malheureuse, en chemise de nuit dans les branches, avec ses pieds nus sur l'écorce rugueuse du vieil arbre. Et surtout, elle n'osait pas regarder les tombes blanches, au fond de l'ombre et tous ces matagots(1) assemblés pour tenir conseil.

Juste au-dessous d'elle, au pied du noyer, se tenait seul debout un seigneur vêtu de soie violette, luisante comme si elle eût été mouillée. Il cassait des noix avec ses dents, et Gayette frissonnait à les entendre craquer. Il lui semblait que les os des morts n'auraient pas craqué autrement dans la gueule du diable.

Le seigneur commandait ce qui lui plaisait à toutes ces âmes. C'était leur archiprêtre. Il faisait lever, tourner, rasseoir, relever les matagots, pour leur poser des questions et leur donner ses commissions. En gonflant les joues, il disait à l'un d'eux :

— Es-tu allé où je t'avais dit ?

Et le matagot répondait :

— Oui, je suis monté sur une omoplate de mouton, j'ai glissé sur la mer et je suis allé dans l'île où vivent tout seuls les deux époux. Je suis entré dans la chambre, et j'ai serré la main de l'épouse. Elle est tombée en langueur, et ne répond plus à celui qui l'aime. Dans une semaine, elle sera morte.

— Dans une semaine elle sera morte ? c'est à merveille. Et lui, écoute-moi : il va devenir fou ! Tu reprendras le même bateau d'os, tu glisseras sur la mer, et tu iras lui serrer la main à son tour : il éclatera de rire et il blasphémara Dieu. Cache bien l'os de mouton, et veille surtout à ne pas le laisser percer d'un trou : toute notre peine serait perdue !

— Il faudrait être bien malin pour trouver cette omoplate, dit le matagot. Je l'ai cachée sous le fumier de mes moutons, dans la bergerie que j'ai là-haut vers le pic de Garuche.

— Bon. Et maintenant, à toi, la masque du Crot. Où en sont tes affaires ?

Une femme coiffée d'un mouchoir jaune répondit :

— Je me suis mise en chasse à la nouvelle lune, j'ai pris le foie du loup, je l'ai séché et réduit en poudre, je l'ai fumé dans ma pipe, et avec la cendre, j'ai fait un consumatoire pour la Dame de l'Hôpital ; je l'ai mélangé à sa tisane, et elle deviendra enragée à la pleine lune.

— Voilà qui va bien ! Elle mordra tout le monde comme une chienne. Mais tu sais ce qui t'attend, si tu as le malheur de la lâcher trop tôt, et de lui laisser prendre de l'eau bénite de trois églises où elle ne soit jamais entrée.

— Soyez tranquille : qui donc irait l'avertir ?

— C'est à toi de régler tout ça. Et à présent, voyons un peu... Où te caches-tu donc, la vieille du Grep ? Fais-nous voir ton nez !

Un sac couleur de poussière bougea dans un rayon de lune et se dressa. Gayette reconnut avec horreur la tête de sa grand-mère, et ses bras maigres, tout nus.

— Eh bien ! dit l'archiprêtre, nous apportes-tu ce soir le cœur de ton coq noir ?

— Pas encore, seigneur : je n'ai pas pu l'attraper. Mais... mon coq est si beau : ne pourrait-on en trouver un autre ?

— Tu as reçu un ordre, avise-toi ! Si pour la mi-carême nous n'avons pas ce cœur de coq, nous ne pourrons pas guérir le fils du seigneur grec de Roquebrune.

— Que le petit seigneur grec étouffe, éclate ou sèche, cela m'est bien égal, à moi !

À moi aussi ! Mais si son fils meurt, le comte de Roquebrune a juré de couper la tête à mon frère l'astrologue, qui, en secret, a jeté un sort à l'enfant, et ne sait plus comment s'y prendre pour le rompre. Tu m'entends bien ? Nous laisserons souffler un bon coup le petit

seigneur ; une fois qu'il aura l'air bien rétabli, mon frère se sauvera du château. Et alors, nous nous vengerons en tuant l'autre pour de bon.

— Cela ne me rendra pas mon beau coq...

— J'ai dit ! En attendant, ta désobéissance est un exemple détestable. Il faut qu'on t'assouplisse l'échine, et tu vas être châtiée ! Demain, c'est dimanche, et nous ne pouvons rien : mais après-demain, c'est compris ? après-demain matin, tu te changeras en une grosse racine sur le chemin de Castillon. Ton fils ira dans la montagne. Sa mule fera un faux pas à l'endroit que tu auras marqué. Et il se cassera le cou. Si tu ne me donnes pas ce gage, et si ensuite tu n'exécutes pas mes autres commandements, je te dénoncerai à l'inquisition comme sorcière, et tu seras brûlée vive.

La Gripaude était liée par son pacte. Elle ne répliqua rien, sachant qu'elle était contrainte d'obéir. Elle aimait mieux tuer son coq et son fils que d'être brûlée.

Quand tous les matagots eurent répondu à l'archiprêtre, le conseil fut levé et la fête commença. Ils se prirent tous par les mains et se lancèrent dans une grande farandole autour du noyer et à travers le cimetière. Les uns gardaient leur figure humaine. D'autres, pour mieux s'amuser, comme les déguisés du carnaval, se donnaient la figure d'une bête. Gayette vit courir des chats roux, des canes bâties, des porcs avec de petites ailes, des anguilles grosses comme la cuisse, des chèvres à trois pattes, des grenouilles habillées d'une coquille d'œuf ; elle vit des oisons qui se déchiraient en deux pour devenir des renards, et des renards qui dans un éternuement jetaient par terre un flot de gros lézards à queue verte. Tout cela courait et sautait, et se secouait sous la lune, sans faire le moindre bruit, comme les poissons de roche qu'on voit grouiller dans la mer quand on pêche au flambeau.

Les matagots farandolaient de plus en plus vite, avec une rage endiablée. Tout à coup, le chant d'un coq déchira le silence tourbillonnant. La campagne se vida comme sous un grand coup de balai. Gayette se sentit enroulée dans une bourrasque froide qui la rudoya et qui passa aussitôt.

Elle se retrouva debout devant la cheminée, et la grand-mère était debout à côté d'elle. Le feu était mort. On y voyait à peine. D'un air soupçonneux, la vieille demanda :

— Que fais-tu là ?

— Il m'avait semblé que vous vous débattiez... que vous vous plaigniez... en dormant ! Je venais voir si vous voulez quelque chose : de la tisane ?...

— Tu es bien sage. J'ai attrapé une crampe dans la jambe. Ce n'est rien. Le froid de la pierre me fait du bien. Mais va te recoucher. En chemise comme te voilà, tu prendrais du mal.

Gayette eut un sommeil agité et se leva de bonne heure. Dès que la

Gripaude le permit, elle courut chez sa mère : elle se mit à pleurer et lui raconta tout. Andreloune, cette fois, ne crut pas à un mauvais rêve. Elle frissonna d'horreur et serra la pauvrete dans ses bras. Elle arrêta un voisin qui montait :

— Vous passerez chez ma belle-mère. Vous lui direz, s'il vous plaît, que la Gayette a les trois sueurs, et que je la garde un jour ou deux.

Puis elle promit à l'enfant que tout irait bien, et l'envoya jouer avec sa sœur. Elle pensa qu'il ne fallait rien dire à son homme tant qu'elle ne pourrait prouver la méchanceté de la vieille. Et elle fit son plan.

Le lendemain lundi, Bénézet devait épierrer une claparède dans la montagne. D'habitude, il allait seul avec la mule, et à midi Andreloune lui portait la soupe. Comme il s'apprêtait à partir, elle lui dit :

— Puisque Gayette est là, nous laisserons les deux enfants ensemble à la maison. Elles se feront compagnie, à table, comme deux dames : ça les amusera. Et moi, j'irai avec toi, je verrai Castillon. Je te ferai la soupe en plein air. Ça me reposera du ménage.

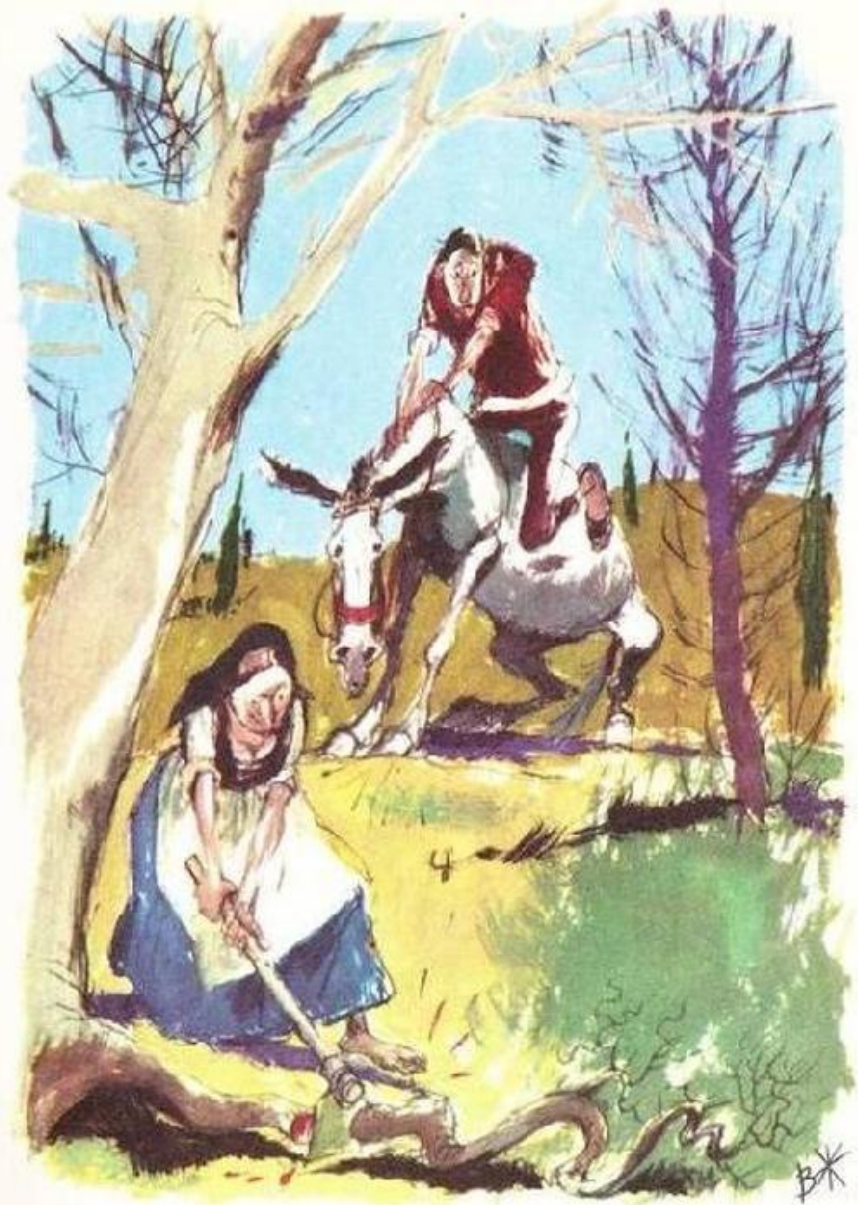
Bénézet accepta gaiement, et ils partirent. Mais il fut bien étonné de voir qu'elle ne voulait pas monter sur la mule, et l'obligeait à monter lui-même.

— Je ne suis pas tranquille sur cette grande carcasse, disait-elle. Elle est ombrageuse comme une pouliche ; et puis elle a le pas sec, et ça me rompt les reins. Profites-en, toi, qui as l'échine solide ; tu auras à bûcher tout le jour. Moi, je n'aurai presque rien à faire, que de filer ma laine.

Ils firent donc route comme elle avait dit. Et même, riant comme une jeune fille, elle chargea la pioche sur son épaule, et de la main libre, elle tenait le bridon de la mule. De temps en temps, par jeu, eût-on dit, elle donnait un coup de pioche dans les plus grosses racines que les chênes-lièges et les yeuses envoyaient en travers du sentier : celles qu'on voyait se tordre entre les cailloux. Elle marchait tête baissée, et disait :

— On ne sait où mettre ses pieds ! Si j'étais homme, moi, je voudrais faire une route royale à travers la montagne. Nous irions au travail en voiture, comme on va aux noces !

— Quelle folle ! répondait Bénézet. Tu babilles, tu dances, tu as l'air d'une biquette, ce matin !



La mule eut peur et fit un écart

Il n'y comprenait rien et tâchait de la calmer. Andreloune plaisantait tant qu'elle pouvait, mais elle était en nage et tout essoufflée quand ils approchèrent de la claparède.

— Nous y voilà ! fit-il. Tu vas me faire le plaisir de dormir un bon moment ; je crois que tu as reçu un brave coup de soleil.

Elle soupirait, et levait la tête pour le regarder, avec amitié, se croyant déjà au bout de ses peines ; quand soudain elle vit une lourde racine noueuse se gonfler à ses pieds. Zang ! elle y porta un grand coup de pioche qui en fit sauter la moitié. La mule eut peur et fit un écart. Bénézet voulut se fâcher, mais Andreloune lui sauta au cou et l'embrassa d'un air si joyeux qu'il ne put continuer à gronder.

Ils passèrent une bonne journée dans la montagne, et revinrent comme des amoureux. Le voisin les attendait devant la maison :

— Ta mère est malade, dit-il à Bénézet. Elle demande que Gayette revienne pour la soigner.

— Jamais de la vie ! si quelqu'un monte, ce sera moi ! fit la jeune femme d'un ton si brusque que son mari en resta tout drôle.

Le voisin parti, elle reprit :

— Je monte, et il est bon que tu viennes avec moi.

Ils trouvèrent la vieille au lit. Elle avait le visage tout rouge et soufflait comme un vieux sanglier.

— Qu'as-tu ? lui demanda son fils. Comment est-ce venu ?

Elle essayait de tourner le visage contre le mur, et ne voulait pas répondre. Ah, elle aurait bien mieux aimé avoir affaire à un petit oiseau comme Gayette ! Mais sa bru la tenait à l'œil : elle lui posa la main sur le front, d'abord, puis sur le cœur : la Gripaude se mit à crier comme une brûlée. Puis elle dit avec rage :

— Vous, d'abord, ne me touchez pas !

Elle ajouta en se tournant vers son fils :

— Renvoie-la. Ce n'est pas une maladie, c'est un accident. Je crois que j'ai les côtes enfoncées.

— Auriez-vous fait une chute ? reprit Andreloune d'un air innocent.

Du coup, la vieille éclata :

— Elle me demande si c'est une chute ! elle ose parler, cette coquine, quand c'est elle qui est la cause de tout ! Racontez à votre mari ce que vous avez fait, sauvage ! sorcière ! vous m'avez envoûtée !

Seulement Andreloune en savait plus long que la vieille n'aurait voulu. Elle expliqua à son mari non seulement le mystère de la pioche, mais la menace de mort qui avait pesé sur lui et à laquelle sa mère s'était prêtée sans ouvrir le bec, et les autres crimes que ses complices et elle avaient sur la conscience, et tout ce que Gayette avait ouï et vu sous le noyer.

Bénézet fut atterré. La Gripaude n'essayait même pas de nier. Elle râlait bruyamment. Une heure après, elle était morte. On l'enterra

sans cérémonie.

Le lendemain, Bénézet monta vers le pic de Garuche. Il savait bien à qui appartenait cette bergerie. Il commença par fouiller le fumier, déterra l'omoplate de mouton et la perça d'un bon coup de fourche. Elle ne valait plus rien pour les maléfices. Puis il alla trouver le matagot, et, sans lui dire bonjour ni bonsoir, il lui coupa la main droite d'un coup de serpe. Il mit la main dans un pignaton plein de gros sel, avec l'os de mouton pour couvercle. Il enveloppa le tout dans un lambeau de bourras, et dit au matagot :

— Si tu ne veux pas que je te finisse, mène-moi dans cette île là-bas !

— Mais c'est plus loin que le bord de l'horizon ! Comment veux-tu qu'avec une seule main...

— Arrange-toi ! Je te donne, jusqu'à la fin de la semaine pour arriver.

Le matagot arrêta le sang qui lui coulait du poignet, au moyen d'une toile d'araignée et de deux brins de paille croisés. Il prit le chemin des rochers rouges de Menton, et conduisit à sa barque Bénézet qui le menaçait toujours de la serpe ; ils montèrent, et le matagot se mit à godiller. Ils n'avançaient pas vite, mais le matagot travailla jour et nuit, jour et nuit, jour et nuit, si bien que le samedi soir ils arrivèrent à l'île. L'époux était assis sur les rochers, l'air désolé.

— Nous savons le mal de ta femme, dit Bénézet, et nous venons la sauver.

Ils entrèrent, et le matagot s'approcha de l'épouse, assise, comme une ombre, ou plutôt renversée dans un fauteuil de paille, les yeux vides. Il lui mit sous les pieds l'omoplate de mouton, et sur le cœur il lui posa à l'envers la main salée, déjà toute sèche et toute brune. La jeune femme eut un grand frisson, ferma les yeux, les rouvrit, et sourit à l'époux. Puis elle dit :

— Enlevez-moi donc toutes ces saletés !

La voilà qui se redresse dans son fauteuil. Elle donne un coup de pied dans l'os percé, en même temps que sa main droite jette au loin la main salée, la main qui lui avait jeté le charme mortel. Puis elle court à sa toilette, s'arrose d'eau de fleur d'orange, et appelle l'époux afin qu'il lui peigne les cheveux. Les deux autres n'avaient plus rien à faire là. Ils s'en allèrent comme ils étaient venus.

En arrivant au port de Menton, après dix jours d'absence, Bénézet laissa aller le matagot, bien puni avec sa main coupée. Lui-même avait encore assez de besogne, sans aller s'embarrasser avec la justice.

Il courut chez la Dame de l'Hôpital, et lui révéla que la bonne femme qui lui vendait ses tisanes allait la faire mourir de la rage. La Dame ne voulait pas le croire ; pourtant elle avait la tête qui tournait, et la bouche sèche comme cendre. Et, vu que cela ne peut pas faire de

mal d'essayer trois églises où l'on n'est jamais entré, elle consentit à y aller prendre de l'eau bénite.

Sous le porche de la première église, au moment où elle repartait, elle vit accroupie une mendicante, avec un mouchoir jaune sur les cheveux, qui se signait de la main gauche, coup sur coup : sa main tricotait à la volée devant son visage.

Sous le porche de la seconde église, la Dame vit une béquillarde, qui tapait furieusement le pavé avec la crosse de son bâton, comme pour tuer un escadron de souris ; elle tenait le nez plongé dans ses loques : on ne voyait pas sa figure, mais seulement un mouchoir jaune rabattu sur son front.

Sous le porche de la troisième église, juste avant d'entrer, la Dame vit une vieille gueuse atteinte de convulsions, qui se tordait sur le seuil, en roulant des yeux blancs, en lançant des ruades, en bavant, et qui fit mine de la mordre à la cheville. Celle-là était nu-tête. Bénézet l'empoigna rudement et la fit tenir tranquille pendant que la Dame passait. À force de se débattre, la forcenée avait perdu le mouchoir jaune qui lui enveloppait la tête : il traînait au pied d'un pilier.

La Dame resta un moment à faire sa prière, et prit de l'eau bénite. Alors en repassant elle regarda aux pieds de Bénézet, et reconnut sa marchande de tisane. Le fiel brûlé du foie de loup n'avait pu rendre la Dame enragée, il était retombé sur la masque.

Bénézet rentra bien content de sa journée, et soupa comme un pape. Mais il se leva de table soucieux, parce que Gayette venait de lui rappeler :

— Père, c'est bientôt la mi-carême. Le petit seigneur du château pleure parce qu'il se sent mourir. Il n'y a que la médecine des matagots qui puisse le tirer de là. Comment faire ?

Avant de se coucher, Bénézet monta chercher le coq noir du Grep, le tua, l'ouvrit en deux, et lui enleva le cœur. Mais ses cheveux se dressèrent sur sa tête : arraché qu'il était, le cœur continuait à battre. Alors Bénézet courut dehors, l'accrocha toujours battant sur un buisson d'aubépine. Il l'y laissa toute la nuit sous la pleine lune. Au lever du jour, il vit que le cœur, sur les fleurs blanches, avait cessé de battre. Il dit à sa fille :

— J'ai bien pensé à ce que tu me disais hier, ma Gayette : c'est une médecine de sorciers. Je ne veux pas la faire, parce que si je devais la réussir, je pourrais y perdre mon âme ; ou alors, s'il faut que je fasse tout manquer pour être sûr de mon salut, n'en parlons plus ! Mais toi qui n'as pas sept ans et qui as le cœur pur, mon angeloune, enveloppe dans une feuille de jusquiame ce cœur noir qui ne bat plus, et porte-le au petit seigneur. Il suffira qu'il le prenne dans la main pour être guéri. Cependant, comme on t'empêcherait de passer, ne dis à personne ce que tu portes et ce que tu veux faire. Le chagrin a rendu

furieux le pauvre seigneur grec, et il se défie de tout le monde. Ne te laisse pas arrêter !

— Mais je n'oserai jamais y aller ! dit Gayette.

— Que si. Tu chanteras pour te donner du courage, comme ils faisaient, dans le vieux temps, à la Croisade des enfants. Comme ça, il n'y aura pas un malotru pour te demander des comptes. On te prendra pour une *inoucènte*, pauvrette ! Pars d'ici en chantant un grand Noël, et ne cesse pas de chanter jusqu'au moment où le fils du seigneur sera sauvé. Commence tout de suite. Tiens, comme ceci :

— Pour ne languir, long du chemin,
contons quelque sornette.

Sur le fifre et le tambourin,
disons la chansonnette...

Chantons Noël sur la musette !

Gayette avait enroulé le cœur dans une grande feuille de jusquiame, velue et molle comme une peau de chat ; bravement, elle partit en chantant ainsi que Bénézet lui avait commandé. Elle défilait un Noël après l'autre. Il y en avait un qu'elle aimait beaucoup, celui qui dit :

— Qui veut faire grand'journée,
faut qu'il parte de matin.

Joseph et son épousée
avant jour sont en chemin...

Elle était déjà loin de chez elle. Des gens qu'elle ne connaissait pas lui parlaient :

— D'où viens-tu donc, ma belle, de si bonne heure ? Tu marches d'un pas... ! C'est loin, dis, où tu vas ?

Alors, pour être polie sans désobéir à son père, elle répondait par n'importe quel Noël :

— Les plus sages
du voisinage,
les plus sages
et les plus fins...

Et les gens riaient de plaisir, à entendre sa voix de fauvette. Ils voyaient bien qu'elle ne voulait pas se moquer, mais qu'elle était un peu simple.

De colline en colline, elle voyait des bergers. Ils la héraient avec malice :

— Ho ! Tu vas te languir à cheminer seulette ! Viens nous faire compagnie !

Elle leur renvoyait un Noël qui lui servit plusieurs fois ; il se chante sur deux ou trois airs :

— Pâtres des montagnes,
la divinité
a pris pour compagne

notre humanité...

Ils la regardaient un moment trotter et lui criaient : Attention aux mauvaises rencontres !

Déjà loin, elle se retournait pour remercier, avec un gentil signe de tête :

— Saint Joseph m'a dit :

« Prends-toi garde, prends-toi garde ! »

Saint Joseph m'a dit :

« Prends-toi garde par ici !

Qu'il gèle,

qu'il neige,

les méchantes gens

sont dehors par tous les temps ! »

Elle avait bien soin de surveiller tout le pays. À un moment, elle vit dans le chemin creux un tas de grosses rassades avec leurs queues vertes, qui grouillaient. Ça faisait comme une cascade pleine d'algues ; et ça lui coupait le passage. Elle se sentit glacée et ne bougea plus, pensant aux matagots et à leur farandole. Tout de même, grossissant sa petite voix tant qu'elle pouvait, elle chanta trois noëls entiers, « Voici venir le gros serpent... », et « L'étrange déluge ! », et « Un ange a crié... » Les lézards finirent par se sauver. Elle se remit à courir.

Enfin, elle arriva à la porte du château de Roquebrune. Il y avait une sentinelle en armes, tout de rouge vêtue, qui lui dit brusquement :

— Que veux-tu, petite ? On n'entre pas !

Justement, elle venait de commencer un Noël qui fait comme ça :

— Vers le portail Saint-Laze

un berger, de matin,

venait, long du chemin,

monté dessus son aze.

J'ai dit : « Gai pastoureau,

as-tu rien de nouveau ? »

Elle continua de chanter, pour toute réponse, et regarda le soldat rouge avec un sourire si clair qu'il la laissa passer. Les autres soldats tapaient dans leurs mains, d'allégresse, à voir la sentinelle pétrifiée.

Gayette traversa le haut vestibule doré en chantant :

— L'ordure éparse en ce mauvais estable

à Saint-Joseph fit soulever le cœur.

C'était tant sale et tant abominable

que le pauvre homme en pensa tomber mort.

C'est le grand laquais planté là qui fut bien ébahi ! On aurait dit une grosse carpe qui regarde filer une hirondelle au ras de l'eau.

Gayette poussa une porte et se trouva dans le salon du seigneur de Roquebrune. Le seigneur grec était assis d'un air accablé ; il tenait son front dans ses mains. La Dame pleurait. Gayette en eut le cœur serré.

Mais quand ils entendirent ses pas et son chant, ils levèrent la tête et lui jetèrent un regard indigné : jamais on n'avait vu quelqu'un pénétrer chez eux de la sorte, sans un tas de cérémonies et de permissions, sans tourner un compliment. On ne pouvait donc plus se désoler en paix chez soi ? Cette petite fille avec sa musique leur parut folle. Elle chantait :

— Adam et sa compagne
n'étaient que trop heureux.
Satan, la grande aragne,
en devint envieux.

Puis, comme le chant ne s'arrêtait pas, comme l'enfant était jolie et douce, ils se levèrent lentement et la suivirent, pris sous le charme.

— Une étoile des plus belles
mène les rois de Tarsis,
de l'île et de l'Arabie...

Gayette fit le tour des appartements, cherchant la chambre du petit seigneur. De pièce en pièce, un cortège se formait derrière elle : les gens, frappés d'enchantement, marchaient sans bruit pour entendre sa voix argentine :

— Toni, Guihen, Peyron,
Jouan, Estève, Sauvaire,
quittez-moi vos moutons,
et laissez vos araires.

Enfin, elle arriva auprès du petit seigneur. Il était pâle et immobile dans un grand lit aux rideaux de cuir. L'astrologue se tenait à côté, raide comme un crocodile et les sourcils froncés, tout grommelant. Il gonflait les joues, il s'écarquillait, pour faire peur à tout le monde : et il avait peur lui-même. Gayette chantait :

— Micoulàu notre pastre,
ce gros *palot*,
va contempler les astres
comme les *astroulò*...
Ta gorge *s'enrâue*,
Micoulàu :

le soir, au frais, on prend *màu* !

Et elle se retenait pour ne pas éclater de rire. Alors elle déroula la feuille de jusquiame. L'astrologue, en la voyant faire, devina qu'elle apportait le cœur de coq, et se jeta sur elle pour le lui arracher. Il pensait :

— Personne ne fera attention au jouet que cette innocente a entre les mains. Elle chante comme une perdue : elle est incapable d'expliquer ce qu'elle vient faire ici. Je la chasserai, et avec le cœur de coq, c'est moi qui guérirai le petit malade.

Mais Gayette ne se laissa pas faire. Elle échappa à l'astrologue,

effarouchée, et courut tout autour de la pièce ; son cotillon faisait un froufrou d'ailes. C'était une chose étrange et charmante de la voir sauter et voltiger, en ouvrant de grands yeux timides, mais sans un cri d'effroi, et toujours chanter son Noël, chanter, chanter.

Les gens la suivaient des yeux avec surprise ; et ils commencèrent à regarder avec beaucoup plus de surprise, avec inquiétude, avec colère, ce grand diable d'astrologue qui la poursuivait avec tant de rage. Il comprit qu'il fallait renoncer. Il était blême et tremblant.

Gayette s'approcha du lit, et leva le cœur du coq noir vers le petit seigneur, qui semblait mort. L'odeur exquise des fleurs d'aubépine se répandit ; à tâtons, le malade prit le cœur et le serra dans le creux de sa main. Il sentit quelque chose de froid se mettre à palpiter, comme un oiseau prisonnier qui se débat. Il tressaillit et ses doigts lâchèrent ce qu'ils tenaient : ce fut une fauvette à tête noire qui s'envola en chantant. Le petit seigneur ouvrit les yeux et, rose d'émotion, la suivit du regard ; elle disparut par la fenêtre dans le grand soleil de midi. Gayette venait de chanter tout au long le Noël qui commence ainsi :

— L'ange qui porta la nouvelle
aux bergers dessus le coteau...

Elle achevait le dernier vers :

— Et puis serons ensemble bien heureux !

Elle respira, juste une seconde ; en secouant ses cheveux noirs, elle dit au petit seigneur :

— Oh, comme je suis contente que vous soyez guéri !

Sa voix, quand elle parlait, semblait plus fraîche encore que quand elle chantait. Le petit seigneur répondit :

— Comme je suis content que tu ne sois pas folle ! Une horloge tinta gaîment. Le petit prince bondit hors de ses couvertures et s'écria :

— Moi aussi, je sais un joli Noël, le connais-tu ?

— Quand les douze coups sonnaient,
j'ai sauté du lit au sol.

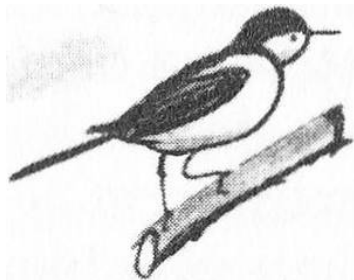
J'ai vu un bel ange qui chantait,
mille fois plus doux qu'un rossignol !

Et il l'embrassa. On prit l'astrologue, et on le pendit. On trouva aussi son frère l'archiprêtre des matagots, et on le pendit. Plus tard, Gayette devint dame de Roque-brune, en épousant le jeune seigneur.

Il y eut riche noce et grand banquet.

Et moi j'étais assis sur le parquet.

Je n'eus qu'une noix creuse et un os qui craquait.



Note : Tous les noëls de Gayette, et beaucoup d'autres encore, se trouvent avec la musique notée dans le *Recueil des Noëls composés en langue provençale* par Nicolas Saboly (Librairie Seguin, Avignon).

Saint Trophime d'Arles



QUAND saint Paul, quittant Rome, se rendit en Espagne pour y répandre la bonne nouvelle, il traversa la Provence. Il la trouva si belle qu'il eut du regret de la laisser derrière lui livrée encore aux superstitions païennes. Il commanda à son disciple Trophime d'y rester. Saint Paul, avant le temps de ses plus aventureux voyages, avait connu Trophime en Asie Mineure, et lui portait une grande amitié. Trophime promit d'évangéliser tout le pays entre les Alpes et le Rhône, la Durance et la mer.

Un bâton d'olivier à la main, il s'en alla de village en village, pendant des mois, cheminant à travers les collines de pierres sèches où le vent fait voler l'odeur du thym, à travers les pâturages étoilés d'iris jaunes et les vallons au fond desquels se cache l'eau précieuse.

Les gens ne le recevaient pas mal. Parfois ils étaient pauvres, mais toujours sobres ; ils ne vivaient pas malheureux. Presque tous étaient gais et gentils de manières. Ils écoutaient Trophime, qui venait d'Orient et parlait comme un poète, contant la vie et les miracles du Christ. Ils faisaient asseoir à leur table le pèlerin à la voix chantante, et partageaient volontiers avec lui leurs olives, leurs fromages de chèvre, leurs figues mielleuses, et l'eau claire de leurs fontaines, si bonne à boire dans les tasses de cyprès.

Et souvent, dès le premier soir, à l'heure où le soleil s'enfonce derrière les crêtes couronnées de pins hirsutes et calmes, les bergers ou les vendangeuses lui demandaient une parabole et le baptême, comme des enfants lassés de leur journée exigent avant d'aller se coucher une belle histoire et le baiser de leur mère.

D'étape en étape, gagnant vers l'ouest, saint Trophime arriva enfin sur une colline, devant un gros bourg. Ce bourg, flanqué d'une forteresse, s'étendait au bord d'un fleuve, divisé en bras énormes et confus. Les eaux s'étaient en baies profondes, se repliaient autour de pâles îles, se recueillaient en lacs presque entièrement clos. Deux ou trois des bras les plus puissants – presque des bras de mer – étaient couverts de barques, de navires aux flancs ronds, et de radeaux que ceignaient des chapelets d'outres gonflées. Sur les eaux vertes, leurs voiles se pressaient et oscillaient en innombrables taches blanches, comme, sous la brise, font les narcisses dans les prés. Le long des grèves de galets blonds, c'était un grouillement de piétons, de bêtes de somme, de chariots qui tremblaient sous leurs fardeaux.

— Quel est le nom de cette ville ? demanda Trophime.

Arelas-le-Blanc, lui répondit-on. Les Gaulois l'appellent ainsi parce que dans leur langue Arelas veut dire pays semé d'étangs. Quant au surnom de Blanc, il se justifie aujourd'hui par cette floraison de voiles, déployées ou pendantes, qui pavoisent le fleuve jusqu'à la Méditerranée toute proche : car ici le cours du Rhône se mêle au golfe de Marseille. Ce paysage n'est-il pas admirable ? Vois, de tous côtés, les rochers calcinés par le soleil qui émergent de notre mer intérieure, en îlots ou en promontoires. Ici, l'île de Montmajour et celle de Cordes ; puis l'archipel du Castelet ; là-bas, le mont d'Argent, Pierrefeu, Trébousille et Maguelonne ; au levant, les Caparons égrenés comme un collier, et les falaises de Castillon, pareilles à un môle marin rompu par les tempêtes ; nos bassins se creusent jusqu'à la grande île de Jarnègues, et par-derrière s'étend l'île Barbentine de Bellinde, qu'on ne peut voir d'ici... Quand vient l'hiver, le mistral change en glace la surface des eaux mortes : peu à peu, elles se retirent par en dessous comme des bêtes craintives que la faim fait languir ; leurs cavernes abandonnées s'effondrent, et laissent autour des îles des écroulements de cristal et d'argent. Au printemps, lorsque la glace a fondu, lorsque les vents du large font gonfler les eaux de la mer, les vagues salées refluent en se mêlant au Rhône en crue : elles remontent dans ces étangs, déferlent autour de ces îles, et leurs masses puissantes battent de toutes parts les murs de la cité, frangés de blanche écume. Puis, en été enfin, la chaleur dessèche et épaissit les palus saumâtres, et le sel s'accumule sur les rives en masses si denses que navires ni chariots n'y peuvent avancer ; son éclat blesse les yeux comme fait la neige. Ainsi, en toutes saisons, Arelas-le-Blanc apparaît bien nommé.

Voilà comment saint Trophime, un soir, fit la connaissance de la ville, qui plus tard, quand la mer s'éloigna d'elle, devait s'appeler Arles sur le Rhône.

Peu de jours après son arrivée, comme il errait par les rues, saint

Trophime se trouva tout à coup sur une place étroite où se bousculait la foule. Au milieu se dressait une sorte de pyramide, aiguë comme un fer de lance : un rocher blanc, si haut qu'il fallait se renverser en arrière et se creuser l'échine pour en voir le sommet ; encore le regard, montant le long de ses flancs, cessait-il bientôt de rien distinguer ; la flèche se perdait dans le soleil, et les yeux éblouis des spectateurs retombaient vers le sol, pleins de larmes.

Devant la pyramide, un large autel était dressé : trois jeunes gens attendaient immobiles, le torse nu, les bras liés par des cordes qui entaillaient leurs muscles gonflés.

— Que veut dire ceci ? demanda Trophime.

Un voisin lui répondit :

— Aujourd'hui nous fêtons les calendes de mai par un sacrifice à la reine des enfers. Pour apaiser sa colère, et la rendre pendant douze mois favorable à la cité, l'on va immoler sur l'autel ces trois jeunes gens ; nos magistrats les ont fait acheter aux dernières calendes, nos prêtres les ont grassement nourris pendant un an, aux frais communs de tous les habitants.

— Cette coutume est monstrueuse ! s'écria Trophime. Et toute la cité accepte cela ! Quelle folie vous tient ?

Le passant reprit d'un air inquiet :

— Si nous négligions ce devoir comme l'ont fait parfois nos aïeux, un signe fatal viendrait nous rappeler la menace des dieux. Tu vois cette pyramide, étranger : elle te semble audacieuse, n'est-ce pas ? Quelle hauteur lui donnes-tu ?

— Elle a peut-être plus de cent vingt pieds, dit Trophime. Nulle part je n'ai vu la pareille, même à Rome, où les païens d'Égypte ont apporté leurs obélisques...

— Eh bien, reprit l'Arlésien, nous savons par les livres des prêtres qu'elle en avait trois cents, quand Arelas fut fondé à son ombre. Les rébellions des hommes envers les dieux ont fait diminuer sa taille de génération en génération. Nos vieillards les plus vénérables par l'âge se souviennent de l'avoir vue dans leur enfance bien plus grande qu'elle n'est à présent. Jadis, elle avait nom la Roque ; mais maintenant nous ne l'appelons plus que la Roquette. Et si jamais elle est réduite à la hauteur de nos maisons, la ville entière croulera. Pour retarder ce malheur, nous renouvelons les immolations avec exactitude. Vois, le sacrificateur s'avance, vêtu de blanc, et coiffé d'un voile couleur de flamme. Il vient de laver d'eau lustrale ses mains et son couteau. Il va verser sur l'autel le sang de la première victime ; ensuite, du sang des deux autres, il aspergera les maisons et la foule.

— Arrêtez, barbares ! cria saint Trophime. Si vous avez à expier quelque faute envers vos divinités jalouses, si vous leur devez au contraire de la gratitude pour je ne sais quelles faveurs, croyez-vous

que les dettes contractées par vous puissent être payées par d'autres que vous-mêmes ? Croyez-vous qu'ils soient justes et dignes de respect, des dieux qui s'accommoderaient d'un tel échange ? Mais avez-vous foi vraiment en eux ? N'est-ce pas l'habitude, et la crainte du scandale, qui vous empêchent de mettre fin à une superstition aussi folle qu'ancienne ?... Sacrifiez au seul Dieu de justice et de bonté : vous ne tuerez point. Ce qu'il faut tuer, ce n'est pas ces innocents, mais la méchanceté qui est en chacun de vous. Ce sacrifice-là ne souillera pas la terre de sang répandu : il suffit que, vous repentant de vos fautes, vous offriez au Christ des cœurs simples dans une chair pure. Relâchez ces trois malheureux, leur joie, en montant vers le ciel, vous vaudra plus sûrement la clémence de Dieu que n'importe quelle offrande. Détruisez cet autel, abattez cette flèche orgueilleuse. Et désormais, au lieu d'aller chaque année chercher en pays étranger des captifs achetés à prix d'or, au lieu de les nourrir douze mois durant comme vos fils pour les tuer enfin comme des bêtes engraisées, employez vos deniers à tirer des prisons les misérables qui n'ont pu payer leurs dettes, donnez-leur un travail dont le salaire fera vivre leurs familles, distribuez aux indigents et aux infirmes le pain que vous jetiez à vos victimes. Et aimez-vous les uns les autres.

Si vibrante était la voix de Trophime, et si prompte à s'émouvoir la foule qui l'écoutait, qu'en un clin d'œil, parmi des cris de fête, les captifs furent délivrés et portés en triomphe vers Trophime qui les bénit. Les malheureux, bouleversés, tombèrent à ses pieds et le supplièrent de parler encore, de les instruire dans cette loi nouvelle qu'il venait d'annoncer.

Les gens d'Arelas également se bousculaient autour de Trophime, les uns avec curiosité, les autres le cœur battant à l'approche de mystères inouïs. Les plus hardis grimpèrent sur la pyramide d'Hécate et la décapitèrent à la hauteur des maisons : la ville ne croula pas pour cela. Et avec les plus belles pierres qu'on retaila de neuf, un autel en l'honneur de Marie fut élevé, qui portait cette inscription : « À la Vierge mère de Dieu, encore vivante. »

À dater de ce jour, la tâche que saint Paul avait proposée à Trophime devint à la fois plus épuisante et plus douce : épuisante, par l'avidité des nouveaux disciples, dont le nombre croissait sans cesse ; et douce par la bonne volonté et l'amour qui fleurissaient de toutes parts.

Quand il eut évangélisé toute la région d'Arles, saint Trophime voulut marquer aux démons les limites auxquelles s'arrêtait désormais leur pouvoir. Il se rendit une fois de plus au lieu où s'élevait la pyramide des païens. Autour du fût mutilé, ses tronçons gisaient à terre, couvrant un espace incroyable. Il les considéra un instant, puis il saisit comme autrefois son bâton d'olivier, et entreprit de faire le tour

de la province qu'il avait conquise.

Il sortit d'Arles par la porte boréale qui regarde le Rhône, et s'arrêta sur la grève. Là, il planta son bâton entre les cailloux, le secoua trois fois, et l'arracha. Aussitôt jaillit, comme un grand lis, une colonne de marbre, bien moins haute à coup sûr que la flèche d'Hécate, mais si blanche et si polie que tous les cœurs en étaient consolés.

Puis, tournant le dos au Rhône, et prenant sa route vers le levant, tantôt à pied, tantôt en barque, il poursuivit son pèlerinage. Il planta son bâton devant Mont-majour, où déjà se bâtissait une grande abbaye ; une colonne de pierre couleur de miel et de soleil se dressa d'un bond comme une flamme. C'est la seule qui se voie encore aujourd'hui, au bord du chemin : on l'appelle le Bâton de saint Trophime. Mais il fit sortir du sol bien d'autres colonnes encore, égrenées d'étape en étape comme les bornes des grandes routes, et refermant autour de ses terres bien-aimées une sorte d'immense cloître, aux piliers largement espacés. Si l'on avait pu les rassembler, les colonnes de saint Trophime auraient fait une forêt de pierre. Tant qu'elles furent debout, l'évêché d'Arles fut à l'abri des hérésies et des guerres religieuses, civiles ou étrangères.

Mais enfin saint Trophime chargé d'ans sentit la mort venir. Il s'aperçut alors qu'il avait donné tout son amour aux vivants, et qu'il n'avait rien fait pour la paix des pauvres morts. Il était encore temps de travailler pour eux.

Il monta sur la colline des Moulins à huile, qui s'élève aux portes d'Arles, du côté du soleil levant, celle-là même d'où il avait découvert la cité en arrivant. Des pins et des micocouliers chargés de nids en faisaient un séjour délicieux. De son sommet, l'on voyait toujours miroiter les bras du Rhône et les étangs paisibles. Même à la saison des hautes eaux, qui changeaient en îles toutes les hauteurs, ses flancs de rocher fauve imposaient à l'inondation une barrière sûre.

Sur tout le pourtour du plateau, saint Trophime fit planter des croix de bois en guise de clôture : de simples croix massives, mais bénies une à une de ses mains, et taillées dans des troncs incorruptibles d'oliviers. Cela fit à la colline une couronne immense, aux fleurons d'or pâle.

Dans cette enceinte, il se promit de transporter les corps de ceux qui depuis sa venue étaient morts saintement après avoir saintement vécu. Il leur fit préparer des tombeaux autour desquels pourraient s'assembler et prier les fidèles des générations à venir. Il choisit pour lui-même un lieu de sépulture convenable. Enfin il chercha comment consacrer solennellement devant Dieu ce champ de repos.

Il écrivit à ses frères pour leur demander assistance. Il s'adressa à saint Maximin, évêque d'Aix ; à saint Eutrope, évêque d'Orange ; à saint Saturnin, évêque de Toulouse ; à saint Martial, évêque de

Limoges ; à saint Paul Serge, évêque de Narbonne ; et à saint Front, évêque de Poitiers.

Tous se hâtèrent de venir, car Trophime était le plus ancien, le plus aimé, le plus saint des évêques de Gaule, et comme « la fontaine d'où se répandaient sur ce pays les mille ruisseaux de la foi ».

Nu-tête, ils montèrent en cortège à la colline, et se tinrent debout en cercle. Alors, les oraisons appelèrent la protection du Saint-Esprit sur les évêques rassemblés : elles s'envolèrent dans le soleil, et le murmure des pins et des micocouliers leur répondit avec amour.

Après avoir médité, saint Trophime demanda à ses frères s'ils approuvaient que le nom d'Aliscamps(2) fût donné à l'asile des morts. Et tous inclinèrent la tête. Alors, saint Trophime demanda à saint Maximin, qui était archevêque, de bien vouloir consacrer le saint lieu de ce cimetière par les mêmes cérémonies qui consacrent les églises. Mais saint Maximin refusa cet honneur :

— C'est une grâce, disait-il, que je n'ai pas méritée. La grandeur archiépiscopale déjà m'est à charge. Permettez que je sois aujourd'hui le dernier d'entre vous : cet effacement me sera doux.

Saint Trophime offrit alors les ornements sacrés à saint Eutrope, qui commençait de porter la foi loin par-delà la Durance jusqu'aux sauvages escarpements du mont Ventoux. Mais Eutrope dit qu'il était trop jeune au milieu d'un collège si vénérable, et se récusa par grande humilité.

Saint Saturnin de même répondit qu'un pauvre pécheur comme lui aurait honte de se mettre en avant. Saint Martial, saint Paul Serge, saint Front, tour à tour, accusèrent chacun leur indignité ; si bien que le pauvre saint Trophime se désolait :

— C'est moi, disait-il, qui ai bâti ce cimetière, c'est moi qui mourrai le premier sans doute, et qui le premier viendrai m'abriter ici dans la paix du Seigneur. Si je me mettais à votre tête pour officier aujourd'hui, je semblerais vous avoir invités à venir ici flatter mon orgueil humain. Comment Dieu ne me regarderait-il pas avec colère ?... Que faut-il donc faire ? Seigneur, vous dont le corps divin a voulu dormir comme celui des mortels, un jour au moins, dans l'ombre du sépulcre, inspirez-nous !

Il tomba à genoux, les bras levés, regardant vers Jérusalem. Soudain, à l'extrémité orientale de la colline, les arbres frissonnèrent, et entre eux une lumière apparut, d'un éclat presque insoutenable. Puis on vit là-bas une autre figure qui, à genoux sur le rocher, faisait face à Trophime, et levait les mains pour bénir les Aliscamps, les évêques et la foule.

L'apparition se dressa, et parut d'une taille surhumaine. Sa voix résonna sur la colline :

— Grâce à toi, Trophime, cette terre est sainte désormais. Les morts

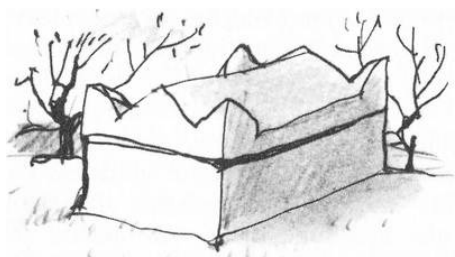
qui viendront y reposer seront à l'abri des illusions diaboliques, car les esprits de la nuit ne viendront jamais les tourmenter ; et les démons ne trouveront point asile dans les pierres de ces tombeaux.

Enfin, celui qui parlait s'éleva dans l'air comme un nuage de feu, et tous reconnurent le Christ, qui était venu approuver l'œuvre de son serviteur Trophime. Des chants joyeux montèrent entre les grands arbres. Les trompettes d'argent vibrèrent sous le ciel limpide.

À la place où le Christ s'était agenouillé, le dur rocher portait l'empreinte toute fraîche, profondément marquée, de ses deux genoux. Saint Trophime fit vœu aussitôt de célébrer ce miracle en édifiant une chapelle qui ajouterait à la sainteté du lieu. Ce fut la chapelle de la Genouillade, qui existe encore.

Pour achever la tâche de cette glorieuse journée, on amena aux Aliscamps les reliques des saints et des martyrs que Trophime avait rassemblées, les retirant de leurs pauvres tombes, dispersées au bord des chemins parmi les tombes païennes. Ces restes furent placés pieusement dans les arches qui devaient les abriter, aux quatre angles de l'enceinte. Ces arches étaient des coffres de pierre massive, à l'énorme couvercle en forme de toit. Dans la pierre, quelques symboles très simplement taillés, quelques lettres latines, rappelaient le nom et les vertus des morts.

Saint Trophime ne tarda pas à venir prendre place dans son cimetière. C'est là que le trouva saint Denis lorsque, attiré par le renom du fondateur, il vint en Arles – trop tard – pour le saluer. Et dès lors, la renommée des Aliscamps ne cessa de croître dans toute la chrétienté.



Le Pèlerinage des Aliscamps



L semblait aux gens de grande foi que de venir aux Aliscamps pour mourir, ou tout au moins d'y reposer après leur mort, fût une promesse de salut éternel. Les familles qui perdaient leurs membres les plus vénérés, afin de les transporter jusqu'en Provence et de les faire ensevelir dans la terre sainte du cimetière d'Arles, s'imposaient d'énormes sacrifices d'argent. Les religieux de sainte vie, les princes qui avaient fait le bonheur de leurs peuples, les guerriers morts pour la foi dans les luttes contre les Infidèles, venaient chercher là leur dernière demeure, et leurs mérites ajoutaient à la gloire séculaire des Aliscamps.

Là, saint Honorat et saint Césaire vinrent dormir auprès de saint Trophime. Là fut enseveli l'enfant Vivien, tombé en combattant les Sarrasins, et le comte Bertrand de Commarchis, et tous les autres neveux de Guillaume d'Orange, et Guillaume lui-même, le comte au Fier Bras.

Des villes les plus lointaines, et même de par-delà les monts, des vallées d'Italie et d'Espagne, les pèlerins aux yeux clos affluaient en une lente invasion. On voyait sur les routes des litières ou des chars portant les bières des vieillards, des enfants et des femmes. Sur les ponts des torrents, aux cols étranglés dans les rochers, les montagnards voyaient passer, tout raides sur leurs destriers, les corps des seigneurs morts à la bataille soutenus par leur cuirasse et par les palmes ou les hautes touffes de buis liées sur leur selle, contre leur poitrine et leur dos.

Le Rhône lui-même devint peu à peu un long chemin funèbre, sur

lequel des barques plates aux draperies noires transportaient, avec des familles en deuil mais pleines d'espérance, les morts de Tarascon, d'Avignon, de Valence, de Vienne, jour et nuit.

Les riverains trop pauvres qui ne pouvaient supporter la dépense de ces coches d'eau lançaient au fil du fleuve les cercueils contenant les restes de ceux qu'ils avaient aimés. On avait soin d'enduire tous les joints des planches avec du bitume, comme on fait aux barques. Et même, il se trouva bientôt des artisans tonneliers qui façonnèrent de longs tonneaux, aplatis comme des étuis, dont les douves bien assemblées empêchaient l'eau de filtrer.

Dans leur lit flottant, les blêmes voyageurs glissaient dans le silence et la solitude parmi les îles, entre des frissonnements de saules et de peupliers ; ils glissaient, indifférents aux brumes déployées, aux flammes pourprées des soleils couchants, aux remous qui à chaque coude du Rhône font un bruit froid de draperies mouillées.

Quand ils arrivaient devant le vieux bourg d'Arles, où le cours du Rhône se tord puissamment, ils semblaient savoir que le séjour élu était tout proche, et, par le nom de saint Trophime, commander secrètement aux forces de la nature : car même pendant les pires tempêtes de mistral, même par les crues de printemps les plus folles, jamais la volonté du vent ou du courant ne put entraîner les morts plus loin que la Roquette, vers la mer sans bornes. Chacun des funèbres esquifs s'arrêtait de soi-même en face de la colline bienheureuse. Tantôt il s'éloignait, tantôt il se rapprochait de la rive, comme un passager impatient d'aborder, jusqu'au moment où les veilleurs des Aliscamps venaient le tirer sur la grève. Ils trouvaient cloué au pied de la bière un petit sac contenant quelques piécettes d'argent, obole offerte à ceux qui rendraient les derniers devoirs au trépassé, et qui en l'absence de tout parent ou ami diraient les dernières prières sur la tombe nouvelle.

Et telle était la vénération de tous pour ce pèlerinage funèbre, que pas un des pèlerins sans défense ne fut dévalisé, ni arrêté en cours de route par des méchants. – Si ! une fois, une fois seule, eut lieu une tentative sacrilège, qui d'abord sembla réussir, mais dont les suites furent cause d'une vénération plus grande encore pour saint Trophime et son cimetière.

Il y avait à Pontevès, dans les montagnes du haut Argens, deux frères jumeaux, Sauvaire et Fortunat, qui avaient vieilli côte à côte, n'ayant voulu se marier ni l'un ni l'autre, pour demeurer avec leur mère. Leur père était mort d'accident le matin même de leur naissance, à la Saint-Jean, laissant sa femme dans la misère. Quand celle-ci mourut à son tour, longtemps après, Sauvaire et Fortunat jurèrent de ne jamais se séparer.

La maison n'avait qu'une pièce, et dans le petit clos, à part quelques

légumes, il ne poussait guère qu'un noyer. Il est vrai que c'était un noyer miraculeux. On racontait que trois quarts de siècle plus tôt, le jour même de leur naissance, une corneille blanche avait laissé tomber là une noix qu'elle avait cueillie aux Aliscamps. C'était la coutume jadis, et c'est encore l'usage en bien des pays, de planter des noyers dans les cimetières. Et c'est pourquoi les bonnes femmes disent que l'ombre des noyers est plus froide que toute autre, et qu'elle fait mourir quand on s'y endort après de rudes travaux, les jours de canicule. Mais cela n'est peut-être pas vrai.

En tout cas, la noix apportée par l'oiseau avait été une bénédiction pour la maison de Sauvaire et de Fortunat. L'arbre qui germa dans le clos devint en dix ans aussi gros qu'un noyer centenaire ; et il rapporta dès lors, à lui seul, autant et plus que tous les noyers du village. Chaque année, dès la Saint-Jean, il commençait à se couvrir de fruits quand les autres n'avaient que des feuilles. Et quels fruits ! ils n'étaient pas faits comme les noix ordinaires, mais devenaient aussi gros que des coings, ou que les plus grosses pommes de pin. Et quand ils étaient mûrs, en les ouvrant, on trouvait à l'intérieur sept, huit, dix coques noueuses, chacune gonflée d'une chair blanche, craquante et lourde comme une poignée de neige où les doigts se sont enfoncés en serrant.

Sauvaire et Fortunat en tiraient la plus fine des huiles, dont ils vendaient une partie pour pouvoir faire quelques dépenses, réservant pour eux-mêmes de quoi graisser les salades de leur jardin. Et ainsi vécurent-ils de longues années, sans mettre jamais un sou de côté, parce qu'ils étaient honnêtes et aussi charitables que sobres ; le peu qu'ils avaient en trop, ils le donnaient à de plus malheureux qu'eux.

Mais un jour Sauvaire mourut de vieillesse, et le vieux Fortunat désolé voulut qu'il reposât aux Aliscamps. Transporter le corps par la route, il n'y fallait pas songer. C'était un voyage de trente lieues, dont la moitié par de mauvais sentiers de montagne, et la dernière partie à travers le désert brûlant et pierreux de la Crau. D'ailleurs les deux frères n'avaient ni cheval ni mulet.

Fortunat songea qu'en quelques heures il pouvait franchir le col de la Curnière et atteindre le Verdon au milieu des gorges ; de là, par le torrent, la Durance et le Rhône, Sauvaire n'aurait plus besoin d'escorte.

Fortunat abattit un mûrier, creusa le bois tendre et doré en forme d'auge, y mit en pleurant le corps de son frère, et scella le couvercle avec de la résine. Dans une pochette de cuir fixée au cercueil il glissa quatre deniers d'argent pour les funérailles. Et comme il n'avait plus de quoi acheter des cierges, il vida proprement quatre coques de noix, les colla avec de la poix à la tête, au pied et aux deux côtés du coffre, les remplît d'huile, et plaça une mèche dans chacune.

Puis il alla demander aide à quelques voisins, pour porter l'arche mortuaire jusqu'au Verdon.

— Tu n'y penses pas, mon pauvre homme ! lui dirent-ils. Le torrent n'a plus d'eau en cette saison, et s'il en avait il briserait cette pauvre caisse contre les énormes rocs qui le hérissent.

— Saint Trophime fera un miracle ! répondait Fortunat. Et s'il ne nous en juge pas dignes, je laisserai mon frère au bord du Verdon, sous la chapelle de sainte Maxime.

À six compagnons ils chargèrent le mort sur leurs épaules, et partirent courageusement. Avant même d'arriver à Barjols, comme une annonce du miracle espéré, ils purent voir dans les vallons verdoyants ruisseler une foule de cascates si jolies que Fortunat, dans son deuil, en avait le cœur gonflé de bonheur. Mais la traversée des montagnes fut un rude calvaire pour les porteurs. À maintes reprises ils durent s'arrêter pour reprendre haleine et chercher un peu d'ombre au pied des rochers.

Vers le soir, en arrivant au Verdon, ils le virent, malgré l'ardeur de l'été, couler à pleins bords entre ses murs de pierre vive, avec un gros bruit doux. Fortunat dit adieu à son frère, alluma ses quatre petites lampes de bois et regarda longuement la barque de mûrier descendre à vau l'eau, vers le soleil couchant.

Sauvaire navigua toute la nuit, et toute la journée suivante. Il passa Sainte-Maxime, la tour d'Esparon, et Gréoux sur le Verdon ; puis sur la Durance il passa Saint-Paul, Sainte-Madeleine, Saint-Christophe et l'abbaye de Silvacane, puis Malemort et Orgon, et Rognonas qui monte la garde devant Avignon. Il n'avait plus qu'à descendre le Rhône.

La deuxième nuit du voyage commença. Les petites lampes en croix brûlaient toujours, merveilleusement calmes. Le niveau de l'huile ne baissait même pas. Sur le rivage, les braves gens faisaient le signe de la croix en voyant parmi les ténèbres glisser ces quatre lumières insoucieuses des coups de vent.

Mais, comme l'arche passait devant Beaucaire, elle attira l'attention de deux voleurs de nuit, qui, ayant grimpé sur le vire-vire d'un pêcheur d'aloses, en plein courant, pillaient ses réserves de poisson. Ils savaient bien que chaque mort avait sa petite bourse, et sans craindre le sacrilège ils décidèrent de piller celui-là qui passait à leur portée.

Reprenant leur barque, ils eurent vite fait de rattraper l'arche de Sauvaire dans un petit bras du Rhône caché entre deux îles : ces îles étaient plantées de saules comme toutes les autres îles du Rhône, mais n'avaient pas bon renom ; l'une d'elles s'appelait même Matagot, c'est-à-dire « follet » ou « chat-sorcier ».

— Accroche-moi cette barque-fantôme avec ta gaffe ! commanda le plus vieux. Et commençons par éteindre ces quatre feux follets qui

pourraient nous dénoncer. Le grand Matagot est notre ami, mais ces petits matagots-là ne nous veulent que du mal. Le mort continuera aussi bien son chemin dans le noir, comme les chats !

En quatre coups de rame il écrasa les coquilles de noix. Les petites flammes argentées se détachèrent comme des pétales de rose au vent, et sans hâte montèrent se perdre dans le feuillage des saules penchés, en dansant mollement. Les malandrins d'un tour de main arrachèrent le sac de cuir qu'ils avaient vu sur la bosse du couvercle. Puis ils relancèrent l'arche vers l'aval.

Quelques heures plus tard, elle arriva devant la Roquette d'Arles, et soudain s'arrêta dans le courant. Un bourrelet d'écume la frangeait du côté où le flot la heurtait, comme une pile de pont bien enracinée. Le jour venu, les veilleurs des Aliscamps l'aperçurent. Ils ramèrent vers elle afin de la tirer vers le rivage.

Mais quand le flanc de leur bachot la toucha, ils la virent se dégager comme une alose qui vous glisse des mains, et par saccades filer contre le courant, à mesure qu'ils se rapprochaient. La force du Rhône est redoutable. Ils avançaient avec peine vers le coffre qui semblait les attendre, puis les fuir par jeu. Cependant le prodige qu'ils voyaient aiguillonnait leur courage, et sans doute le secours de saint Trophime les soutenait-il secrètement, car toute la journée, sans se lasser, brasse après brasse, ils poursuivirent Sauvaire jusqu'aux îles beaucairoises.

La nuit était revenue quand l'humble tronc de mûrier s'engagea dans le petit bras de Matagot. Arrivé sous les grands saules penchés, il fit halte enfin. Aussitôt, parmi les branches, quatre petites lumières d'argent se détachèrent comme des feuilles mortes ; elles tombèrent dans l'ombre épaisse et vinrent se poser moelleusement à la tête, aux pieds et aux deux côtés de Sauvaire.

Les bateliers d'Arles n'osaient s'approcher, remplis d'un effroi sacré. Ils décidèrent d'attendre le jour en veillant le mort à distance. Ils tirèrent leur barque sur la grève et s'assirent sous les saules.

Cependant, les deux voleurs rôdaient encore sur le Rhône, enhardis par leur exploit de la veille. Les quatre deniers de Sauvaire, ils les avaient dépensés à boire, avec tout l'argent du poisson vendu, et ils n'avaient plus leur raison. Le plus jeune crut bien reconnaître de loin les quatre feux en croix sur l'eau noire. N'y comprenant rien, il poussa vers l'arche pour s'assurer de son fait, malgré les violents reproches de son camarade qui se sentait mal à l'aise.

— Tais-toi, vieux radoteur ! lui cria-t-il. Tu n'es même pas capable de moucher proprement une chandelle ! Si cette barque de malheur reste ici, les curieux viendront mettre le nez dessus ; on verra que le mort a été volé, et tous les pauvres diables comme nous seront soupçonnés.

Et il s'apprêtait à faucher les petites lumières d'un moulinet de sa

rame, quand les compagnons de Sauvaire lancèrent leur bachot en avant pour aller le saisir avec son acolyte. Alors, furieux, il essaya de fracasser l'arche, dont le couvercle sonna comme une porte de cathédrale. Mais le bois résista. Sa rage décuplée par l'ivresse se retourna contre son complice terrorisé, qui tenta d'esquiver le coup en se jetant de côté : il lui cassa le cou du tranchant de son aviron. Le corps du misérable bascula soudain, déséquilibrant la barque. Emporté par son élan, le meurtrier tomba à l'eau, et coula aussitôt.

Sans hâte, l'arche de Sauvaire se remit à descendre le Rhône, vers les doux Aliscamps. Quatre étoiles d'argent brillaient sur elle.

Les Îles d'Or



'ÉTAIT plus fort que lui : chaque fois que saint Pierre, du haut des cieux, regardait vers les Îles d'Or, il était obligé d'éclater de rire à la vue d'un curieux petit personnage qui s'agitait là, avec son auréole un peu de travers.

Tous les matins, quand saint Pierre avait balayé la cour du paradis, et les marches d'argent qui sont devant le portail, il donnait sur le bord du perron un dernier bon coup de balai pour faire voler la poussière dans l'espace, et se penchait pour la regarder descendre en tourbillons sur la terre. Ces coquins de petits anges salissaient beaucoup le pavé du paradis, en jouant comme des fous. Ils se tiraillaient, se pillaient et se choupillaient, si bien que les menues plumes blanches de leurs ailes, semées au vent, allaient traîner partout.

Saint Pierre n'était pas content de ce désordre, qui lui donnait de la besogne. Il balayait en bougonnant ces plumes blanches, et les jetait à la rue, je veux dire dans le vide, d'un revers de sa grande brosse. Mais il redevenait vite de bonne humeur, à voir comme c'était joli quand tout ce tourbillon tombait sur la terre.

La plupart du temps, cela faisait au-dessus du monde un tas de charmants nuages blancs, qui flottaient sans avoir le cœur de se poser ici-bas, parce que l'humanité ne mérite pas cette bénédiction. D'autres fois, dans les pays du nord, cela faisait d'amusantes bourrasques de neige. Mais en Provence, du côté des Îles d'Or, il y avait bien rarement des nuages, même blancs ; et jamais il n'y tombait de neige. Le duvet des anges se posait sur la mer bleue, toute peignée et cardée par le

mistral, et s'éparpillait en mille flocons d'écume.

Saint Pierre se frottait les mains, et oubliait sa tâche pour rester là un instant, tenant son balai en oblique, comme autrefois il tenait sa godille de pêcheur, tout occupé à regarder avec indulgence les îles d'Or, qui dormaient sur l'eau près du rivage, fraîches comme deux beaux rougets de roche. Et puis, mis en joie, il se penchait encore, pour tâcher d'apercevoir, dans une des îles, le petit saint Honorat en train de courir. Ah ! s'il n'avait pas eu la barbe blanche, et tant d'ouvrage, tant de souci au paradis, comme il serait descendu volontiers, le brave saint Pierre, pour passer un moment de vacances dans ces îles, avec un si bon compagnon !

Souvent, quand Jésus venait prendre une minute le frais sur le pas de la porte, saint Pierre lui disait, en clignant de l'œil :

— Hé, notre Seigneur, regardez un peu dans ce coin, là-bas, au large de la forêt d'Estérel ! Regardez donc cette île toute dorée : et lui, le voyez-vous qui trotte ? Voyez-vous notre petit saint Honorat ? Dieu sait ce qu'il prépare encore ! Fils de l'homme, quel bon petit homme de saint nous avons là !

Saint Honorat avait pour mission de garder les îles d'Or, et ce n'était pas une mince besogne, car le diable y fourrait volontiers son nez. Mais le diable trouvait à qui parler.

Saint Honorat n'était pas un saint comme les autres, et quelquefois il prenait de telles libertés que Dieu le Père avait envie de se fâcher contre lui. Mais notre seigneur Jésus, qui avait vécu parmi les hommes, savait bien qu'il faut être politique et faire la part du feu. Il disait avec patience à l'Éternel :

— Mon père, laissez-le faire, il sait bien ce qu'il fait. On ne mène pas les mortels comme des bienheureux. On obtient davantage d'eux en faisant semblant de leur accorder quelques satisfactions. Il n'est pas mauvais de flatter leurs travers. Saint Honorat est très populaire chez eux parce qu'il sait fermer les yeux : il n'est pas toujours à leur faire la morale, et à pleurnicher. Et puis, il n'est pas fier ; il met volontiers la main à la pâte, il les reçoit à la bonne franquette et les aide sans rechigner. Il est aussi malin que le Malin. S'il a parfois la parole un peu leste et le geste un peu vif, baste ! c'est sa manière à lui, et elle ne réussit pas si mal.

Saint Honorat n'aimait pas le diable, mais ne croyait pas qu'on fait peur au diable par des grimaces. Alors il plaisantait sans cesse, et menait contre lui une guerre pleine d'entrain. Les rieurs étaient toujours de son côté.

Saint Honorat n'aimait pas les hypocrites, ni même les gens trop vertueux dont la vertu est raide comme le grand sabre d'Olibrius. Il n'était jamais si heureux que quand il pouvait heurter un peu les gens à l'esprit étroit ; et il jubilait lorsqu'il entendait dire de lui : « En voilà

un qui aime à faire bonne chère et à boire une vieille bouteille. Il est l'ami des gens de mauvaise vie... » Il répondait à mi-voix :

— Oui, mais heureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale, et voudra bien me juger par mes œuvres. Ma sagesse, si j'en ai, sera justifiée par le témoignage de mes enfants, ces pauvres petits hommes que les pharisiens attristent en leur contant des histoires effrayantes. Moi, je chante pour les réjouir, et je les fais danser. Je les fais entrer par tous les moyens au royaume du ciel : par escalade s'il le faut ! et je veux même qu'ils le pillent. Je suis de l'avis de saint Matthieu : le paradis est un trésor qui se prend de vive force. Car au regard de Dieu, quel homme est digne, ce qui s'appelle digne, d'y entrer dans toutes les règles ? Ce sont mes pillards qui s'en emparent le mieux.

Saint Honorat prêchait d'exemple. Il avait un peu l'humeur des chèvres, qui mettent leur génie à se percher dans des positions impossibles. Il riait de bon cœur quand il s'était fourré dans quelque mauvais pas, car il se savait assez roué pour en sortir bientôt, d'une pirouette.

Saint Honorat, par sa gentillesse, accomplissait des miracles étonnants. Il convertissait les plus rudes pécheurs : les larrons, les matamores traîneurs de glaives, les ivrognes blasphémateurs, et même les maîtres d'école impitoyables aux petits enfants : il arrivait à les rendre aussi dispos que leurs marmousets, aussi simples d'esprit, aussi pleins d'une sainte liesse. Il n'y a que les femmes acariâtres qu'il abandonnait avec dégoût : « Elles sont trop tristes ! » disait-il poliment.

Son exploit le plus célèbre fut la lutte qu'il soutint contre Satan, pour la possession des Îles d'Or. Jadis, il n'y avait là qu'une seule île, carrée comme une forteresse. La côte en face d'elle formait une presqu'île basse. À l'abri de ce brise-lames, des pirates avaient bâti un bourg fortifié, qu'ils appelaient Keann, sur la montagnette du Suquet. L'île carrée se nommait Léro, du nom d'un fameux pirate, aussi fort qu'Hercule. Encore aujourd'hui, les vieux pêcheurs disent l'île de Lérins, au heu que les jeunes disent : les îles.

Au temps des païens, l'île appartenait au diable, qui y avait bâti son temple au milieu d'une forêt de chênes verts. On en voit encore les débris : il suffit d'écarter au bon endroit les fourrés de ciste et de bruyère blanche. Les adorateurs du diable se réunissaient là les jours de sabbat, pour décider entre eux quelles misères nouvelles ils iraient faire aux villes et aux campagnes.

Il y avait aussi, sous d'énormes rochers, une prison où Satan enfermait les lutins dont il n'était pas content : ceux qui se montraient trop bons diables avec les hommes. Il ne leur rendait la liberté qu'après leur avoir imposé une épreuve : il leur fallait d'abord revêtir

la forme de vipères, de scorpions ou de basilics, et la garder sept ans, en faisant mourir chaque année dans le désespoir un homme juste, un petit enfant au berceau, et une femme parfaitement sage, ce qui est une condition presque impossible.

Aussi, grâce à eux, tout le pays côtier était-il peuplé de mécréants et de méchants drôles, à vingt lieues à la ronde ; et la montagne était pleine de serpents toujours en chasse. Alors, pendant plusieurs siècles, le bon Dieu envoya des saints et des saintes pour sauver la Provence de l'enfer : il envoya saint Mitre et saint Trinit, sainte Tulle et sainte Jalle, saint Brès et saint Geniès, saint Luen, saint Cassien et saint Cyprien, saint Jurson, saint Lions et saint Pantaléon, saint Christol, saint Andiol et saint Ferréol... Mais le diable fit venir les Ostrogoths et les Maures de Barbarie ; ils brûlèrent les couvents, détruisirent les villages, les bourgs et les ports. Le bon Dieu alors envoya saint Césaire, saint Porcaire, saint Eleuthère, saint Hermentaire, et, enfin, saint Nazaire qui au jeu des trois sauts battit le diable : hop !... hop !... hop !... et reconquit sur lui toute la campagne des portes de Toulon jusqu'à Sanary, où l'on voit encore sur le rocher la trace de son pied vainqueur.

La prouesse de saint Nazaire, entre autres, donna de la jalousie à saint Honorat : je vous ai dit que ce n'était pas son rêve de rester les deux pieds dans le même sabot. Il voulut lui aussi affronter le Malin. Il prit un bateau dans le port du Suquet, qui avait changé de nom et s'appelait Cannis. Il débarqua un beau matin dans l'île de Léro, décidé à démolir le temple du diable et à le remplacer par un saint monastère.

C'est une belle chose, de bâtir. Mais c'est plus passionnant encore de démolir, pour l'amour du ciel ! Les pierres dégringolent l'une sur l'autre, vite, vite, vite, et rebondissent par terre comme des lapins, les tuiles cassées tintent gaîment, les poutres craquent avec un bruit de jugement dernier, la poussière vole en tourbillons... Dieu, le joli ménage !

Saint Honorat s'en donnait à cœur joie, dansant comme un ange, les vêtements poudreux et le gosier, ma foi, un peu sec. Déjà le temple du diable était à moitié abattu, quand les serpents et les scorpions alertés par le vacarme accoururent soudain en sifflant, de tous les coins de l'île. Cela grouillait, cela ondulait en une marée d'écailles et d'anneaux. Le pieux démolisseur n'eut que le temps d'embrasser le tronc d'un beau palmier qui se dressait à côté de lui, et de grimper jusqu'en haut, parmi les feuilles.

— Ce n'est peut-être pas très convenable, disait saint Honorat, de se sauver ainsi après qu'on a fait de la casse. Mais on fait comme on peut. Je ne suis pas le bon Dieu ! Je ne pécherai pas par orgueil et opiniâtreté. S'il ne m'aide pas, lui, je ne ferai rien de bon.

Il reprit son souffle, et chercha une meilleure position.

— Les malveillants diront que je ressemble, ainsi suspendu, au pigeon embroché par une licorne, tel que le représente monsieur saint Grégoire dans ses *Moralités* !

Et saint Honorat invoquait l'Éternel, en serrant le tronc entre ses cuisses. Comme il ne pouvait se jeter à genoux, il faisait tout au moins de grands plongeons avec la tête ; et chaque fois le palmier oscillait avec grâce et profonde piété. Saint Honorat n'était pas sujet au mal de mer. Il disait :

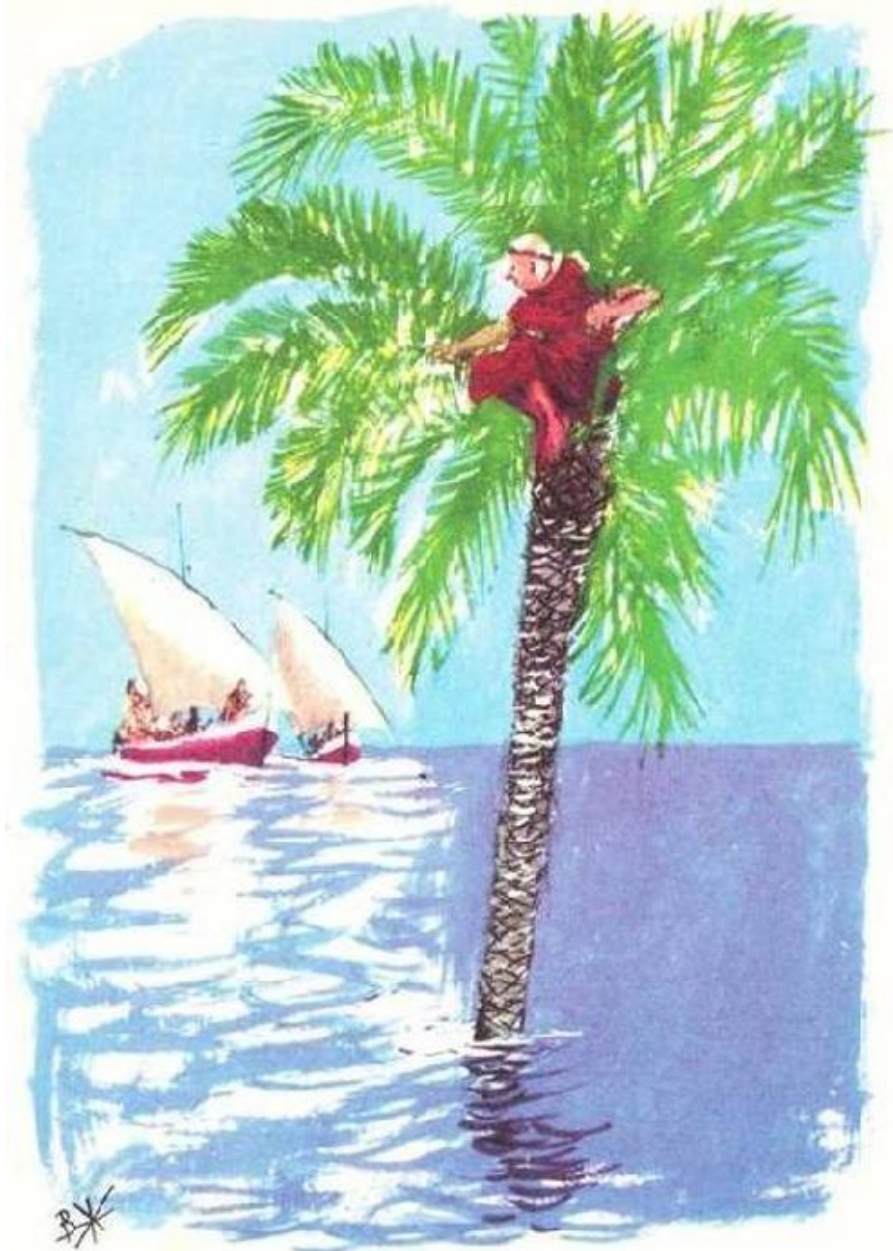
— Seigneurs reptiles, je ne suis pas pressé. Regardez-moi tout à votre aise. En attendant, ce n'est pas déplaisant de se balancer ainsi à la façon d'un oiseau. Saint Nazaire, en sautant par-dessus les collines, a volé plus loin que moi, mais beaucoup moins longtemps : il n'a guère eu le loisir de goûter la vue qu'on a d'en haut !

Et saint Honorat regardait le ciel et la mer, l'île à ses pieds, et les bêtes qui lui faisaient la cour. Il reprenait en soupirant d'aise :

— Et puis, je forme une allégorie très digne de commentaire. C'est le roi David qui l'a dit en son psaume nonante-et-unième selon saint Jérôme : « Le juste fleurira sur le palmier, *Justus in palma florebit* ! Ma force s'élèvera comme la corne de la licorne. Et mon œil regardera mes ennemis avec mépris... » Grâce à l'aide du Tout-Puissant, bien entendu !

La foi de saint Honorat devait faire un miracle. Il osa demander à Dieu de noyer dans les flots les scorpions et les serpents venimeux qui couvraient le sol. Et soudain, l'île commença à s'enfoncer dans la mer. L'eau salée, en bouillonnant, montait sur les bords, écumait entre les rochers et les troncs des pins, approchait du pied du palmier. Les reptiles diaboliques, renonçant à l'assiéger en vain, s'étaient réfugiés pêle-mêle sur un petit tertre, vers le nord de l'île, espérant prolonger leur détestable vie et échapper au désastre. Cernés sur un espace de plus en plus étroit, ils sifflaient de façon sinistre, et montaient les uns sur les autres, en un tas immonde qui palpitait et croulait.

Mais bientôt ils furent tous avalés par le flot, et l'île continuait de descendre, parce que saint Honorat n'avait pas encore dit : « C'est assez ». Les petites vagues dansaient sur les monceaux de pierres du temple, et léchaient de leur écume la crête des derniers murs à demi ruinés.



Ils trouvèrent leur saint patron innocemment installé comme un nouveau-né dans son chou

Enfin, on ne vit plus rien à la surface que les palmes du grand palmier, formant une belle corbeille où le saint, depuis longtemps, s'était assis plus commodément, les jambes croisées à l'orientale. Quand l'eau commença à effleurer sa bouée de verdure, il ordonna à Léro d'arrêter sa descente, et Léro obéit. Jamais saint Honorat ne s'était vu dans une situation plus incroyable. Il riait tout seul ; il ne pensait plus du tout à saint Nazaire, et se laissait bercer, divinement heureux.

Ce furent les habitants du Suquet, les braves pirates convertis par lui, qui le tirèrent de son extase. Inquiets de ne plus voir l'île familière, ils accoururent sur leurs barques, et trouvèrent leur saint patron innocemment installé comme un nouveau-né dans son chou. Il chantait un psaume de louange, et avait le derrière un peu humide.

En regagnant le port de Cannis, ils passèrent en un point où l'eau profonde bouillonnait confusément. C'était l'agonie des reptiles immergés et des lutins prisonniers dans leur caverne qui agitait ainsi la mer. L'eau était trouble de tout le venin dégorgé par les monstres, et fumait du souffle empesté des lutins. Autour, de pauvres petits poissons bâillaient désespérément, ou flottaient le ventre en l'air, empoisonnés et cuits par le maléfice.

Saint Honorat eut peur que le diable, pour se venger, n'eût ouvert le fond de la mer, et donné aux puissances infernales une issue secrète pour rendre la baie inhabitable aux bons pirates. Il était encore temps de parer au danger. Saint Honorat s'inclina sur la mer et fit le signe de la croix. Le bouillonnement continua, mais devint plus doux et plus clair. Peu à peu, les poissons revinrent à la vie, saluèrent le saint d'une cabriole, et se dispersèrent en hâte vers tous les points de l'horizon.

— Pourquoi se sauvent-ils si vite de leur quartier ? demanda l'un des marins.

— Goûte l'eau, tu comprendras ! répondit saint Honorat.

L'homme goûta l'eau : elle était douce et fraîche comme celle d'une fontaine en montagne.

— Il n'en fallait pas moins pour laver la mer de tout le venin, dit Saint-Honorat. Désormais, une source d'eau douce jaillira perpétuellement parmi l'étendue salée.

C'est pourquoi, quand le temps est calme, on voit encore la mer bouillonner paisiblement au milieu de la baie de Cannes.

Mais le diable ne se tint pas pour battu. Il voulait relever son temple, et d'abord repêcher l'île de Léro qui avait été son fief d'élection en Provence. Il envoya une légion de démons amphibies dans les parages de l'île naufragée. Ils plongèrent sous les flots, et avec de gros leviers de chêne à pointe de fer, ils essayèrent de décrocher du fond la croûte de l'île, en se mettant autour, tous à la fois. En même temps, des vols de mouettes, qui sont des âmes damnées – les âmes

des pirates noyés en état de péché mortel – s'accrochèrent de toutes leurs griffes à la tête du palmier de saint Honorat qui flottait toujours, et tirèrent de toutes leurs forces.

Il y eut un résultat, mais il ne fut pas merveilleux, car les efforts manquaient d'ensemble. Léro, soulevée de travers et tirillée par le milieu, cassa en deux morceaux qui remontèrent à la surface l'un près de l'autre. C'est depuis ce temps-là qu'il y a deux îles d'Or au lieu d'une, sans compter quelques petites miettes d'îles, détachées tout autour.

Mais depuis ce temps-là également le sol des îles de Lérins a toujours été vierge de serpents et de scorpions. Si par hasard quelque bête venimeuse, amenée au fond d'une barque, put aborder en secret, une influence miraculeuse la fit chaque fois mourir aussitôt. Et les voyageurs qui ont eu soin d'emporter un peu de la terre de Lérins, s'ils sont attaqués par un serpent, n'ont qu'à la jeter sur lui pour le faire mourir ; ou bien ils mettent de la terre sur le membre mordu par la bête et la plaie guérit sûrement. La protection de saint Honorat n'a pas abandonné son petit royaume et ses innombrables fidèles.

En effet, dès qu'il apprit la résurrection des îles d'Or, saint Honorat comprit que la guerre avec le diable n'était pas finie, et qu'on allait encore s'amuser. Il commença par bâtir en hâte le monastère auquel il avait songé naguère. Il choisit pour emplacement l'île la plus petite, celle qui est au sud. On l'appelle l'île Saint-Honorat, et le couvent quinze fois séculaire est toujours debout. Des milliers de religieux vinrent prier là, une vraie armée du Seigneur, qui donnait aux habitants de la côte provençale un admirable exemple de sainteté. Puis, quand les Maures envoyés par le diable recommencèrent à désoler la Provence, les habitants persécutés trouvèrent au monastère de Lérins asile et consolation.

Saint Honorat fit aussi venir sa sœur, sainte Marguerite, et lui donna l'île voisine, plus belle et plus grande, moins éloignée de la terre ferme. Sainte Marguerite et ses compagnes s'adonnèrent à la vie contemplative, habitant de simples cabanes dans la magnifique forêt de pins. Souvent sainte Marguerite allait visiter son frère, et pour traverser le bras de mer entre les deux îles, elle étendait son voile sur l'eau en guise de barque.

Le diable, pendant ce temps-là, était en voyage. Il avait fort à faire avec cette foule de saints que le bon Dieu avait envoyés en Provence le combattre. Sa rage fut grande le jour où, arrivant à Cannis, il sut qu'on lui avait repris Lérins, et que ses démons n'avaient pu y rebâtir son temple. Sur-le-champ, il voulut traverser la mer et porter la guerre dans le camp ennemi.

Il ne se gêna pas : il vola une barque au môle du Suquet, et se mit à ramer vers les îles. Tout marcha d'abord à merveille. Déjà l'île Sainte-

Marguerite apparaissait toute proche, quand le diable s'aperçut que sa barque n'avancait plus. Il tirait sur les avirons comme un forçat, il suait comme un mulet de pressoir à olives : la quille semblait échouée sur un banc de sable invisible. Il se pencha sur l'eau claire, et la vit agitée d'un bouillonnement confus. C'était le flot de la fontaine sous-marine qui s'étalait là et l'empêchait de passer.

Le diable devina quelque tour de saint Honorat, et écumant de colère, il essaya de faire un grand détour, en souquant furieusement sur les rames. Bûche ! trime ! pioche ! les pelles dérapent sur l'eau : il ne réussit qu'à s'éclabousser tout à coup de la tête aux pieds. Aïe, aïe, aïe ! l'eau de cette fontaine, c'était de l'eau bénite, mes bons amis : il se sentit brûlé comme un marmiton qui s'arrose de friture. Il fit demi-tour avec un cri d'orfraie, et tout fumant, il regagna la côte.

— J'ai eu tort, pensa-t-il, de vouloir mener cette barque tout seul. Il me faut trouver un passeur qui soit baptisé, et qui me porte de bon gré. La force ne peut rien contre ces sortilèges des prêtres.

Il se promena aux environs du port, en quête d'un batelier bien disposé, et qui n'eût pas l'air d'un mécréant sans foi ni loi, comme il en existe.

On était à la veille de Noël, mais il faisait si doux que tous les marins étaient sur les chemins, en train de jouer aux boules. Le diable en déranger plusieurs dans leur partie, et leur parla honnêtement. Ils répondirent de même, mais tous se faisaient tirer l'oreille ; ça ne leur chantait guère, l'idée de quitter les collègues pour aller voiturier sur l'onde amère ce seigneur étranger qui avait la mine si longue.

Enfin, comme déjà le diable grinçait des dents, un pêcheur d'Antibes qui voulait rentrer chez lui avant la messe de minuit consentit à l'emmener ; il commença de tirer sa barque à l'eau.

Or justement, saint Honorat était venu jouer aux boules et se salir cordialement les mains avec ses bons amis du Suquet. Il reconnut le diable à distance. Comment l'empêcher de passer la mer ? Saint Honorat implora le ciel, et du fond de l'horizon accourut un mistral brusque et glacé, un vrai mistral de capricorne.

Le pêcheur d'Antibes lâcha les rames qu'il portait vers sa barque, plia les jarrets, s'assit sur ses talons, la pointe des pieds seule posant sur le sable de la plage ; il laissa pendre ses bras entre ses genoux, et, le cou tendu en avant, ne bougea plus.

— Que fais-tu là ? cria le diable.

— La besogne la plus grave d'un marin, dit l'homme. J'observe le temps qu'il va faire. Regardez comme moi, au ras de l'eau, toutes ces petites vagues pressées l'une derrière l'autre. Elles ont toutes une crête blanche ébouriffée et très méchante, qui éclate et disparaît en une seconde. Si vous voyez celles de devant sauter plus haut que celles de derrière, ou encore celles de derrière jeter un clin d'œil par-dessus

l'épaule de celles qui sont devant, c'est que la brise est trop fraîche pour naviguer.

Le diable s'accroupit et regarda au ras de l'eau.

— J'en vois qui dépassent les autres, dit-il, mais elles sont toutes petites.

— Elles sont toutes petites, dit l'homme, mais elles se dépassent toutes, toutes, toutes ! Il serait imprudent de partir.

— Je te donne cette bourse pleine d'or, si tu pars ! reprit le diable.

— Je reste au port, quand le diable y serait ! dit l'autre fièrement. Nous ne sommes pas à vendre, savez-vous ! Les pêcheurs provençaux ont la passion de la mer, mais il y a deux cas où leur passion se tait. D'abord quand il y a du mistral, parce que c'est dangereux ; et puis quand il pleut, parce qu'on se sent triste, et c'est pis encore.

— Alors, vous n'allez en mer que quand il fait beau ? dit le diable.

— Ah vaï ! ce serait péché de travailler, quand la nature est en fête : ces jours-là, vive Dieu ! nous faisons dimanche du matin au soir.

Et l'homme d'Antibes retourna se mêler à ceux de Cannis, qui entraient dans une taverne. Le diable dut se persuader qu'il n'y avait rien à tirer de travailleurs si décidés. Il s'en alla d'un pas rageur vers le cap de la Croisette, qui s'avance en mer comme pour toucher les îles d'Or.

Il trouva là un petit homme, tout emmitouflé dans son manteau couleur aubergine, qui soufflait dans ses doigts, sans bouger de place malgré le vent glacé. C'était saint Honorat, qu'il ne reconnut pas, parce qu'il avait relevé son col aussi haut que possible pour préserver sa vieille tête chauve, et qu'il se cachait la bouche et le nez entre ses mains toutes rouges.

— Bonhomme, dit le diable, n'y a-t-il pas moyen de passer aux îles d'Or ?

— Par ce temps de loup, il faudrait que le bon Dieu s'en mêlât ! dit le saint. Mais on pourrait essayer. Qu'en dites-vous ?

Le diable aurait trouvé très drôle de se faire aider par le bon Dieu, en le dupant un peu. Il accepta sans cérémonie. Saint Honorat se recueillit un instant. Puis il s'approcha de la mer, et se baissa en marmottant je ne sais quoi. Le diable le regardait avec curiosité, et se frottait les mains.

— Ce n'est peut-être pas très honorable, disait saint Honorat, de faire le phoque à mon âge. Mais on sert le Seigneur comme on peut. Et ce cas-ci est un cas bien nouveau.

Alors, tout guilleret, il plongea dans la vague ses deux mains jointes en forme de coupe. Il les porta, pleines d'eau salée, à ses lèvres, et huma lentement, tant que sa bouche en put contenir. Puis la tête haute et les joues gonflées il souffla. Un joli jet d'eau monta dans l'air, s'allongea en fusée, se dilata comme un fruit qui mûrit, se recourba

par-dessus le bras de mer, et retomba enfin sur l'île à un quart de lieue. À mesure qu'il traçait son arc merveilleux dans l'espace, on le voyait blanchir comme du marbre : le mistral glacé le changeait en un pont de fin cristal, tout givré, qui étincelait sous le soleil d'hiver.

Saint Honorat croisa ses mains sur sa poitrine, et fit un profond salut :

— Votre seigneurie, dit-il, n'a plus qu'à passer.

Et il souriait avec une modestie charmante. Le diable émerveillé s'avance, en oubliant de dire merci, et monte légèrement la douce pente de cette arche de glace. Arrivé au milieu, il s'arrête, il se retourne pour adresser à saint Honorat un petit salut moqueur avec une grimace, quand tout à coup... Qu'est-ce qui se passe ? Il ne prenait pas garde à la corne de ses pieds, cuite et recuite par tous les feux de l'enfer, et brûlante comme un cul de marmite : la glace fond, le pont se coupe en deux, s'abat en limpides éclats, et voilà mon pauvre diable qui plonge dans l'eau de mer bien fraîche. Dans l'eau de mer ? Hélas, il se trouvait de nouveau, mais jusqu'au cou cette fois, dans l'eau bénite de la fontaine sous-marine dont il avait tâté une heure plus tôt.

Mordu jusqu'aux moelles, et ne sachant plus s'il était transi ou rôti, il se débattait en hurlant de si bon cœur que saint Honorat en avait les larmes aux yeux. Mais enfin ce brave saint, posant ses pieds sur deux glaçons qui flottaient près du rivage, s'avança en glissant à la surface de la mer, et vint consoler le diable.

— Me promets-tu, lui dit-il, de ne jamais remettre les pieds sur mes îles ?

Le diable jura bien vite, et saint Honorat le repêcha, puis le déposa sur le sable du littoral, où il se sécha comme il put.

Seulement, comme il avait promis de ne plus remettre les pieds à Lérins, il se crut en droit d'y envoyer à sa place des démons subalternes, qui se logèrent dans les souterrains du temple ruiné. De temps en temps, ils tâchaient d'en sortir et de chasser les religieux de leur monastère par des maléfices et diableries de toute espèce. Mais saint Honorat, qui avait eu raison du diable en personne, n'était pas homme à se laisser turlupiner par ses sacristains.

Certaines nuits, on entendait des bruits terrifiants dans les profondeurs, et il semblait que l'île sainte, vacillant sur la mer, allait s'enfoncer à nouveau. Il n'y avait certes pas assez de palmiers pour tous les moines ; et d'ailleurs, auraient-ils eu, à grimper, la bonne grâce de saint Honorat ?

Les démons se seraient fait une furieuse pinte de bon sang s'ils avaient pu décrocher l'île, et la promener jusqu'en Chine. Mais ils n'y parvinrent jamais, grâce à saint Honorat : il sut l'enraciner de façon définitive, avec une double rangée de grosses chevilles en pierre qu'il

planta tout autour, solidement.

Ce sont d'abord des écueils, appelés les Moines, dont l'alignement défend l'île au midi contre les lames de haute mer. Puis il y eut sept chapelles échelonnées sur le pourtour de l'île. Elles étaient basses, et se cachaient sous les pins maritimes, au bord de l'eau. Les démons, quand ils sortaient la nuit, s'y cassaient le nez à chaque pas, et blasphémaient : jamais saint Honorat n'allumait ni cierge ni lampe dans ces coquines de petites chapelles dures.

Saint Pierre, du haut du ciel, quand il guettait ce qui se passait à Lérins, espérait chaque matin être témoin de quelque nouveau tour de saint Honorat. Et souvent, il riait aux larmes en rapportant au bon Dieu ce qu'il avait vu.

— Ah, Seigneur, disait-il, c'est un redoutable gaillard que ce petit saint Honorat ! Ma parole, s'il n'était pas si saint, il ferait un fameux diable !

Le Gant de saint Césaire



SAINT Césaire était archevêque d'Arles depuis près d'un demi-siècle, et se trouvait bien las. Déjà du temps où il vivait au monastère de Lérins, les veilles studieuses, le jeûne et la pénitence l'avaient presque mis aux portes de la mort. Il était venu en Arles, qui est une belle et sainte ville, pour reprendre des forces. Mais, peu de mois après, connaissant ses vertus, ses concitoyens l'avaient élu pour évêque au milieu des acclamations, malgré ses répugnances.

Pendant plus de quarante ans, les charges de son ministère, jour après jour, l'accablèrent. Il avait organisé quatre grands conciles en diverses villes de Provence. Il avait subi de longues persécutions : Alaric, roi des Visigoths, l'avait exilé ; Théodoric, roi des Ostrogoths, l'avait mis en prison. Il avait opéré bien des miracles, arrêté des incendies, guéri des paralytiques, chassé les démons de plusieurs maisons hantées, exterminé d'un simple geste les sangliers sauvages qui, pourchassés par des soldats en armes, venaient pourtant jusqu'aux faubourgs de sa ville tuer hommes, femmes et enfants.

Ses fidèles avaient un culte pour lui ; mais leur amour était exigeant, leur faiblesse était sans pitié. Il usait à les secourir un dernier reste de vigueur, et sentait plier ses vieilles épaules sous un fardeau de plus en plus écrasant, lourd comme une montagne.

— Pourtant la foi transporte les montagnes, se disait-il quand le découragement le prenait. Et si Dieu veut me laisser encore sur terre, s'il m'impose de remuer des montagnes, il faut bien que je lui obéisse, avant de mériter le repos éternel.

Et ce fut peu de temps avant sa mort qu'il accomplit ses plus

étonnants miracles.

Il y avait dans le royaume d'Arles, de l'autre côté du mont Ventoux, un canton séparé du monde, à la façon d'une forteresse dont la nature eût élevé les retranchements. Une enceinte de montagnes étroitement fermées isolait cet étrange pays, formant un cirque pierreux qu'on appelait le Château-de-Nyons. Immense et triste château, en vérité, où se pressaient comme des captifs inquiets une foule de paysans, que leur terre inféconde n'arrivait pas à nourrir. Ils vivaient dans une oisiveté presque animale, victimes d'une fatalité de la nature : au fond de leur vallée close, l'air demeurerait toujours immobile et comme mort, faisant peser sur les esprits une immense stupeur.

L'évêque de Vaison, dont ce canton dépendait, n'était pas trop fier d'un tel troupeau. En somme, c'étaient des païens... « Des bêtes ! » disait son coadjuteur ; et comme il préférait parfois un bon mot à une bonne œuvre, il répétait volontiers : « *Castrum de Nionis, castrum demonis* : Château-de-Nyons, Château-démon ! »

Mais l'évêque, plus charitable, comprenait bien que si les habitants du Château-de-Nyons laissaient leur curé s'époumoner tout seul en son église, leur condition à demi barbare en était cause, plutôt que leur malice et les persuasions du diable.

Le bon évêque, d'abord timidement, puis avec plus d'insistance, implora le secours de son archevêque Césaire. Il lui disait :

— Les crêtes qui ceignent le Château-de-Nyons s'élèvent vers le ciel si roidement, qu'à ces hauteurs effrayantes il n'y a plus de vents : ils ne peuvent atteindre les sommets, ni davantage trouver une brèche entre les montagnes, tant elles sont étroitement scellées les unes aux autres. C'est pourquoi la brise qui féconde les plaines n'y saurait apporter aucun germe ; le vent humide d'automne ne vient jamais amollir les terres desséchées par le soleil ; la bise gelée qui fait fendre les cailloux ne peut rien dans sa violence contre la croûte rocheuse qui recouvre les champs. L'air respirable même semble manquer aux êtres vivants. Comment s'étonner que le sol demeure en friche, que les esprits soient en sommeil et les cœurs arides ?

— Il faudrait un miracle, répondait l'archevêque, pour faire cesser cette malédiction du ciel. Il faudrait la main de Dieu, pour entrouvrir le flanc des montagnes comme un rideau, ou arriver à pousser le vent par-dessus leur faîte !

— Saint-Césaire, reprenait l'évêque, tentez ce miracle. Je vous en supplie pour le salut de ces malheureux !

Saint Césaire, pendant longtemps, refusa. Les Nyonsais lui paraissaient vraiment impossibles. Puis il s'accusa de tiédeur et de lâcheté. Il médita des jours et des nuits dans son oratoire, et enfin, malgré son grand âge et sa lassitude, il se mit en route vers le pays du vent.

Il aurait pu rencontrer le vent dans la vallée du Rhône. Mais le mistral qui la laboure du nord au sud ne souffle que par accès passagers et furieux, séparés par de longues périodes où l'air semble croupir sur les champs qui étouffent. Saint Césaire voulait un vent vif, toujours éveillé, mieux fait que le mistral pour donner la vie aux plantes et la gaîté aux hommes.

Il fit route vers la mer : au sommet des roches dorées qui s'y baignent, coiffées d'un maquis odorant, il espérait trouver la belle brise désirée. Parmi les cistes et les chênes verts, non sans trébucher, il gagna les falaises sauvages. Soudain, il fut surpris de voir s'ouvrir une calanque à ses pieds : une longue entaille qui commençait ici à déchirer le sol, et se creusait vers le midi, de plus en plus profonde et bientôt noyée d'eau bleue, mais à peine plus large là-bas où elle s'entrebâillait sur la mer soyeuse.

La mer, dans cette gorge, engouffrait son rauque murmure, porté par la brise du large qui montait étranglée entre les rocs. Son souffle s'échappait à travers une espèce de porte naturelle que Césaire admirait tout près de lui : deux blocs, en proues de barques, affrontés. Et dans le passage qu'ils laissaient, un pin de figure saisissante avait poussé : au ras du sol sa souche se fendait en deux troncs qui s'écartaient, l'un à peine renversé en arrière, l'autre plus oblique, puis largement tordu sous le ciel et rejoignant le premier, auquel il se ressoudait. Sous leur panache de verdure, on aurait cru voir les deux bras d'une harpe grande et rude ; la harpe d'un poète errant, chanteur de légendes. Et justement, le vent de la calanque, ne trouvant pas d'autre issue, était obligé de traverser tout entier la charpente nerveuse et les mille aiguilles du pin, qui vibrait et bourdonnait comme une grave cithare.

Les pêcheurs voyaient du large sa silhouette se dresser sur l'horizon, et prétendaient que leurs barques s'y dirigeaient d'elles-mêmes avec la brise joyeuse, comme attirées par un charme. Et à l'intérieur des terres, certains accords mystérieux s'entendaient, à des lieues de distance, jusqu'au point où s'élève la ville de Ceyreste, qui fut jadis *Citharista*, c'est-à-dire la Joueuse de cithare.

C'est à l'ombre du pin chanteur que Césaire s'arrêta, ravi de ces fraîches musiques. C'est là qu'il fit prisonnier le vent de mer.

D'abord, il ôta de sa main droite son gant épiscopal, le gant liturgique dont il tenait sa crosse. C'était un large gant en peau de daim blanche, portant sur le dos, brodés en soie violette, l'Agnus Dei avec la croix, l'alpha et l'oméga, dans une roue qui flamboyait de cent courtes flammes, comme un soleil d'or filé. Le poignet se rehaussait d'un large rinceau d'orfroi, et de perlettes formant vingt-quatre roses. Le fermail était fait de deux émaux incrustés d'argent, en figure d'anges agenouillés face à face.

Or, levant ses deux mains, saint Césaire sembla faire offrande au ciel de son gant : il le tenait couché, l'ouverture tournée vers la mer et les doigts vers le septentrion. Le vent, d'un seul coup, le gonfla. Saint Césaire en lia le poignet avec un lacet de cuir. Puis il repartit vers son évêché. Attaché à la selle, le gant bondissait doucement aux pas élastiques de sa mule.

Sans s'arrêter en Arles, saint Césaire chemina jusqu'au Château-de-Nyons où il avait hâte de parvenir. Il lui fallut, comme dans le maquis de la côte, quitter sa mule avant d'arriver au haut des montagnes, car les chemins se perdaient. Mais le pauvre archevêque eut grand'peine à achever l'ascension et à franchir la crête en dents de scie. Enfin, il vit sous ses pas chancelants s'arrondir la cuve de pierre grise où dormaient les pauvres maisons de Nyons.

Il descendit jusqu'au niveau où cessaient de frapper les rayons du soleil qui déjà s'abaissait derrière les montagnes. Les flancs de la vallée étaient déserts et muets.

Saint Césaire brandit le gant, toujours ballonné comme une outre, et de toutes ses forces, en invoquant le nom du Seigneur, il le jeta contre le rocher. Un tourbillon blanc, violet, or ! Sous le choc, le sol s'ouvrit sans plus de peine qu'une eau dormante que crève un pavé. La terre fut bouleversée. Des éclats de pierre énormes jaillirent comme d'un volcan. Le gant s'était englouti dans le cratère béant. Et des noirceurs sans fond de la montagne, le vent de mer se mit à souffler avec un doux grondement. Jamais plus il ne devait mourir.

Dans son premier vol, il répandit à travers tout le cirque de Nyons les fines semences de pin qu'il avait apportées de la côte, et les herbes aromatiques toujours vertes, le fenouil, le thym, la lavande et la sarriette. Puis quand le sol se fut habitué à nourrir les plantes sauvages, et que l'humus eut pris de la force, le vent féconda la terre de semences utiles à l'homme.

Il tempérât les chaleurs meurtrières de l'été. Et l'hiver, ne soufflant que le soir, il laissait toute la journée le bon soleil tiédir la vallée. Les habitants, saisis et ragaillardis, sortirent de leur antique stupeur, et eurent l'idée, enfin, d'aider la nature bienveillante en cultivant la vallée. Ils couvrirent les collines de terrasses et d'oliviers qui prospérèrent de façon inouïe, car ces arbres ont besoin à la fois d'une chaleur régulière, et d'un air vif et léger.

En même temps que les arts agricoles se propageaient, les esprits s'éveillèrent peu à peu sous ces haleines salubres ; les vertus fleurirent comme les plantes embaumées de la montagne. Un jour vint où l'évêque de Vaison put se réjouir d'avoir ajouté à son diocèse un champ si proche, qui se montrait fertile en tant de façons. Le gant invisible continuait de répandre son souffle et ses effets miraculeux : une interminable bénédiction semblait couler des doigts de saint

Césaire.

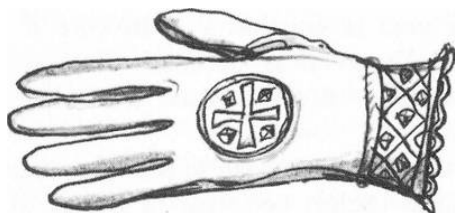
Ce vent reçut le nom de Pontias, ce qui veut dire en grec le vent de mer. Des voyageurs venus d'Orient le baptisèrent ainsi avec admiration, reconnaissant en lui le propre frère du vent qui rend délicieuses les îles de leur pays. Et c'est le nom qu'il porte encore aujourd'hui.

Comme autrefois, on ne le sent qu'à l'intérieur du cirque de Nyons. Chaque soir, il salue de sa fraîche haleine les voyageurs qui arrivent épuisés d'une course brûlante. Mais quand ils repartent, le vent ne les accompagne pas plus loin que les confins assignés par saint Césaire : dans un cercle d'une lieue autour de la ville, une force inconnue semble l'enchaîner. On ne sait de quels abîmes il vient, on ne comprend pas dans quel vide il peut bien disparaître.

Prodige non moins surprenant, il souffle à la fois dans deux directions opposées, pour ne laisser hors de son atteinte aucun recoin de la vallée. Au sortir de sa caverne, qui toujours éventre la montagne du Devès, il se jette sur Nyons, mais dès qu'il arrive au pont de l'Eygues, au cœur de la ville, il se tord à la fois vers le levant et vers le couchant. D'un côté il remonte la rivière, et de l'autre il la descend. C'est comme s'il se fendait en deux troncs jumeaux, à l'image du pin de la calanque.

Il est vrai que le Pontias ne souffle plus aussi régulièrement que jadis. Selon certains, la rivière d'Eygues, en rompant l'enceinte des montagnes, en se frayant à travers la vallée un passage qu'elle a élargi peu à peu, a jeté quelque trouble dans le climat de Nyons. Selon d'autres, la prospérité, due aux bienfaits de saint Césaire, a fini par corrompre les hommes, et le bienheureux, peiné de voir qu'on oubliait ses leçons, et parfois même son nom, néglige certains jours de protéger Nyons aussi jalousement qu'autrefois.

Il avait tout donné de lui-même, le pauvre saint Césaire : ses longs jours, ses biens familiaux, les forces de son corps fragile, sa sagesse, son amour, le repos de ses nuits... Ce dernier voyage l'avait presque achevé. Il regagna son archevêché à grand effort, en pensant qu'il ne ferait plus jamais d'autre voyage ici-bas, sinon peut-être quelques pas sous les murs d'Arles.



Le Drac



UNNE fièvre sans merci consumait le vieux saint Césaire. Un soir qu'il lui semblait sentir tout son sang bourdonnant s'écouler par de larges blessures, il voulut aller un peu respirer au bord du Rhône. Il sortit d'Arles par la porte boréale, et vint s'asseoir sur la grève de la Roquette, au pied des grands murs où s'adosse la Maison des hommes d'armes.

Un vent sauvage soufflait dans la vallée. Par une crevasse des nuages bas, le soleil prêt à disparaître lançait sur le fleuve gonflé un dernier rayon. Les vagues du Rhône, pressées par le mistral, rougissaient en déferlant, et semblaient griffées par des milliers de griffes d'or, enragées. Dans le lit de graviers, le ronronnement des eaux en crue était tel qu'on eût dit un immense troupeau de chats sauvages descendant vers la mer, un troupeau de diables qui sautent, qui filent et qui grondent.

L'endroit était solitaire, et saint Césaire s'en voulait d'éprouver un sentiment de crainte, et presque de colère, vis-à-vis du beau fleuve assombri : l'homme se sentait si faible devant la nature !

Césaire se leva, fit le signe de la croix, songea un instant ; puis il leva la main droite, et bénit lentement le Rhône. Déjà il s'apprêtait à rentrer en ville, d'un pas alourdi, quand il vit, à peu de distance, l'eau du fleuve bouillonner d'étrange façon, se fendre en vagues écumantes et rejaillir à la ronde, puis s'étaler en une flaque noire, qui dormait au milieu des reflets de feu bondissants.

Une tête aux longs cheveux apparut au niveau des eaux, émergea jusqu'aux épaules, et s'avança vers le rivage. C'était une figure triste

de jeune femme, qui bientôt se montra jusqu'à la taille, puis jusqu'aux jarrets, gravissant la pente d'un pas de rêve. Elle s'arrêta près de Césaire.

— La petite chemise de mon enfant est perdue, dit-elle. Elle s'est noyée dans le courant. Il faut que je rentre vite. Est-ce qu'il va mourir ?

— Votre enfant ne mourra pas, dit Césaire. Ne croyez pas à ces présages, mais priez Dieu et la Vierge. Que vous est-il donc arrivé ?

— J'étais venue ce soir laver mon linge au Rhône, dit-elle. Mon battoir m'a échappé. Je suis entrée dans l'eau pour le reprendre, mais le pied m'a manqué sur un galet rond, le courant m'a fait chavirer et m'a roulée pendant une bonne minute : la tête m'en tourne encore. J'ai vu la vie et la mort mêlées ensemble.



La petite chemise de mon enfant est perdue, dit-elle. Elle s'est noyée dans le courant.

À ce moment, Césaire s'aperçut que les cheveux de la jeune femme flottaient sur ses épaules en boucles toutes légères et vaporeuses ; le vent soulevait en se jouant sa robe de lin, qui ne collait point à ses jambes ; pas une goutte d'eau n'en ruisselait sur le sable aride du chemin.

Césaire crut un moment que sa longue fièvre le faisait délirer. Puis, comme un passant s'approchait dans la pénombre du crépuscule, le saint homme se tourna vers lui, pour s'assurer que celui-là n'était pas un fantôme ; car il ne savait plus, déjà, que penser de l'étrange créature vomie sous ses yeux par le fleuve.

Mais le passant ne regardait pas Césaire : le cou tendu, le corps en avant, il s'approchait d'un pas contracté, fixant sur la jeune femme des yeux pleins d'effroi.

— N'est-ce pas toi, dit-il, n'est-ce pas toi, Flore, épouse de Genès ?

— Quelle question ! répliqua-t-elle avec effort. Es-tu malade ? Ou ai-je l'air si malade ? Ne nous sommes-nous pas vus ce midi encore ?

— Sauvez-moi, mon père, cria l'homme à Césaire, sauvez-moi de la folie. Cette femme ressemble étrangement à l'épouse de Genès. Mais Flore est morte il y a sept ans, un soir qu'elle lavait au Rhône. Le courant l'entraîna, et jamais elle n'a reparu. Son mari est devenu stupide de douleur, et son enfant nouveau-né serait mort si ma femme ne lui avait donné le sein : mais depuis sept ans, il n'a pas prononcé une parole, et ses yeux, même quand il rit, sont toujours pleins de larmes. Aussi n'a-t-on pas osé lui donner le baptême.

— Je suis Flore, répéta la femme. C'est ce soir que je suis tombée au Rhône. Je ne suis restée au fond de l'eau qu'un quart d'heure, le temps d'allaiter l'enfant du Drac. Il faut que j'aille donner le sein au mien.

Elle semblait calme, mais malheureuse et inquiète. Une force incompréhensible résidait en elle. Saint Césaire et le passant lui avaient pris chacun une main, comme pour s'assurer, au battement de son pouls, qu'elle était une personne bien vivante, et pour faire sentir à la pauvre créature la chaleur de leur affection.

Elle les entraîna, sans hâte mais impérieusement, vers la porte de la ville, et s'arrêta à l'une des premières maisons. Elle sembla étonnée par la taille d'une vigne exubérante qui poussait contre la façade et entourait les fenêtres de son feuillage. Mais elle ne dit rien, et entra.

Un homme était assis au coin de l'âtre, les mains pendantes et le regard vide. C'était Genès. Il leva les yeux et frissonna de la tête aux pieds. Deux larmes ruisselèrent sur ses joues maigres. Il murmura :

— Te voilà enfin, ma Flore ! Ils disaient tous que tu étais morte... Mais tu as bien tardé à revenir ! N'as-tu pas eu de mal ? Comme le temps m'a semblé long !... Tout est bien maintenant.

Et les deux époux s'embrassèrent si tendrement que Césaire et le voisin charitable en furent bouleversés. Celui-ci, la gorge serrée, dit

enfin à mi-voix :

— Le pauvre Genès bat encore un peu la campagne ; mais c'est un homme sauvé maintenant. Flore m'inquiète davantage... Au fait, je vais chercher leur petit.

Il quitta Césaire, puis revint bientôt, amenant un bambin de sept ans dont les yeux mouillés étincelaient. Il le poussa vers ses parents. Flore le regarda, le trouva joli et le caressa, mais elle dit :

— Et notre enfant à nous, où est-il, Genès ?

— Il doit être dans son berceau, où tu l'avais laissé, ma belle ! dit le mari. Celui-ci est venu je ne sais plus quel jour, et comme il est sage et ne crie jamais, je l'ai fait jouer ici plusieurs fois. Il monte sur mes genoux, il pleure sans bruit, et il me semble que je l'aime bien.

L'enfant, maintenant, paraissait effrayé, mais les larmes qui coulaient sur ses joues rondes ne faisaient que le rendre plus beau. Césaire cependant comprit que le malheur n'était pas tout à fait sorti de cette maison, et qu'il y avait encore un mystère redoutable à éclaircir. Il savait aussi qu'il faut de la patience en toute chose. Il dit au voisin :

— Nous sommes de trop ici, désormais. Laissons ces pauvres gens seuls ensemble, afin qu'ils réapprennent tout doucement la vie et le bonheur.

Quand saint Césaire revint le lendemain soir, il espérait trouver réunis Flore, l'enfant et Genès. Mais la maison était vide, ou tout comme vide : seul Genès était là, assis au coin de l'âtre. Et il refusa de répondre au visiteur. Césaire découvrit l'enfant chez le voisin ; et le voisin lui dit :

— La pauvre Flore n'a pas retrouvé la lumière des yeux. Elle regarde son petit d'un regard qui ne finit plus. On croirait que derrière lui elle voit des choses qu'elle ne veut pas dire. Elle ne peut pas tenir enfermée dans sa maison. Elle est partie du côté du Rhône comme si quelque chose lui manquait. Vous devriez y aller voir.

Césaire prit l'enfant avec lui, et sortit de la ville. Sur la grève, il aperçut Flore immobile, une corbeille de linge sur la tête. Elle regardait le fleuve, et semblait attendre avec un regret passionné.

Saint Césaire l'observa longtemps, avec une sorte d'angoisse. Il la vit enfin bouger. Du même pas de rêve que la veille, elle approchait peu à peu des eaux vertes, sans cesser de les regarder fixement. Un sourire mélancolique flottait sur son visage. Soudain elle leva le bras, d'un geste de désespoir, et lâcha dans le Rhône un battoir de lavandière qu'elle tenait dans un pli de son tablier : ce fut comme si on le lui arrachait. Elle se pencha pour le voir flotter et danser, puis d'une démarche hardie, fatale, elle entra dans l'eau.

Césaire s'élança, la retint par le bras. Elle le regarda comme une personne éveillée en sursaut. Il ne lui parla pas, d'abord. Mais sans lui

lâcher la main, il lui souffla doucement au visage, et la contempla de longues minutes, jusqu'au fond des yeux. Puis il lui dit à voix basse :

— Ma fille, c'était hier, c'est aujourd'hui. Toutes choses pour Dieu sont éternellement présentes. Vous êtes entrée dans l'eau, vous êtes maintenant au fond du Rhône... : vous êtes sortie de l'eau. Que s'est-il passé ?

Elle répondit, en hésitant d'abord, puis de plus en plus vite :

— Mon père, je vous l'ai dit : je lavais mon linge, et la flamme rouge du soleil couchant, reflétée sur les vagues, me fatiguait et m'étourdissait. Mon battoir me semblait lourd, lourd, et les coups qu'il frappait résonnaient dans ma tête à la façon des bassins de cuivre qu'on bat pour engourdir les abeilles. Tout d'un coup, le manche m'a échappé, le battoir est tombé à l'eau et s'est mis à danser devant moi : il s'était changé en une coupe de bois pareille à celles que taillent les bergers ; mais elle me semblait précieuse comme de l'or, et j'avais un désir merveilleux de prendre cette coupe et d'y boire. Je me suis penchée bien vite, et je l'aurais attrapée : elle a sauté en arrière. C'est alors que j'ai fait un pas dans l'eau. La coupe de bois avait l'air de m'attendre, puis elle glissait, chaque fois un peu plus loin, et je ne m'apercevais pas que j'avais de l'eau jusqu'aux hanches, jusqu'aux épaules. Quand j'ai trébuché sur un gros galet du fond, j'ai lâché la chemise de mon petit enfant, et à ce moment-là je me suis réveillée dans un éclair, mais trop tard. J'ai vu la chemise flotter un instant, les petits bras en l'air ; et puis elle s'est enfoncée ; on dit que c'est signe de mort, j'ai maudit le ciel.

À cet aveu, Saint Césaire poussa un soupir de douleur et joignit les mains. Mais il ne parla pas, et Flore continua :

— Le courant, alors, m'a engloutie et m'a roulée violemment. Un bruit de tonnerre m'a grondé dans la tête. J'ai vu la vie et la mort mêlées ensemble. Soudain je me suis sentie embrassée sous l'eau par un spectre qui se jetait sur moi comme l'épervier plombé sur le poisson : mais il ne me faisait pas de mal. Au bout d'une minute, en revenant à moi, je me suis vue dans une grotte au fond du Rhône, sur un lit de sable fin. Par l'entrée de la grotte passait une clarté verdâtre qui me rendait triste, triste comme quand on se rappelle toutes les pensées du vieux temps. À l'autre bout de la grotte, un couloir tout doré semblait mener à des espaces pleins de lumière. J'y suis allée. J'ai vu des lieux immenses et hauts, des prairies de fleurs caressées par la brise, un soleil qui tremblait de douceur, un château qui semblait de cristal et d'aigue-marine.

Flore fit une pause. Elle avait l'air de rêver, avec une grande nostalgie au cœur. Au bout d'un moment, elle reprit :

— Je suis entrée dans le château. Le Drac venait à ma rencontre, avec ses cheveux d'algues flottantes, et ses nageoires translucides,

pareilles à de grandes flammes molles et déchirées. Il me regardait de ses yeux laiteux, et pas un trait de sa face ne bougeait, comme si elle eût été d'os et d'écaillés. Pourtant, je n'avais pas peur. Je me rappelais tout ce qu'on dit sur terre du Drac, et de son palais de la Roquette au fond du Rhône, et des sortilèges qu'il jette sur les humains. Mais j'avais le cœur engourdi, et je me sentais attirée vers lui par une force incroyable. « Fille des hommes, me disait-il, si mon regard te lâchait, tu ne serais qu'une bête noyée qui vogue entre deux eaux ; et au bout de huit jours, ton corps remonterait à la surface, vers les bouches du Rhône, là où l'épaisseur de la mer salée refoule le courant de l'eau douce. Mais si tu soutiens mon regard, et si tu veux me rendre le service que j'attends, tu ne seras pas malheureuse ici. » Comme je me taisais, le regardant de toute mon âme, il reprit ; « Mon enfant est mort la nuit passée, et si grande est ma douleur que je me sens mourir. Cependant il peut revivre, si une mortelle accepte de lui donner une seule fois le sein. Le veux-tu ? » J'inclinai la tête. Le Drac alla vers un coin de la salle, où une fontaine, pleurant goutte à goutte entre des pierres de diamant, achevait de remplir une coupe de bois. Il me fit boire cette eau, qui me sembla délicieuse, mais froide et craquante comme de la neige de montagne. Puis il remit la coupe vide sous la fontaine.

En disant ces mots, Flore frissonna comme celui qui se sent plongé dans un lac des Alpes. Elle ferma les yeux, les rouvrit, et parla ensuite avec plus de fièvre :

— Or, soudain, je vis sur mes bras un petit enfant nu, sans couleur, qui semblait pétri dans de la glace molle. Je voyais passer à travers son corps une clarté trouble. J'approchai mon sein de ses lèvres, et j'y fis couler une goutte de lait. Au bout d'une minute, sa bouche s'était réchauffée. Ses lèvres bougèrent comme une petite bête douce, et sucèrent mon lait avec une lenteur qui me faisait peur. Peu à peu, son corps, pareil d'abord à un brouillard d'automne, prit la teinte des nuages argentés qu'on voit à la belle saison. Puis il me sembla qu'il se colorait de rose, et commençait à remuer. Pendant ce temps, la coupe sous la fontaine se remplissait, se remplissait, et les gouttes y tintaient une à une. Je n'en pouvais plus d'impatience, il me semblait que toute ma jeunesse s'était retirée de moi. C'est alors que l'enfant du Drac sauta de mes bras comme une anguille, et se tordant sur le sol disparut en un éclair. Le Drac éclata de rire, siffla et souffla, et se jeta à la poursuite de son fils. La coupe de bois était pleine : elle déborda. Alors, comme brisée de coups, je revins à la grotte, et je sortis du Rhône pour rentrer chez moi.

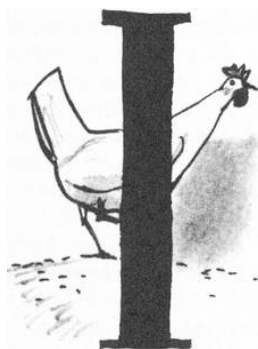
— Mon enfant, dit saint Césaire, vous avez été le jouet des puissances infernales, auxquelles Dieu vous a abandonnée dans le moment où vous maudissiez le ciel, aveuglée par un présage

superstitieux. Et peut-être ces puissances ne vous auraient-elles pas relâchée, si une inspiration du ciel ne m'avait fait bénir ces eaux, dans le trouble étonnant où je me trouvais hier pour les avoir contemplées. Le maléfice qui vous tenait a duré sept ans : il a fallu sept ans à la fontaine pour remplir la coupe ; pendant sept ans vous avez nourri de votre lait une créature des démons qui se cachent sous les eaux... Mais voici votre fils, serrez-le dans vos bras. Repentez-vous d'avoir succombé à la tentation du Malin, et remerciez le ciel.

Alors, le saint archevêque leva la main droite sur la tête de Flore, et prononça les brèves conjurations qui exorcisent les mauvais esprits. Elle se mit à sourire. Dans les yeux éclatants de l'enfant, les larmes avaient séché ; il cria : « Maman ! », et elle l'embrassa comme une folle. Puis ils allèrent trouver Genès. Et cette fois le bonheur rentra dans la maison.

Le troisième jour, saint Césaire alla bénir de nouveau l'eau du Rhône, en puisa quelques gouttes au creux de sa main, et baptisa le petit garçon. Ce fut le dernier baptême célébré par le vieillard.

La Poule blanche



Il y avait dans les montagnes des Avures un pauvre laboureur qui vivait avec sa femme et son fils. Il ne possédait qu'un misérable champ d'épeautre, avec un bout de jardin. La famille mangeait plus souvent du chou bouilli que du levraut en poivrade, ou du foie de porc rôti au genièvre. Aussi, le petit, qui avait quinze ans, n'en paraissait-il que dix, avec ses épaules minces et sa taille de fillette.

Mais il était vif comme un écureuil, et dur à la peine comme un petit loup. L'esprit éveillé, avec cela : il n'y avait qu'à voir le feu de ses yeux bleus, sous ses boucles blondes toujours ébouriffées. Il s'appelait Guihen.

Son père l'emmenait souvent travailler. Quand il y avait une rude besogne à enlever, ce n'est pas dans un bon coup de vin que le brave homme cherchait du courage, comme ceux qui sont à leur aise : il arrachait une touffe de germandrée, et la mâchait. Il disait à Guihen :

— C'est amer, la caramandrie ; mais si tu as le courage de supporter son amer, ça te saisit d'une force !... tu te sens plus solide qu'un chêne et plus brave que le tonnerre !

Un jour, le baron de ce pays-là était en chasse, à la poursuite d'un grand cerf depuis le matin. À coups d'éperon, il avait mis son cheval en sang et galopait comme un furieux. Avec toute sa suite, il se jeta à travers le jardinet et le champ du pauvre homme où déjà les épis se montraient. Quand ce grand train de chiens hurlants, de chevaux, de carrosses pleins de dames, eut fini de passer, la récolte était hachée, la terre foulée, griffée et labourée comme si la charrue et la herse s'y

étaient croisées dans tous les sens.

Le pauvre homme alla se plaindre au château. Le baron était en rage de n'avoir pu forcer le cerf. Il leva le poing sur l'insolent vilain qui osait lui parler de justice, et d'un coup de son épieu de chasse il l'étendit mort à terre.

La veuve, privée de toute ressource, s'épuisa à la tâche, et bientôt perdit son courage. Elle mourut à l'été. Guihen resta seul, avec un champ bouleversé, sans un grain pour semer, sans provisions pour finir l'année.

Il ficela un petit baluchon, mit dans son gousset un fivre dont il aimait jouer, prit la hache de son père, mordit une bonne touffe de germandrée, et partit à l'aventure, en quête de travail.

Il remonta un ruisseau et se trouva sur un col. De là-haut, il vit quelque chose de curieux. Sur tous les chemins, dans tous les coins du pays, des hommes passaient en tirant des herses. Et ils marchaient bon pas ! Ce n'était pourtant pas la saison où l'on herse les champs, on était au mois de juillet. Guihen descendit dans la vallée, et passa devant une maison où un vieillard grelottant était assis au soleil.

— Bonjour, grand-père ! dit le garçon. Alors, il n'y a que vous qui restiez au logis ? Où vont-ils tous, ceux de par ici ? C'est donc le pèlerinage des herses aujourd'hui ?

— À peu près, mon drôle, répondit le vieux. Tu as bien entendu parler du baron des Avures, qui massacrait toutes nos récoltes avec ses chasses du diable ? et qui faisaient fouetter ceux qui venaient se plaindre ?

— Fouetter ou tuer ! J'ai des raisons de le savoir...

— Eh bien, nous sommes allés au roi, à la fin. Et le roi, pour le punir, a fait abattre le château du baron au ras du sol. Et pour qu'il n'en reste plus trace, tous nos hommes vont passer la herse sur les ruines, comme il a hersé nos champs. J'y serais allé de bon cœur moi aussi, et je te jure que j'ai bien du regret d'être trop vieux !

— Voulez-vous que j'y aille pour vous, en même temps que pour moi ? Laissez-moi prendre votre herse ; je cherche de l'ouvrage.

— Bien volontiers, mais je te préviens : ce sera pour rien et je ne pourrai pas te garder, car je suis pauvre.

— Tant pis, cette besogne-là me portera bonheur.

Guihen attela la mule du vieillard, et alla herse avec les autres la colline du baron. Il demanda aux gens s'ils ne le prendraient pas chez eux. Mais tous, en le voyant si gringalet à côté de la grande mule, lui dirent qu'ils n'avaient pas de quoi l'occuper.

Il repartit donc devant lui, et se trouva vers la fin du jour au milieu d'un grand bois qu'on appelait les Eouses. Il n'avait pas mangé, et jouait du fivre pour se donner du cœur. Son chemin déboucha sur une clairière au fond de laquelle se trouvait une maison solitaire. Il frappa,

et vit un homme au visage tout noir qui le regardait avec des yeux brillants.

— Je cherche une place, dit Guihen. Voulez-vous de moi ?

Il n'était pas trop rassuré, mais il fallait bien tenter quelque chose.

— Je suis charbonnier, dit l'homme, et les jeunes commis n'aiment pas vivre perdus dans les bois, ni se faire des figures de bandits comme tu me vois. L'ouvrage ne manque pas, si tu en as envie.

— Qu'aurai-je à faire ? dit Guihen.

— Tu m'aideras à couper le bois et à faire les meules, et quand j'irai un peu loin avec l'âne livrer mes sacs, tu garderas la maison et tu soigneras ma poule blanche. Tu lui feras manger ce que tu voudras : mais attention ! jamais il ne faut lui laisser gober un escargot, un ver de terre, une chenille ou un autre animal aveugle. Si cela t'arrivait, je te ferais rôtir tout vif au milieu de ma charbonnière !

Guihen posa son fifre, sa hache et son baluchon. Il s'installa, et fit bien son métier. Le maître ne le payait pas gras : une petite pièce de bronze par jour, ce qui fait trois petites pièces d'argent par mois. Mais on mangeait à sa faim.

Un jour, un beau carrosse qui roulait tout doucement s'arrêta à l'entrée de la clairière. On voyait que le cocher n'osait pas se risquer sur le sol inégal et hérissé de souches. Un monsieur et une dame descendirent et se dirigèrent vers la maison. Le charbonnier dit à Guihen :

— Tu vas recevoir ces gens poliment. Mais dis-leur que tu es seul. Moi, je serai sur les chemins avec une charge de charbon, loin d'ici !

Cela sembla bizarre à Guihen, mais il ne répliqua pas. Le charbonnier sortit par la porte de derrière, qui donnait sur le petit poulailler, construit en appentis. Il frotta ses semelles l'une après l'autre dans le crottin de volaille qui ne manquait pas. Puis il ramassa la poule blanche, la tint dans son bras gauche comme un petit enfant, et lui parla tout bas.

Guihen guettait par le trou de la serrure. Il vit que le charbonnier caressait le dos de la poule avec la main droite, lentement, et l'entendit chanter ceci :

— Nuit devant moi, jour après moi !

Que nul œil mortel ne me voie !

Au même instant, les étrangers frappèrent à la porte d'entrée, et Guihen se retourna vite vers eux. Le seigneur lui dit :

— Bonjour, petit. Tu es tout seul ici ?

— Oui, mon maître est en course, dit Guihen. Mais si je peux vous rendre service ?

— La dame que tu vois est lasse du voyage, et meurt de soif. Aurais-tu un gobelet d'eau, faute de mieux ?

Pendant que Guihen versait l'eau claire, le seigneur reprit :

— Et saurais-tu nous dire s'il y a près d'ici un bon charron, pour réparer une roue à notre carrosse ? et une auberge où l'on puisse passer la nuit ?

— Un charron, je ne sais pas : mais on vous renseignera mieux à l'auberge. Il y en a une à la sortie du bois, près du pont.

Pendant ce temps, la dame, qui ne disait mot, s'agitait comme si elle avait la fièvre, et le seigneur, sur un signe d'elle, se leva. Il posa sur un coin de la table quelques petites pièces, remercia Guihen, offrit son bras à la voyageuse ; et ils retournèrent à leur carrosse qui repartit avec précaution. La nuit commençait à tomber.

Guihen entendit taper des pieds dans l'appentis. Il regarda de nouveau par la serrure et ne vit rien ; mais la voix du charbonnier s'éleva. Elle chantonnait :

— Jour devant moi, nuit loin de moi !
Je veux bien que chacun me voie.

Le charbonnier était debout dans un coin sombre, et Guihen ne le distinguait pas bien. Il lui sembla que son maître posait dans les fagots quelque chose de lourd, et ramenait des branches par dessus. Mais c'était difficile à dire.

Le charbonnier rentra dans la pièce et lui demanda ce que voulaient ces gens, qui ils étaient... Guihen dit le peu qu'il savait. Le charbonnier semblait de bonne humeur. Il ramassa les pièces d'argent du seigneur, les remit à Guihen, lui commanda de souper au plus vite et d'aller acheter du vin blanc à l'auberge.

Ce n'était pas souvent fête aux Eouses ! Guihen tout joyeux prit la cruche et la brouette, traversa le bois, et fut bientôt à l'auberge. En lui remplissant sa cruche, l'hôte lui dit qu'un beau carrosse venait d'arriver avec une dame à demi pâmée et un seigneur qui semblait bouleversé. Guihen regarda l'hôte d'un air surpris mais garda la bouche close. C'était un garçon qui réfléchissait beaucoup et ne bavardait guère.

Revenu à la maison des Eouses, il trouva son maître qui sortait une fois de plus de l'appentis. Quelles manigances avait-il donc en train ? Il avait un drôle d'air, le charbonnier, en prenant la cruche de vin. Mais il ne demanda pas au garçon s'il en avait bu en route. Au contraire, il lui dit :

— As-tu soif ? Si tu veux boire, donne-moi un bon coup de pied au derrière.

Guihen lui fit répéter sa phrase. L'autre semblait très sérieux :

— Si tu veux boire, donne-moi un bon coup de pied au derrière !

Et il lui tournait le dos, en attendant le coup de pied. Ma foi, Guihen lui planta la semelle où il fallait. Le charbonnier, grave comme un évêque, s'assit à table et fit asseoir son commis bien gentiment. Il lui

versa un pichet de vin blanc, et ils commencèrent à gobelotter en se racontant des histoires.

Guihen trouva le vin exquis, mais il comprit bien vite que l'autre cherchait à le griser. Aussi, à grand regret, il s'arrêta bientôt de boire tout en faisant semblant d'avaler pinte sur pinte. Il profitait du moment où l'autre regardait ailleurs pour jeter son vin sous la table. C'était facile, car le charbonnier ne tenait pas en place. Il se levait, mouchait la chandelle, remettait une bûche au feu, allongeait une tape au chat, allait voir si la porte était bien fermée, tournait comme un écureuil. Ce n'était pas le vin qui lui donnait le tracassin : on voyait qu'il avait un secret dans la peau, et qu'il frétillait d'allégresse. Avec ça, il avait toujours ce regard de feu noir qui le premier jour avait fait reculer Guihen.

Le petit, lui, tâchait d'avoir l'air émoustillé par la boisson, guettant son maître. Il riait, il chantait, il tapait sur la table. Le charbonnier versait toujours à boire, en homme qui a grande hâte. Enfin, comme Guihen se mettait à clignoter des paupières et à parler plus lourdement, il lui dit :

— Si tu me jouais un air sur ton fifre ? Tu n'y as plus touché depuis ton arrivée.

Guihen alla chercher son fifre et essaya de jouer. Mais ses doigts ne trouvaient pas les trous, et son souffle était si gros qu'il n'entrait pas dans le tuyau. Ça faisait du joli ! On voyait bien qu'il avait trop bu. Le maître avait l'air charmé.

— Bravo ! criait-il. Bravo, encore un air !

Et pour remercier Guihen de sa musique, il lui dit :

— Je ne suis pas assez riche pour récompenser un artiste comme toi, mais je peux t'apprendre à faire fortune tout de même. Empoigne-moi ce balai, derrière la porte, et flanques-en un grand coup sur le pétrin !

Guihen se leva, fit semblant de tituber, et prit le balai de l'air le plus abêti qu'il put. Il se campa devant le pétrin, tituba encore, et aplatit le balai de toutes ses forces sur le couvercle de noyer. De grosses étincelles fauves en jaillirent, papillonnèrent dans l'air, et retombèrent sur le carreau en tintant. C'étaient deux pièces d'or, qui roulèrent dans les coins.

— Parfait ! tu es un maître. Essaye voir avec le soufflet de l'âtre ?

Guihen tapa sur le pétrin avec le soufflet : le coup décolla encore une pièce d'or, que le charbonnier y avait fixée avec de la poix.

— Et avec cette peau de lapin qui sèche sous la cheminée ?

Guihen secoua la peau toute raidie. Le lapin fit deux crottes en or.

— Tout ça est à toi, mon garçon, dit le charbonnier. Tiens, je vais te donner une bourse pour serrer tes cinq pièces d'or.

Il alla prendre dans l'appentis un petit sac de toile où dansaient quelques morceaux de charbon de bois.

— Voilà. Mets-y tes jaunets, et laisse le charbon avec : ça conserve l'or plus longtemps. Mais dis-moi : en échange, veux-tu me remettre les trente sous que je t'ai payés comme gages pour ton premier mois ? Te voilà riche à présent. Tu n'as plus besoin de travailler.

Sans sourciller, Guihen fouilla ses poches et en tira quelques sous qu'il jeta sur la table d'une main molle. Le charbonnier n'avait pas encore fini. Il dit :

— Maintenant, bois un dernier coup de vin, prends ta hache et tes hardes, nous allons faire un tour au clair de lune.

Il ramassa au coin de l'âtre un bout d'aile d'oie qui servait à balayer les cendres, et le planta comme un plumet au chapeau de Guihen. Le garçon ne comprenait toujours rien à cette farce, mais il attendait de comprendre et ouvrait l'œil. Une fois dans les bois, en marchant, il continua de jouer les ivrognes, et se mit à chanter.

— À merveille ! dit le charbonnier. Chante plus fort !

Ils étaient sur le chemin de l'auberge. Quand ils arrivèrent devant la porte fermée, Guihen ne chantait plus, il braillait. Le maître le fit taire pour pouvoir lui parler, à mi-voix.

— Il est temps que nous nous séparions, mon drôle. Je te remercie de tes bons services. Tu vas demander à coucher ici, et demain tu pourras commencer ton tour de France, tu es d'âge.

Puis il donna deux ou trois grandes ruades dans la porte.

— Tu demanderas la plus belle chambre. N'oublie pas que tu as de l'or plein ton sac. Fais-toi servir encore un pot de vin blanc à ma santé. Et si on veut te faire dire pourquoi tu n'es plus à mon service, tu répondras que je vais me marier avec la poule blanche, et que je suis trop jaloux d'elle.

Il tapa encore dans la porte en criant « Holà ! » puis décampa sous les arbres. Il était peut-être minuit. L'hôte avait pris un moment pour s'habiller. Il descendit en pestant contre ces ivrognes qui ne savent pas aller se coucher. Pendant ce temps, Guihen finissait de réfléchir. Il décida de faire tout le contraire de ce que lui avait soufflé le charbonnier. Il arracha de son chapeau le beau plumet d'oie.

— C'est vous qui faites cette musique ? dit l'aubergiste, sans le reconnaître dans le noir.

— Non. C'est un sac à vin que j'ai eu bien de la peine à renvoyer : regardez-le là-bas sous la lune !... Enfin, je vous demande pardon si vous voulez. Pour moi, voyez, je ne fais pas grand bruit. Ce n'est pas à boire qu'il me faut, mais un petit coin où passer la nuit.

— Avez-vous de quoi payer ?

— Pas un sou, mais je vous ferai une journée de travail demain. Je casserai du bois, je porterai de l'eau, je...

— Oh, mais je te remets, dit l'hôte. Tu es le commis du charbonnier. Pourquoi n'es-tu pas chez lui ?

— Il m'a chassé. La cruche que je vous ai prise n'était pas bien calée dans la brouette, et un peu de vin s'était répandu.

— M'est avis que tu as un peu trop bu à la cruche, en route, et qu'il t'a mis à la porte pour ça !

— Ai je l'air d'un homme qui a bu ?

— On ne dirait pas, mais c'est à voir. Pour cette nuit, je vais te faire coucher dans la fenièrè.

Ils passèrent derrière l'auberge qui s'élevait au flanc de la colline. En montant quelques pas sur la pente assez raide, ils se trouvèrent en face du toit de l'auberge, où était le grenier à foin. Entre la pente rocailleuse et le fenestron, il y avait pour tout passage une planche étroite. Guihen s'y lança sans hésiter, et pourtant on n'y voyait pas bien clair. La planche plia profondément au milieu, et le fit danser comme un bouchon sur l'eau. Mais il ne broncha pas, et dit bonsoir à l'hôte en riant.

— Hé, reviens ! cria celui-ci. Je suis sûr maintenant que tu n'as pas bu, et j'ai à te parler de choses sérieuses. Tu peux me rendre un grand service dès cette nuit. Puisque tu es charbonnier, tu dois être un peu bûcheron aussi ?

— Cette question !

— Alors, si tu sais bûcheronner, tu dois savoir charpenter ?

— Comme de juste.

— Et si tu connais la charpente, tu dois t'entendre un peu au charronnage ?

— Ma foi...

— Eh bien, le carrosse de ces seigneurs que je loge est hors d'état de rouler. Il n'y a personne ici qui puisse le réparer. Les voilà cloués. Ils en sont comme fous. Je ne sais quelle affaire grave les tourmente, mais ils auraient voulu repartir tout de suite et galoper toute la nuit. Pourtant la dame est bien malade... Veux-tu voir leur roue ?

— Allez me réveiller le cocher, dit Guihen. Il m'aidera. Pour vous, vous pouvez dormir tranquille.

Le cocher vint à la remise, et pendant que Guihen travaillait, il tenait la chandelle. Guihen n'avait pas d'autre outil que sa hache. Mais il était si dégourdi qu'à l'aube il avait refait les rayons rompus et le morceau de jante ébréché. Il alluma un grand feu, y mit le cercle de fer à chauffer, et attendit le moment de cercler.

Pendant ce temps-là, le cocher qui était entré en confiance lui dit avec admiration :

— Mes maîtres vous seront bien reconnaissants. Peut-être grâce à vous vont-ils se tirer d'un grand malheur.

Guihen sentit venir quelque chose d'intéressant. Mais c'était une fine mouche : il souffla seulement : « Ah ? »

— Je peux bien vous le dire, à vous, reprit le cocher. Hier nous

avons été volés d'une somme énorme, toute en pièces d'or. Le plus renversant, c'est que nul étranger ne s'est approché du carrosse de toute la journée. Les quatre sacs étaient sous la banquette des maîtres quand nous sommes partis à l'aube, ils n'y étaient plus quand nous sommes arrivés.

— Vous vous êtes arrêtés en route ! dit Guihen.

— Autant dire pas. Une demi-heure pour déjeuner, en plein désert de montagnes. Et dix minutes chez un charbonnier : les maîtres sont allés se rafraîchir et n'ont trouvé là qu'un pauvre gamin. Moi, je n'ai vu personne : je tenais la tête à mes chevaux, et je n'ai pas bougé d'auprès du carrosse. Si un voleur était venu, je m'en serais aperçu, vous pensez !

La cervelle du garçon commençait à fourmiller. Il se rappelait la disparition du charbonnier, ces choses pesantes qu'il avait rapportées, les pièces d'or qu'il lui avait fait prendre comme tombées du ciel, la hâte qu'il avait de le renvoyer après lui avoir brouillé les idées...

— Dites à votre maître que je veux lui parler tout de suite ! s'écria Guihen.

Et pendant que l'autre allait tirer le seigneur du lit, il cercla la roue.

— Une fois qu'elle sera un peu refroidie, vous saurez bien la remonter tout seul ? dit-il au cocher, quand celui-ci revint.

— Sûr ! Allez vite, mon maître vous attend.

Le seigneur était dans la salle d'auberge où l'hôte, pour le réveiller, lui servait du vin à la cannelle, cuit avec des coques d'amande. Guihen salua, jeta les cinq pièces d'or sur la table, et demanda :

— Connaissiez-vous ces figures-là ?

— Je crois bien ! dit le seigneur. C'est le profil de notre roi. Les pièces d'or qu'on nous a volées étaient toutes pareilles.

— Reprenez-les, fit Guihen. Et il me semble que je pourrai vous dire où sont passées leurs sœurs... Mais, continua-t-il – en s'adressant à l'hôtelier cette fois – si cette nuit j'avais exigé la plus belle chambre en la payant d'avance avec une de ces pièces, qu'auriez-vous dit ?

— J'aurais dit que tu l'avais volée, répondit l'hôte. Ses pareilles ne courent pas les bois ; et tu n'as pas la mine d'un monsieur.

— C'est bien ce que je pensais. Et si j'avais répliqué que j'étais pourtant un gros richard ? qu'il me suffisait, pour fabriquer de l'or, de secouer des peaux de lapin ou de faire sonner le pétrin avec un balai ? qu'il me suffisait pour avoir du vin blanc de botter le derrière à mon maître ?

— J'aurais dit que ce sont des idées d'ivrogne, et qu'il fallait avoir un fameux plumet pour divaguer de la sorte. J'aurais dit encore que bien mal acquis ne profite jamais, puisque la boisson te poussait à faire étalage de l'argent volé.

— C'est bien ce que je pensais. J'ai presque tout compris

maintenant.

— Qu'est-ce que tu as compris ? dit le seigneur.

— Je vous le dirai quand tout sera clair. En attendant, venez voir si mon travail est de votre goût.

Le carrosse était prêt à repartir. Le seigneur resta en extase. Il tenait à rendre les pièces d'or à Guihen, mais Guihen avait de l'amour-propre ; il ne se laissa pas faire. Le seigneur l'embrassa et lui dit :

— Il faut au moins que tu saches le grand secours que tu nous apportes dans notre détresse. Je suis le grand chambellan du roi : et la dame que j'accompagne, c'est la reine. Le roi est prisonnier dans la montagne. Les sacs d'or qu'on nous a volés, c'était sa rançon. Si ses ennemis ne sont pas payés demain, il sera mis à mort. Voilà pourquoi la reine est devenue folle de douleur en arrivant ici, quand elle n'a plus trouvé son trésor. Elle n'a d'espoir à présent qu'en son père le roi de Jubarque ; mais son royaume est de l'autre côté des Plaines brûlées ; il n'y a pas une heure à perdre maintenant que nous avons le carrosse.

— Vous auriez plus tôt fait, dit Guihen, de retourner à la capitale chercher une autre rançon.

— Nous aurions sans doute le temps de faire l'aller et le retour, mais non pas de rassembler chez nos fidèles sujets une somme aussi énorme : elle représente les revenus du roi pendant douze ans ! tout ce qu'il avait amassé depuis la naissance de la petite princesse Aélis. Il faisait chaque année frapper ces monnaies à son effigie, pour servir de dot à la princesse. Elles n'ont jamais circulé dans le royaume, il n'y en a pas d'autres pareilles. Le baron des Avures, malheureusement, les avait vues.

— Le baron des Avures ? s'écria Guihen. Celui dont le roi a fait raser le château et herser la terre ?

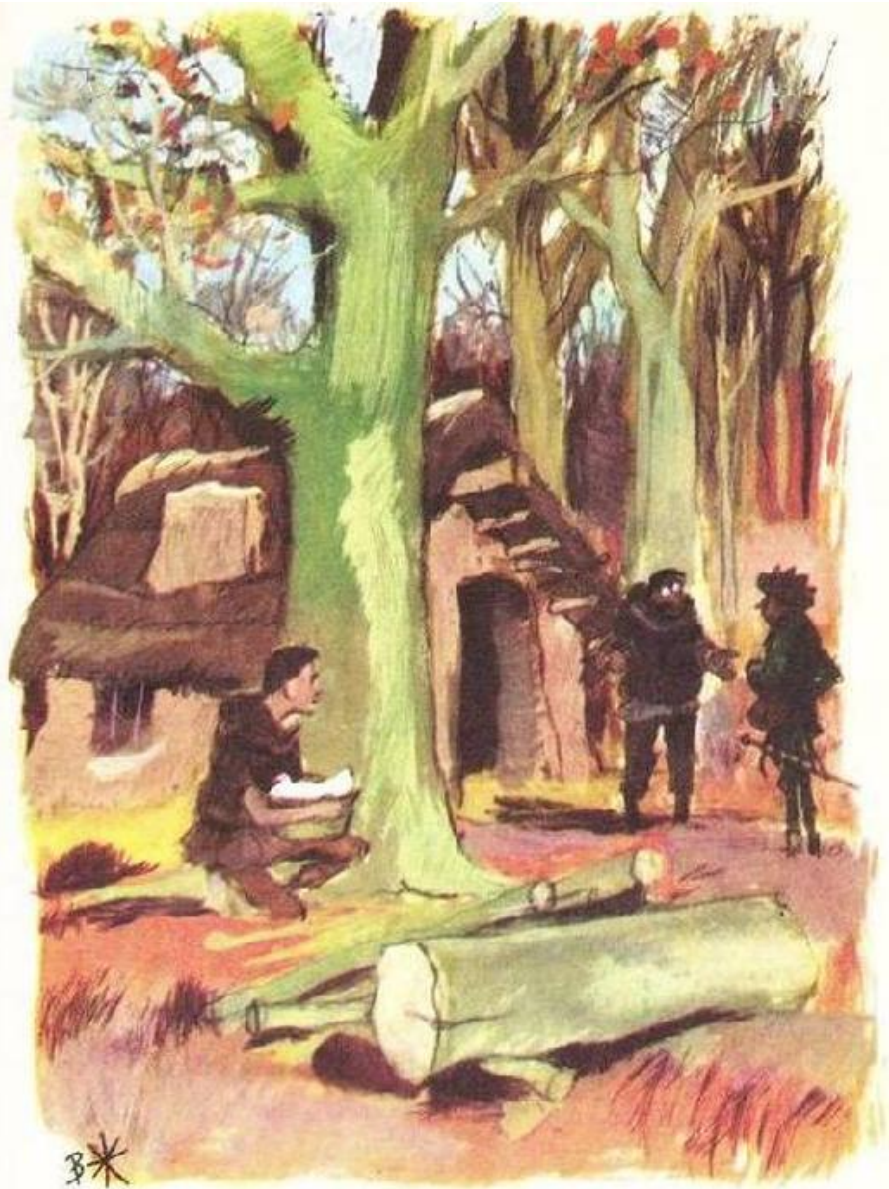
— Celui-là même. Il a voulu se venger. Il a profité de ce que la famille royale passait le gros de l'été au frais dans un petit manoir de la montagne. Il est venu par surprise avec ses soldats, et nous a tous faits prisonniers. Il m'a renvoyé avec la reine pour chercher la rançon du roi : c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour payer le château détruit. Mais il souhaite moins l'argent, peut-être, que la mort du roi. Si demain à midi la somme dite n'est pas là, il a juré de tuer le roi et la princesse Aélis d'une façon atroce.

— La petite princesse aussi ! et de quelle façon ?

— Il les clouera au sol avec quatre piquets, devant le château, et fera passer et repasser sur leurs corps une herse de laboureur jusqu'à ce qu'ils soient en miettes et mêlés à la terre. Il a déjà fait mettre la herse dans la cour sous la fenêtre du roi.

— Oh, le monstre ! Il faut au plus vite retrouver l'argent ou inventer autre chose. Je me doute à peu près de la façon dont les sacs ont

disparu, mais... savoir ce qu'ils sont devenus depuis ! Vous pourriez aller voir chez le charbonnier. Seulement, ne lui dites pas que je vous ai parlé. N'ayez pas l'air de le soupçonner, et surtout ne le menacez pas, c'est un homme terrible ! Il vous faudrait dix soldats pour l'avoir par la force, et vous n'avez qu'un cocher armé de son fouet. Pendant que vous serez avec lui, je m'occuperai de mon côté.



Regardez partout à votre aise! Je ne veux pas que vous me croiez
son complice.

Ils allèrent donc aux Eouses. C'était encore de bon matin. Le charbonnier dormait comme un innocent. Le chambellan frappa à la porte pendant que Guihen se cachait derrière un buisson. Le charbonnier fut très aimable.

— Oui, j'étais sorti hier quand vous êtes passé. Pour moi, c'est mon commis qui vous a subtilisé le magot. Avec ses yeux bleus de glace, il m'a tout l'air d'un sorcier : il me fait peur, à moi, et c'est pourquoi je n'ai pas raté la première occasion de le renvoyer.

— Ah, il n'est plus ici ? C'est bien fâcheux...

— Oui, figurez-vous qu'hier soir il a bu comme un porc : il a dû acheter le vin avec votre argent ! Je l'ai trouvé plus que gris en rentrant. Il m'a même botté le derrière parce que je ne voulais pas boire avec lui. Il était saoul, sauf respect, à ne pas pouvoir dire deux mots proprement, tant il avait le bec poissé : empégué comme une barque neuve ! Je l'ai flanqué à la porte. Il m'a dit qu'il s'en moquait bien, qu'il avait de l'or plein ses poches. Je comprends maintenant pourquoi !

— Pourrais-je visiter sa chambre ? dit le seigneur. Et peut-être quelques coins de la maison ? S'il avait caché une partie du trésor ? Car c'était terriblement lourd à porter.

— Regardez partout à votre aise ! Je ne veux pas que vous me croyiez son complice.

Le charbonnier avait tout enseveli dans le bois, il était bien tranquille. Le chambellan fouilla la maison et ne trouva rien. Il reparti bredouille. Guihen l'attendait au tournant du chemin.

— Ne vous affligez pas, lui dit-il. Ça m'aurait bien étonné si vous aviez mis la main sur le trésor. Mais j'ai peut-être dans ce panier de quoi sauver le roi et la petite princesse. Nous allons tout de suite faire un essai.

Guihen souleva la toile qui couvrait le panier. La poule blanche y était couchée. Il la prit dans son bras gauche. Il retourna et cogna sur le sol le panier, au fond duquel il y avait un peu de crotte. Il frotta ses semelles dans la crotte, caressa la poule de la main droite, lentement, et chantonna :

— Nuit devant moi, jour après moi,

Que nul œil mortel ne me voie !

— Où es-tu ? cria le chambellan.

Il écarquillait les yeux. Guihen était devenu invisible. Mais sa voix résonna joyeusement :

— Ça réussit ! Nous voilà sauvés. Et maintenant, à l'envers !

Il posa la poule par terre et tapa des pieds, comme on fait pour détacher la neige ou la boue, tout en chantant :

— Jour devant moi, nuit loin de moi,

Je veux bien que chacun me voie.

Et il était là, devant le seigneur ébahi. Dare-dare, ils regagnèrent l'auberge. En arrivant, Guihen conseilla :

— Allez vite consoler un peu la reine, et dites-lui d'avoir bon espoir. Puis vous me mènerez au château du roi. J'ai besoin de vous.

Une demi-heure plus tard, Guihen et le chambellan montaient dans le carrosse. Le cocher les mena au triple galop. En route, Guihen expliqua à son compagnon ce qu'il fallait faire. En même temps, il regardait les environs. À bonne distance du château, il y avait de place en place des sentinelles et des postes de garde en armes, aux carrefours, aux ponts, à tous les passages importants. Le baron des Avures prenait bien ses précautions ! On aurait dit un pays en état de guerre.

Les gardes ne laissèrent pas le carrosse entrer dans le château. Ils l'arrêtèrent même bien avant le pont-levis. Le chambellan descendit et s'avança tout seul, pour montrer qu'il ne menaçait pas. Alors le pont-levis s'abaissa, le laissa passer, et se releva aussitôt.

— Dites à votre maître que je viens pour la rançon ! commanda-t-il au portier.

Celui-ci le fit attendre sous la voûte d'entrée, sans le perdre des yeux, et sonna la cloche. Le baron descendit :

— Où sont les sacs ?

— On nous les a volés, mais je vous en apporterai le double si vous nous accordez trois jours de temps...

— Hors d'ici, beau messenger. Je n'ai qu'une parole. Si demain à midi la rançon n'est pas là, le roi et la princesse seront écharpés. Adieu !

L'entrevue n'avait pas duré longtemps. Le pont-levis laissa de nouveau passer le chambellan et se releva en grondant. Les gardes de la barbacane claquèrent la portière du carrosse au derrière du pauvre chambellan, et allongèrent des coups de hallebarde aux chevaux, qui prirent le mors aux dents.

Mais Guihen n'était pas resté dans le carrosse. Avant d'approcher du château, il s'était rendu invisible. Il avait passé le pont-levis en même temps que le chambellan, et il était resté dans la place.

Il l'explora d'abord, pour voir comment s'y prendre. Il trouva sans trop de peine l'appartement du roi et de la princesse. À leur porte, au fond d'une grande et sombre galerie de pierre, il n'y avait qu'une sentinelle, mais dans les couloirs et la cour c'était un va-et-vient continuel de soudards.

Guihen s'en vint à pas de loup jusqu'à la sentinelle, toute raide dans sa cuirasse. Il enleva son chapeau, et en le balançant à plusieurs reprises, il lui fit du vent sur le front. La sentinelle ne broncha pas. Alors Guihen prit dans son panier une tige d'herbe folle, dont la frêle pointe tremblait. Il la glissa tout doucement dans le nez du garde qui éternua. Guihen secoua de nouveau son chapeau. L'homme se mit à

grommeler :

— Mais je m'enrhume, moi, dans cette glacière ! Le vent entre, et le soleil reste dehors !

Il alla au bout de la galerie, et ferma la grande porte avec colère. Au même moment, Guihen ouvrait la porte du roi, entraînait, et repoussait le battant sans le fermer tout à fait. Il planta légèrement un clou à brodequins dans la feuillure, en dessous du gond. Le garde, en reprenant son poste, maugréa :

— Parbleu, ça faisait courant d'air. Quelle bicoque !

Et il tira la porte brusquement. Le clou, pincé comme une noisette, s'enfonça dans le bois, mais sa tête qui restait en saillie fit ressort, en gauchissant le battant : la porte se rouvrit. Deux ou trois fois, l'homme recommença. Le pêne finit par tenir à peu près.

Sur la pointe des pieds, Guihen s'approcha du roi. Il chuchota à son oreille :

— Amis ! N'ayez pas peur, ne bougez pas, je viens vous sauver.

Le roi se frotta les yeux et resta bouche bée. La petite Aélis avait entendu. Elle joignit les mains d'un air extasié. Elle était jolie, cette petite, et fine... Guihen reprit :

— Aujourd'hui, j'espérais surtout voir sur place ce qu'on peut tenter, et m'entendre avec vous... Mais je crois que je peux déjà faire évader la petite princesse. Je reviendrai pour vous demain matin. Cette nuit, vers minuit, vous prendrez dans un verre la poudre que voici. Ne vous tourmentez de rien. Embrassez votre fille. Nous partons.

Le roi regardait encore autour de lui, l'air un peu égaré. Mais Guihen n'avait pas envie de traîner. Il prit Aélis sur son dos, à la chèvre morte : dès que les pieds de la princesse eurent quitté le sol, elle devint invisible à son tour. Guihen ouvrit la porte, doucement, comme si le pêne, mal engagé, lâchait. Le soldat jura, chercha par terre le caillou qui devait faire obstacle, et même se mit à genoux. Guihen l'enjamba et décampa comme un fantôme.

Il traversa les salles et la cour en faisant des zigzags pour ne heurter personne, avec son précieux fardeau. Il arriva devant le pont-levis, qui était toujours fermé, et là il attendit longtemps. Mais enfin une escouade de soldats se rassembla pour aller relever les sentinelles extérieures. Il sortit avec eux, et descendit de la montagne par les petits sentiers.

Aélis n'était pas très lourde, mais il y avait longtemps à marcher avant d'arriver hors de la région gardée. Le temps était orageux, accablant. Guihen sentait la fatigue le gagner. Par moments, il posait Aélis par terre pour reprendre haleine ; aussitôt la princesse redevenait visible. Guihen abrégeait ces haltes.

Cependant, la sentinelle de la chambre royale, en se relevant, s'était aperçue que le roi était seul. Elle donna l'alarme. Personne ne

comprenait rien à la disparition d'Aélis. Il fallut avouer la chose au baron. Il se mit dans une rage noire, fit placer quatre hommes devant la porte, quatre hommes sous la fenêtre et quatre hommes devant la cheminée. Puis il descendit dans la cour, et cria à ses gardes :

— Malavalisque ! Vous avez sûrement laissé sans surveillance ce coquin de chambellan, ou bien il est entré avec lui un complice que vous n'avez pas vu ! Vous serez tous privés de vin et de viande pendant deux jours ! Et défense désormais de laisser entrer qui que ce soit, même un de vos camarades, en mon absence. Je vous tiendrai à l'œil, traîtres !

Il écumait. Son chien de chasse favori le regardait, les yeux injectés de sang ; sa langue pendante frémissait comme celle des bêtes altérées ; ses babines violettes se retroussaient sur ses crocs. Ce chien était le diable qui entraînait toujours le baron à ses chasses infernales : il vit là une occasion de le faire damner un peu plus, en lui mettant un nouveau péché sur la conscience. Il fixa sur lui des regards de plus en plus ardents, qui semblaient échauffer la fureur du baron. L'homme se mit à blasphémer si horriblement qu'on ne peut le redire, et s'écria enfin :

— Quant à cette Aélis de malheur, que le diable m'emporte si je ne la fais pas dévorer par ma meute !

À ce moment, un lointain grondement d'orage roula sous le ciel assombri. Le baron reprit comme un fou :

— Que le tonnerre l'écrase ! et je mourrai content.

Aélis et Guihen n'étaient pas au bout de leurs peines.

Il y avait des sentinelles jusqu'à la rivière, et le garçon sentait ses forces le trahir. Pourtant il continuait de porter la princesse, de buisson en buisson. Ils passèrent ainsi près d'un petit carré de maçonnerie, un vieux lavoir comblé peut-être, ou un ancien pigeonnier sans toit, au milieu duquel avait crû un grand cyprès, parmi un tas de fleurs. Sur l'un des pans de mur poussait une germandrée.

Guihen pensa à son père, fit glisser la princesse à terre, à l'abri des murs, et prit cinq minutes pour souffler. Le ciel était devenu tout noir et le tonnerre ne cessait plus. Il fallait en finir, pourtant. Guihen mâcha un petit plumet de germandrée et s'apprêta au dernier effort. Mais Aélis lui dit :

— Je t'en supplie, repose-toi encore. J'ai honte, de te donner tant de peine. Et puis vois, l'orage crève, on ne courra pas après nous, restons à l'abri dans ce coin de murailles.

Ils restèrent donc. Mais le vacarme devenait effrayant, l'orage poussé par le diable les cherchait à travers toute la campagne. L'éclair disait au tonnerre : « Frappe ici ! » et le tonnerre frappait : « Voilà, c'est fait. » L'éclair disait : « Frappe là, fends-moi ce chêne ! » et le

tonnerre fendait le chêne : « C'est fait. » – « Frappe encore ce rocher ! » et le rocher éclatait. « Démolis cette cabane ! » La cabane s'effondrait.

L'éclair vit enfin l'abri des fugitifs, et dit au tonnerre : Tiens, c'est là qu'il faut frapper dur, sur cette vieille muraille, où se cachent deux enfants. Cogne !

Mais le tonnerre répondit :

— Je ne peux pas. Tu n'as donc pas vu ce qui pousse entre les pierres ? un caramandrie. C'est plus fort que le tonnerre, je n'ai pas le droit de m'y attaquer.

Alors la tempête passa sa rage sur les montagnes, puis elle s'apaisa peu à peu. Guihen reprit Aélis sur son dos. Ils passèrent à la barbe des dernières sentinelles, dont les casques pleuraient comme des gargouilles ; celle qui gardait l'entrée du pont avait un vieux sac sur le dos, et baissait le nez piteusement.

La rivière passée, Guihen remit Aélis à terre. Ils étaient trempés, mais ravis. Guihen reprit la poule dans le panier, secoua ses semelles, chanta son petit refrain en caressant les plumes blanches, et apparut enfin aux yeux d'Aélis.

Il avait les cheveux tout à plat sur le front, sa veste brillante d'eau pendait comme une serpillière, des éclaboussures de boue lui couvraient les jambes jusqu'au ventre, et son panier lui donnait l'air d'un bohémien chasseur d'escargots. Aélis le trouva charmant. C'est qu'il se tenait droit comme un petit roi, et que ses yeux bleus brillaient d'un feu incroyable. Elle lui sauta au cou et lui dit :

— Quand nous serons grands, je t'épouserai si tu veux.

— Je veux bien, dit Guihen.

La reine fut toute retournée quand elle vit sa fille devant elle. Mais elle se tourmentait encore pour son mari. Guihen dit au chambellan :

— Ce sera plus difficile demain : ils sont tous en alerte maintenant. Et le roi est trop lourd pour que je puisse le porter à la chèvre morte. Et puis, commençons par le commencement ! il s'agit d'entrer dans le château, avant de songer à en sortir. Mais j'ai déjà quelque chose en train. En fait de chèvre, faites-moi amener à la première heure un bœuf bien gras. Si je ne peux pas faire sortir la chèvre, je ferai toujours entrer le bœuf, peut-être ! Et mettez-lui sur le cou une outre pleine de vin.

Le lendemain, Guihen monta sur le bœuf. Lui-même était invisible parce qu'il avait caressé la poule et qu'il avait de la crotte sous les semelles ; mais le bœuf gras, qui avait les pieds dans la poussière du chemin, se voyait d'assez loin ; et il n'était pas vilain à voir.

Quand il arriva au pont-levis, Guihen piqua sa monture qui se mit à mugir. Les soudards, en voyant cette belle bête sans maître, eurent l'idée de la prendre. C'était un fameux morceau pour des ventres

privés de viande. Et l'outre de vin aussi arrivait bien à point, un jour de pénitence ! Ils baissèrent le pont-levis et firent entrer leur déjeuner au pas de parade.

Dans le fond d'une écurie, ils abattirent le bœuf sans esclandre, lui coupèrent la tête, l'écorchèrent, le taillèrent en quartiers, et portèrent la viande aux cuisines, où ils la firent cuire en cachette.

Guihen les surveilla un instant, et alla vite vers les appartements du roi. La galerie était vide, la porte de la chambre grande ouverte. Le roi gisait sur son lit, mort. Les gardes l'avaient trouvé déjà froid le matin. Le baron, voyant échapper rançon et vengeance, avait manqué crever de maie rage. Il était parti en chasse, prêt à faire un massacre pour oublier ses ennuis.

Guihen entra dans la chambre déserte et noire, où brûlait un seul misérable cierge. Sans se troubler, il releva une des paupières du mort, regarda, et dit : « C'est bien ».

Puis il retourna dans la cour, sous la fenêtre du roi, où était toujours la herse, toute montée sur ses trois petites roues. La plupart des soldats étaient en train de faire bombance, dans quelques coins écartés, par crainte du baron et de leurs officiers. Guihen tira la herse dans l'écurie où étaient restées la tête et la peau du bœuf.

Il revint encore à la chambre mortuaire, et prit le roi sur son dos. Ce fut terrible, car Guihen n'était ni grand, ni gros. Mais il était nerveux comme son père ; et le trajet heureusement était court. En chancelant, il porta le corps du roi, devenu un instant invisible, jusqu'à l'écurie. Il attendit là une heure ou deux.

Alors un grand vacarme retentit à l'entrée du château. La trompette sonna, les chaînes et les tourillons du pont-levis grincèrent ; les soldats se rassemblèrent dans un cliquetis de fer, et présentèrent les armes au baron qui rentrait de sa chasse. Les chiens surexcités aboyaient, les chevaux hennissaient et piaffaient.

Au milieu de cette fête, on vit une chose, une chose !...

D'abord parut une tête de bœuf mort qui marchait toute seule, à la façon d'un spectre. Elle avait les yeux clos et gonflés comme la Peur, les lèvres pendantes, les poils tout collés, en grosses touffes noires de sang ; ses vastes cornes et ses naseaux visqueux étaient souillés de fumier.

Elle semblait avoir pour corps une grande fourche possédée du diable, qui raclait le sol par longues enjambées, toute penchée en avant sans rien pour la soutenir. Derrière, flottaient dans l'air, on ne savait comment, des traits de cuir qui tiraient à bruyantes saccades un chariot étrangement bas.

Ce chariot était une herse aux fortes dents, drapée d'un cuir de bœuf qui traînait dans la poussière ; et sur le cuir de bœuf encore gluant, le corps du roi mort, tout raide, la face nue sous le ciel. Un cierge à la

flamme livide fumait à l'avant du char. Un fifre invisible scandait une musique du diable, un *Dies irae* si aigu et si haletant qu'il déchirait les oreilles et glaçait les cœurs.

La terreur s'empara de la foule. Les chevaux se cabrèrent et chaque ruade fracassait des crânes, les chiens rompirent leurs laisses et en hurlant déchirèrent à belles dents les chasseurs ; les soldats, pour fuir plus vite, se frayaient un chemin à coups de sabre et s'entre-tuaient sauvagement. Le baron fut renversé de sa selle et foulé aux pieds par la cohue démente, son corps fut déchiqueté comme naguère il voulait écharper ses prisonniers. Le plus grand de ses chiens emporta son âme en enfer.

Pendant ce temps, le cortège funèbre du roi passait triomphalement dans la large avenue que les soudards, en s'écrasant aux murs, laissaient libre devant lui. Il franchit le pont-levis, et descendit la montagne, toujours au son atroce de ce *Dies irae* sans musicien. Les sentinelles, l'une après l'autre, se mettaient à piailler, et détalaien ou tombaient mortes de peur.

Quand le corps du roi eut traversé le pont, Guihen remit son fifre dans sa poche. Il jeta dans les broussailles la tête de bœuf et la fourche qu'il avait eu soin de traîner à terre pour qu'elle restât bien visible. Il se débarrassa des traits de cuir qu'il avait passés à sa ceinture, et enfin, tapant des pieds, il dit gaîment :

— Jour devant moi, nuit loin de moi !

Je veux bien que chacun me voie !

Il poussa un grand soupir de soulagement.

— Pauvre roi, ajouta-t-il, s'il avait pu voir ce laid carnaval, il en serait mort tout de bon ! Il est temps que je le réveille.

Il prit dans son gousset quelques feuilles de germandrée, les écrasa dans un peu d'eau et jeta cette drogue entre les dents du roi. L'amertume fit frissonner le patient, et chassa le froid menteur que la poudre avait mise dans son sang. Il ouvrit les yeux, se vit libre, et donna l'accolade à son sauveur.

— Nous te devons la vie, dit-il, ma fille et moi : et ma femme aussi à coup sûr. Que veux-tu pour ta récompense ?

— Je vous le dirai quand je serai tout à fait un homme, répondit Guihen. Ou bien la princesse Aélis choisira ce qu'il me faut.



La Cabre d'or



GUIHEN avait vingt ans sonnés ; la princesse Aélis allait en avoir dix-sept. Il y avait plus de cinq ans déjà que Guihen avait sauvé le roi et sa fille. Il était devenu un beau et vigoureux jeune homme, et la princesse l'aimait de plus en plus fort, de même qu'il adorait Aélis. Le roi et la reine s'en étaient bien aperçus, et riaient ensemble de ces deux innocents, qui s'imaginaient que ça ne se voyait pas.

Un beau jour, le roi prit Guihen à part.

— Mon ami, lui dit-il, c'est bien beau, la dignité et la noblesse d'âme. Mais enfin, ma fille, depuis son dernier anniversaire, a déjà été demandée trois fois en mariage. Elle a refusé, sans dire pourquoi, trois princes des plus aimables. Peux-tu m'expliquer cela ?

Guihen rougit et ne répondit pas.

— C'est qu'elle s'est mis en tête de t'épouser. Qu'attends-tu pour me la demander ? Sais-tu qu'à vous deux, vous faites jaser toute la cour et la ville ? Tu compromets Aélis, mon ami. Et ce n'est pas très gracieux à toi, de montrer si peu d'empressement.

Cette fois, Guihen se décida.

— Sire, dit-il, je ne suis qu'un pauvre paysan. Je vous ai rendu un service naguère, il est vrai. Mais il ne m'a pas fallu beaucoup de courage : un peu d'imagination seulement, avec une chance incroyable. J'aurais voulu faire mieux pour mériter Aélis, tellement mon amour pour elle est immense.

— Enfin, il avoue ! s'écria le roi jubilant. Mais que veux-tu faire de plus ? Si elle t'aime, et si je t'estime, moi le roi, n'est-ce pas assez ?

— Sire, dans toutes les histoires, on voit les rois se montrer ingrats et exigeants. Après qu'un garçon aventureux a sauvé leur fille, ils lui font attendre longuement la récompense promise, et lui imposent épreuve sur épreuve, avec mauvaise foi même, avant de céder bien à contre-cœur. C'est le privilège des têtes couronnées. Vous êtes, vous, d'une générosité qui me comble de respect et d'affection. Et votre excessive gratitude me rend confus.

— Veux-tu dire, méchant drôle, que tu regrettes de ne m'avoir pas arraché ma fille contre mon gré ? C'est un duel qu'il te fallait, un tyran à vaincre ?

— Une victoire, sire, sur vous ? Non, certes ; mais sur la mauvaise fortune de toute ma jeunesse, et la malice des gens. Je crains qu'ils ne me méprisent en me jalousant. Comment pourraient-ils admirer un petit charbonnier qui a sauvé la plus délicieuse princesse en contrefaisant l'ivrogne, en frottant ses groules dans du crottin de basse-cour, en promenant au bout d'une fourche une tête de bœuf poissée de sang ?

— Je vois, mon fils. Tu trouves que tes exploits manquent de poésie. Mais quelles aventures merveilleuses pourrais-je te proposer ? De m'apporter prisonnière la Cabre d'or ? Dieu me préserve de pareilles folies... Tiens : si tu veux faire quelque chose pour ta fiancée – car je te la donne, et ceci n'est pas une condition – essaye plutôt de reconquérir sa dot, que le maître des Eouses nous a volée. C'est un peu ton bien aussi !

Guihen n'était qu'à demi content. Mais enfin, rapporter un trésor à celle qu'on aime, ce n'était pas méprisable. Et puis il y aurait peut-être de lointains voyages à faire, des dangers à courir, pour retrouver le ravisseur du trésor. Il ne se laisserait pas faire sans bataille, cet homme noir aux yeux de feu, et sûrement il était maintenant dans quelque repaire merveilleux : qui savait où ?

Guihen partit donc le cœur plus léger qu'il ne l'avait eu depuis cinq ans. D'autant plus que la belle Aélis, au moment des adieux, lui avait serré la main d'une petite main si brûlante et si ferme, elle lui avait donné un baiser si frais, qu'il aurait renversé les Alpes dans la mer.

Il alla tout droit aux Eouses, pour demander aux gens du pays ce qu'était devenu le charbonnier. Il fut bien étonné de trouver le charbonnier lui-même dans son ancienne maison, les mains plus noires et la veste plus déchirée que jamais.

Guihen se fit reconnaître. Le charbonnier semblait gêné, mais moins que Guihen n'aurait cru : il faisait l'effet d'un homme qui n'a pas grand-chose à craindre, ni à perdre.

— Ne me contez pas d'histoires, dit Guihen. Qu'avez-vous fait du trésor ?

— Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui possède un trésor caché ? dit

l'autre. Tu peux me croire, je ne l'ai plus. Si je l'avais, je ne me brûlerais pas le sang à fabriquer du charbon.

— Comment l'avez-vous perdu ?

— C'est une histoire un peu longue. Mais écoute : j'avais enterré les quatre sacs sous un chêne, bien marqué. Les premiers temps après ton départ, je n'osais pas y puiser pour faire de la dépense : cela aurait attiré les soupçons. Ce qui a dû t'arriver à toi-même... ?

— Je questionne, je ne réponds pas ! dit Guihen.

— Et je n'osais pas davantage partir du pays avant que le bruit de cette affaire s'éteignît ; ç'aurait été avouer mon mauvais cas. J'ai même été surpris de voir que le roi, une fois délivré, ne s'occupait pas de retrouver son or.

— Peut-être que le roi avait peur du charbonnier, dit Guihen. Ou bien, il voulait réserver la tâche en épreuve aux prétendants de sa fille.

— Bref, je faisais mon métier comme devant, et je courais le pays. Un beau matin, au point du jour, je monte dans la montagne, et j'arrive au bord d'un lac. Je vois toute la rive couverte d'un ruissellement d'or. Il y en avait des nappes et des nappes, aussi largement répandues que les plus grandes lessives que les lavandières mettent à sécher sur le pré, quand elles lavent une fois l'an. Et du haut d'un grand mur de rocher, une jolie chèvre, rouge comme de l'or, gardait toutes ces merveilles, campée sur ses quatre jambes.

— Je sais, dit Guihen. Mon père l'a vue jadis à Montmajour près d'Arles, où elle habite volontiers dans les ruines de l'abbaye. C'est la Cabre d'or, qui garde les trésors souterrains. À chaque saison, elle doit les exposer une heure au soleil levant pour les empêcher de s'attrister et de se gâter, dans le noir et l'humide.

— Voilà. Elle faisait donc sentinelle sur un trésor mille fois plus riche que le mien. Il y avait des pièces de monnaie, mais aussi des lingots et des barres, des bijoux de toutes les formes, des couronnes en or pur, des reliquaires, des plaques ciselées avec des lettres arabes, des statues d'or massif... Où allait-elle replonger tout cela ? Les yeux me brûlaient, la tête me tournait. J'ai voulu en prendre ma part, et j'ai couru chercher mes sacs et mon âne, qui n'étaient pas loin. Mais, le temps que je revienne, le soleil avait bien monté de sa largeur sur l'horizon, et tout avait disparu, trésor et Cabre d'or. J'en avais des sueurs de regret. Mes sacs enterrés ne me disaient plus rien.

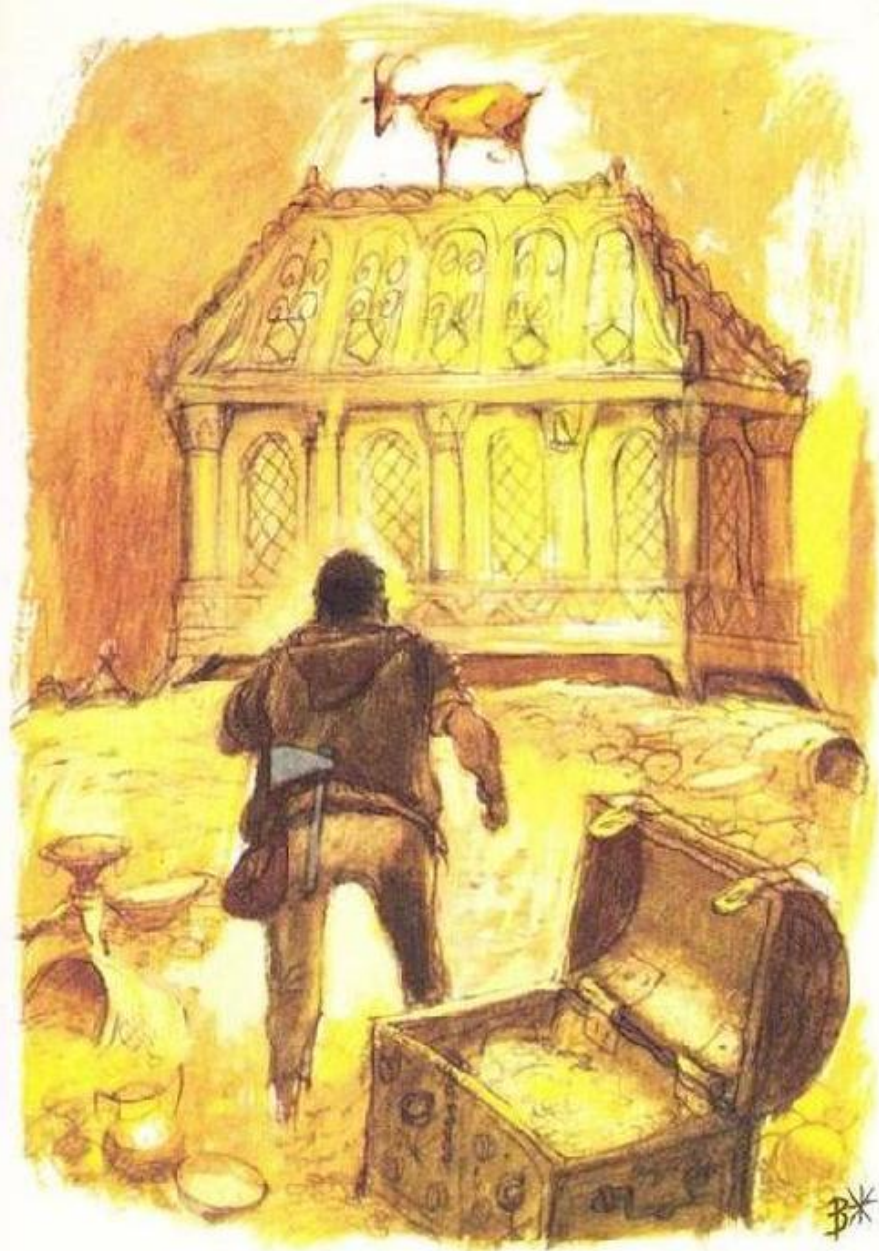
— Il fallait guetter la saison suivante ! dit Guihen.

— J'ai voulu faire mieux. Il y avait quelque chose de fin qui brillait au pied du grand mur de rocher. C'était une épingle d'or oubliée dans l'herbe. Je me baisse pour la ramasser, et en regardant le rocher de près, je m'aperçois qu'il y avait une sorte de fente : une mince fêlure qui montait, qui tournait, et qui redescendait plus loin. Ça faisait

comme un portail où la pierre était un peu plus sombre, un peu plus lisse, et un peu plus renfoncée qu'aux autres endroits.

— Et vous avez pensé que derrière ce portail la Cabre d'or avait l'une de ses cavernes ?

— Comme tu dis. Et que, la nuit de Noël, au moment où le prêtre dit l'évangile, le portail s'ouvrait, selon la loi. Je n'avais qu'à me trouver là au bon moment, et à piller le trésor avant la fin de l'évangile.



La Cabre d'or était au fond de la caverne, perchée sur une espèce de petite chapelle.

» Je rentrai aux Eouses plein d'espérance. J'avais piqué l'épingle dans ma manche pour la regarder à chaque instant, dans mon travail, quand la peine était trop grande. Je la trouvais si jolie ! Un amoureux n'est pas plus bête après celle qu'il aime. Je ne peux pas t'expliquer...

» Enfin j'attendis jour après jour ce Noël qui tardait tant. Le chaud mal me dévorait, crois-moi. La nuit de Noël venue, j'étais là-haut bien avant l'heure, à regarder les étoiles. J'avais caché mon âne derrière des broussailles, et je le faisais tenir tranquille. Tout d'un coup, une lumière éclate dans la montagne : le portail venait de s'ouvrir comme une gueule de four énorme, sans un murmure. J'hésitais à m'avancer dans cette grande clarté. Il me semblait que toute la terre allait me voir.

» Quand voilà que je me sens tiré par le bras, arraché de mon nid de broussailles, et saqué si rudement que j'en trébuchais parmi les pierres. C'était l'épingle d'or qui me traînait de vive force vers la caverne, et j'entendais juste devant moi une petite voix pointue qui criait : – En voilà encore un ! Je le tiens !

» Je me trouve jeté la figure contre terre sous la voûte de rocher, et le portail se referme comme il s'était ouvert. Je ne l'ai ni vu ni entendu : mais si tu avais senti cette épaisseur glacée qui retombait derrière mon dos, tu aurais dit la mort éternelle !

» Enfin je relève la tête. La Cabre d'or était au fond de la caverne, perchée sur une espèce de petite chapelle, ou de mosquée, je ne sais pas : c'était tout en colonnettes d'or et en arcades à jour, avec du feu dedans. Des rayons dorés emplissaient toute la caverne, et des tas d'or dans tous les coins semblaient pétiller comme des feux de forge !

» La Cabre d'or se met à bêler et à rire : pis qu'un démon. Elle me fait : – Charbonnier, tu as violé mon secret ; tu t'apprêtais à piller mes trésors : tu seras leur prisonnier toute ta vie, à moins que tu n'y ajoutes, pour les grossir, autant d'or qu'un homme peut en porter.

» La lumière s'éteignit. Je me trouvais enchaîné au sol humide, dans cette immense tombe. Et j'y suis resté une année, Guihen, une année sans rien voir, sans entendre personne, torturé par la faim et l'angoisse.

» Au bout d'un an, la lumière revint tout à coup et m'aveugla. Les tas d'or semblaient se gonfler et remuer en vagues sous mes pauvres yeux malades. La Cabre d'or me dit : – Tu as un jour franc pour payer ta rançon. La nuit prochaine, l'épingle te ramènera si tu ne peux pas t'acquitter.

» Je n'eus besoin que de quelques heures pour déterrer le trésor du roi et l'apporter, sur mon dos, car mon âne était mort. La Cabre d'or me dit : – C'est bien... Mais l'or que voici est à toi, au moins ? – Je dus avouer la vérité. Elle reprit : – En ce cas, tu passeras une année sur deux chez toi, et l'autre sous terre, jusqu'à ce que tes victimes t'aient

pardonné.

» Voilà comment, Guihen, depuis ton départ, j'ai vécu trois ans au total dans la caverne, et deux ans dans ces bois à peiner comme un gueux. Mon dernier emprisonnement a pris fin il y a six mois. »

— Et pourquoi, dit Guihen, n'êtes-vous pas venu demander pardon au roi ? Et à moi, que vous vouliez faire condamner à votre place ?

— Je n'aurais pu rendre le trésor, puisqu'il est chez la Cabre d'or. Le roi ne m'aurait pas cru, et je risquais d'être pendu. J'aimais encore mieux mon lot, un an de mort vivante pour un an de vie misérable et libre. Et pour tout dire, je te voyais pendu toi-même, haut et court.

— Eh bien moi, dit Guihen, je crois ce que vous me dites, et le roi vous fera grâce par amitié pour moi. Vous avez assez souffert, à mon goût.

Le charbonnier plein de joie offrit l'épingle d'or à Guihen. Celui-ci refusa d'abord en souriant :

— Et si elle m'entraînait chez la Cabre d'Or ? dit-il.

À la fin, pourtant, il la prit. Il ne voulait pas avoir l'air fier ; et puis l'épingle était si fine, si charmante...



Il s'en retourna chez le roi, plutôt déçu que satisfait de son aventure. Le roi se moqua un peu de lui et promit la grâce du voleur. Aélis ne regrettait pas du tout les sacs d'or puisqu'elle retrouvait son Guihen plus tôt.

Mais le lendemain, le charbonnier vint au palais, et demanda à parler au roi ou à Guihen. Ils le reçurent ensemble.

— Cette nuit, dit-il, je me suis réveillé : j'étouffais, la tête prise dans quatre épaisseurs de sacs. Les cordons, en me serrant le cou, me traînaient en avant à l'aveuglette. Baste, il n'y avait pas moyen de résister. J'ai revu cette caverne... La Cabre d'or avait à me dire qu'elle m'accordait mon congé en règle, qu'elle ne réclamait pas l'épingle d'or et que j'avais bien fait de te la donner ; enfin que si le roi voulait reprendre son bien, il lui serait rendu la nuit de la Saint-Jean : on trouvera les quatre sacs sous la voûte, tout de suite en entrant.

Sur ce, le charbonnier salua et partit. Le roi n'avait guère envie d'entrer en relations avec la Cabre d'or. C'était un homme sage. Mais Guihen fut repris de sa fièvre. Malgré les larmes d'Aélis, quand vint la nuit de la Saint-Jean – c'était la semaine suivante – il prit le chemin de la montagne, comme le charbonnier lui avait indiqué. Il n'avait avec lui qu'une mule portant deux grandes couffes, pour y mettre commodément le trésor.

Il se trouva aux abords du lac vers onze heures du soir. Comme il approchait du grand rocher, il rattrapa une vieille femme, seulette au

clair de lune, une vieille femme toute cassée qui, appuyée sur un bâton, montait à tous petits pas.

— Que faites-vous par là, grand-mère ? dit-il. Attendez-moi une heure, je vous assièrai sur ma mule et je vous raccompagnerai chez vous.

— Merci, charbonnier, dit-elle (elle le prenait pour un charbonnier). Mais je n'habite pas loin, et de toute façon il faudra que je revienne demain matin, au point du jour. Et puis j'aime bien ma peine...

— Pourquoi donc toutes ces courses à votre âge, par des chemins perdus, à ces heures impossibles ?

— Mon pauvre garçon, tu croiras peut-être que je suis folle, mais tant pis. Je ne suis qu'une vieille femme malheureuse. J'ai presque un siècle : nonante-neuf ans ! Et depuis ma jeunesse, je viens ici tous les samedis soirs comme aujourd'hui, et tous les dimanches matins comme je ferai demain : il y a septante-sept ans, mon ami ! Dans ce temps-là, j'étais pauvre, aussi pauvre que tu me vois, mais j'avais un beau petit enfant à la mamelle. Une nuit, je me suis égarée avec mon bébé en revenant d'une veillée. Je me suis trouvée ici au premier coup de minuit, juste au moment où un grand portail de lumière s'ouvrait dans le rocher. Je suis entrée : tout cet or que j'ai vu briller ! J'en ai perdu la tête. J'ai posé mon enfant par terre, j'ai relevé mon tablier et je l'ai rempli d'or. Tout en comptant les douze coups de minuit en même temps que l'église de la vallée, pour être sûre, j'ai couru jeter cela dehors. J'ai couru rechercher mon enfant, et une fois près de lui, j'ai vu que j'avais encore le temps de faire un voyage d'or. J'ai rempli mon tablier, je suis revenue le décharger sur l'herbe... et la cloche du village s'est tue : la muraille s'est refermée, je n'ai pas eu le temps de reprendre mon petit !

Des larmes coulaient sur son visage parcheminé. Guihen lui posa une main, timidement, sur l'épaule. Il ne trouvait pas une parole. La bonne femme reprit :

— J'ai noyé dans le lac cet or maudit. J'ai pleuré, je me suis meurtri les poings sur la roche. Je ne pouvais pas m'arracher de devant ce grand portail de pierre. Le matin suivant, comme le soleil se levait au-dessus du lac, j'ai vu dans son long reflet tremblant la Cabre d'or qui nageait vers moi. Autour d'elle dansait une écume d'or. En sortant de l'eau, elle s'est secouée, et des gouttelettes d'or jaillissaient de toutes parts sur les rochers de la rive. « Tu n'es qu'une pauvre femme, disait la Cabre. Tu peux ramasser ces perles d'or ». Mais je n'ai même pas répondu. Alors la Cabre d'or a soupiré, puis elle m'a dit : « Ne pleure plus. Tu reverras ton enfant en bonne santé, si le temps n'use pas ton amour. Tous les samedis, à la nuit close, mets une petite chemise blanche au pied du portail. Et reviens le dimanche matin prendre à la même place la chemise qu'il aura quittée ». Et j'ai fait ainsi, sans

manquer une semaine, même quand j'enfonçais jusqu'au ventre dans la neige, même quand la maladie ou la famine m'ôtaient toutes mes forces, même depuis que j'ai dépassé l'âge où mes semblables meurent d'épuisement et de décrépitude. J'ai fait ainsi des milliers de fois pendant septante et sept ans. Mais je n'ai pas encore revu mon petit enfant.

Guihen l'écoutait avec stupeur, prêt à pleurer. Il avait envie de se mettre à genoux devant elle.

— Et toi, charbonnier, dit-elle au bout d'un instant, si tu viens chercher fortune par ici, que mon exemple te serve. Ne te montre pas avide. Ne demeure pas une seconde de trop dans la caverne aux trésors.

En parlant, ils étaient arrivés au pied de la muraille. La vieille femme se pencha avec peine, lentement, lentement. Elle posa sur l'herbe, d'une main qui tremblait, une petite chemise éclatante de blancheur, et si lisse, si bien lustrée au fer, qu'on aurait dit une fleur : une fine bouffée de lavande glissa dans l'ombre. Puis la pauvre mère se redressa, par petites secousses tremblantes, et reprit le chemin de son logis.

Guihen attendit, seul maintenant et comme perdu. Il ne savait plus quelle heure il pouvait être. Enfin une cloche lointaine, quelque part dans la vallée, tinta... Le portail s'ouvrit.

Des profondeurs de la montagne débordait une immense aurore. Mais la caverne se montrait déserte. Nulle part, ni sur les monceaux de pièces d'or qui ondulaient comme les dunes au bord de la mer, ni sur les coffres d'or massif entassés comme des moellons énormes de chaque côté, ni sur les blocs d'or sculptés en forme d'arbres, de navires, de châteaux, de cathédrales, de villes fortes étranglées dans leurs remparts et hérissées de tours, ni même sur la roche d'or en pyramide qui là-bas semblait le trône vide d'une divinité païenne, nulle part n'apparaissait la Cabre d'Or.

Guihen s'avança vers le seuil, tirant sa mule. Il voulait la faire entrer pour abrégé ses va-et-vient. Mais elle s'arc-bouta raide sur ses quatre fers. Il aurait perdu un temps précieux. Il entra seul.

Tout de suite à droite sous la voûte du vestibule, il vit les quatre sacs de la dot par terre, le long du rocher. Au-dessus du premier sac, un grand olifant barbare était accroché à la muraille, par une courroie imbriquée d'écailles d'or ; la blancheur de l'ivoire nu tranchait sur la pierre sombre. Au-dessus du second sac, un casque d'or était suspendu ; un griffon d'or y déployait ses vastes ailes. Une épée d'or était fixée au-dessus du troisième, avec un serpent tordu autour de la garde. Le dernier sac semblait gardé par un vaste boucher, une plaque d'or épaisse et bombée, rehaussée d'armoiries : une sirène d'argent à queue d'émail pourpre sur des ondes de sinople.

Guihen souleva en hâte le premier sac : il était assez lourd. Le jeune homme admira la force du charbonnier qui avait d'un seul coup porté quatre fardeaux pareils. Il prit celui-là sous le bras gauche, et avec effort il mit le deuxième sac sous son autre bras. Le plus vite qu'il put, il se dirigea vers la sortie de la caverne.

Il n'avait pas tourné le dos, qu'une voix lui cria, une voix cuivrée qui prenait aux entrailles :

— Ne te hâte pas, Guihen. À toi, qui reprends un bien volé, le temps n'est pas mesuré. Le portail ne se refermera pas, je le jure, avant que tu aies pris le dernier sac.

Il s'en fut placer les deux sacs dans les couffes. Il réfléchissait. Puis il rentra. Sous la voûte, il dit :

— Qui m'a parlé ?

— C'est moi, répondit-on. Mais tu ne verras personne. Fais ta besogne en paix.

La voix au timbre déchirant sortait du grand olifant d'ivoire.

Guihen, haletant, se penchait pour prendre un nouveau sac : un seul cette fois, le troisième ; quand il s'aperçut que les deux premiers étaient revenus à leur place, sous l'olifant et le casque. Il ne put s'empêcher de courir pour porter le troisième sac dehors. Mais les deux premiers sacs étaient bien là, dans leur couffe. Il en avait donc poussé deux de plus au pied de la muraille ?

Il rentra pour le quatrième sac, et ne fut presque pas étonné de voir que les sacs étaient de nouveau quatre. Il prit le sac veillé par le bouclier d'or. La sirène de l'écusson semblait lui sourire, et lui chanter : « Reviens ! Reviens encore ! »

Il s'en alla en chancelant. Quand il eut posé son fardeau, une sueur brûlante le couvrait. Il s'assit dans l'herbe, le cœur battant. Il regardait le lac, qui luisait sous la lune.

Guihen demeura là peut-être une heure. Le portail était toujours ouvert !

Alors, la passion qui le dévorait fut plus forte que lui. Il s'élança sous la voûte, et revint se planter hardiment devant le trésor. Les sacs d'or se gonflaient comme des fruits qui par magie repoussent aussitôt arrachés. Le casque et l'épée scintillaient, le griffon et le serpent semblaient palpiter à la façon d'un gibier terré qui sent le chien prêt à bondir. La sirène souriait à Guihen comme pour lui promettre un bonheur merveilleux.

Mais Guihen ne regardait ni les sacs, ni les armes splendides, ni la ravissante sirène. Il n'avait d'yeux que pour le grand cor sauvage. Enfin, il dit :

— Puis-je parler encore ?

— Parle. Peut-être ne pourrai-je pas te répondre...

— Où est la Cabre d'or ?

- Est-ce donc là le souci qui te ramène dans la caverne ?
- Quel autre soin pourrait me pousser ? Ma tâche est accomplie.
- Mais ces sacs d'or qui attendent ?
- J'ai pris le dernier de mes quatre sacs d'or.
- Et ces armes dignes d'un roi ?
- Je ne suis pas roi.

— Cependant, tu es le premier qui soit entré ici avec l'âme d'un roi et non pas d'un brigand. Aussi emporteras-tu de cette caverne ta récompense.

— La Cabre d'or ? Mais je ne demande pas à l'emporter comme une proie, je demande à la voir, et à sentir sous mes doigts son pelage et ses cornes.

— Tu ne m'as pas compris. La Cabre d'or n'est pas chez nous cette nuit. Elle est la gardienne de tous les trésors souterrains, et voyage de l'un à l'autre. Sans doute avait-elle confiance en toi : elle est loin d'ici.

— Je ne veux pas d'autre récompense.

— Refuserais-tu un don plus précieux que l'or : celui d'une vie humaine ?

— S'il s'agit de rendre à une créature la vie et le bonheur, j'accepte.

— Eh bien, parmi tous les misérables que leur mauvaise chance a emprisonnés ici depuis des siècles, tu pourras choisir et emmener sur terre celui que tu voudras.

Le grand olifant se tut. L'écho vibra une seconde aux profondeurs de la caverne. Et, comme il s'éteignait, l'étrange clarté qui sortait des monceaux d'or s'éteignit aussi. Guihen se sentit plongé dans les ténèbres, et le portail de pierre rabattit sous la voûte un souffle qui lui glaça les épaules, comme auraient fait les plis d'un suaire.

Aussitôt, des vagues de voix s'enflèrent, et crevèrent à ses oreilles. Chacune lui contait une douloureuse histoire et implorait sa pitié.

— Mon fils m'avait ruiné par ses folies, disait l'un des suppliants. Ses créanciers l'avaient mis en prison. J'ai voulu lui venir en aide. Et je me suis laissé tenter par les trésors souterrains.

— Ma femme était belle, disait l'autre. Je l'adorais, à me damner pour un sourire d'elle. Elle était prête à me quitter. J'ai espéré la retenir en la couvrant de bijoux.

Un autre encore gémissait :

— Depuis ma jeunesse, je vivais de travaux écrasants et de privations. Un voleur m'a dérobé mes pauvres économies. Au moment où je songeais à me tuer, la caverne s'est ouverte devant moi : j'ai cru que le ciel m'offrait ma revanche. Il y avait un tas de billon au milieu du passage, de l'argent au fond de la grotte, de l'or dans une galerie qui s'ouvrait derrière. Je n'ai pas daigné m'arrêter au billon ni à l'argent : je n'ai pas eu le temps de ressortir. Le portail s'est refermé sur moi.

Ils étaient cent qui se coupaient la parole et se bouscullaient autour de Guihen. Le jeune homme avait le cœur percé, malgré son mépris pour beaucoup de ces pillards. Il éleva la voix :

— Vous avez tous l'excuse de la faiblesse humaine, cria-t-il. Mais il en est un que je n'ai pas entendu, et qui est innocent. C'est l'enfant à la mamelle qui fut abandonné ici par sa mère, il y a septante-sept ans.

— Je suis celui dont tu parles ! dit une voix triste, chantante et rauque.

Or, plein d'un trouble profond, Guihen reconnut la voix qui lui avait parlé dans l'olifant.

— Et pourquoi ne m'as-tu pas prié comme les autres ? demanda-t-il.

— Ma mère est morte à coup sûr : elle aurait bien près de cent ans. Je ne désire point revoir la lumière du jour, où elle a tant souffert, et où nul souvenir ne m'appelle. Sans doute suis-je le seul...

— Ta mère est vivante. Je lui ai parlé cette nuit. Peut-être n'auras-tu pas longtemps à la revoir. Mais il faut que tu viennes avec moi.

— S'il en est ainsi, donne-moi la main.

Guihen tâtonna dans les ténèbres. Il sentit une main saisir la sienne. Aussitôt, la lumière d'or inonda la caverne. Il était seul avec un grand vieillard, qu'il regarda d'un air abasourdi.

— T'attendais-tu donc, dit le vieillard, à trouver ici un nouveau-né, après trois quarts de siècle ?

— Ce linge d'enfant, balbutia Guihen, ces petites chemises que votre mère lavait et apportait chaque semaine, semblaient dire que le temps s'écoulait par prodige sans vous toucher dans votre royaume enchanté.

— Atroce enchantement !... Un enfant qui pleure sa mère vieillit plus vite qu'un autre, au contraire. Et le sac de chanvre dont je suis vêtu ne ressemble guère à ces petites chemises blanches dont tu parles : je n'ai pas souvenance de les avoir portées.

Guihen entraîna le vieillard hors de la caverne, qui se referma. Ils s'assirent dans l'herbe. La brève nuit d'été s'achevait. Le ciel était rose à l'orient. Soudain, par-dessus le lac, un rayon de soleil jaillit.

— Un matin comme celui-ci, dit Guihen lentement, votre mère a vu sortir des eaux la Cabre d'or...

Un obscur regret faisait trembler sa voix. Il regardait l'épingle d'or qu'il avait plantée sur sa poitrine. Le vieillard sembla hésiter, puis prendre en pitié ce rêve de jeune homme ; car il répondit :

— J'ignore en vérité où est la Cabre d'or aujourd'hui. Mais une fois par siècle elle apparaît à la fontaine d'Annibal. Le temps approche : elle y sera à l'équinoxe d'automne.

— Merci, fit Guihen.

Il n'en dit pas plus. Une femme gravissait le chemin rocailleux : celle qu'il attendait. Il fit un signe au vieillard, qui se dressa soudain et se mit à courir comme un jeune homme. Guihen se cacha la figure dans

les mains. Il n'aurait pu voir sans défaillir ce qui allait se passer.

Enfin, au bout de quelques minutes, il releva la tête. Sur le rivage, la vieille mère et le vieil enfant se tenaient embrassés, les yeux en feu. La pauvre femme semblait sur le point de mourir.

— Béni soit ce garçon qui t'a délivré, disait-elle. Et pourtant, que notre bonheur sera bref après tant de misères ! Pauvre fils, demain je vais te laisser seul en ce triste monde. Et je n'aurai pas goûté la douceur de ces soins que les autres mères donnent à leurs petits. Il était donc écrit que mon unique joie serait la joie trompeuse de laver chaque semaine ce linge, que tu n'as jamais porté ou si peu de mois durant, il y a si longtemps !

Elle venait de reprendre au pied du rocher la petite chemise blanche qu'elle y avait déposée la veille, et qui n'avait pas même été ramassée, cette fois. Elle ne cherchait pas à s'expliquer le jeu cruel de la Cabre d'or, ces promesses gratuites si bizarrement tenues, et l'amère saveur de cette félicité trop tardive.

— Mais je veux, une fois au moins avant de partir, m'acquitter de ma tâche pour tout de bon. Je laverai dans le lac ce linge de chanvre que tu as noirci sous terre.

Avec un dernier reste de vivacité, elle saisit au col le pauvre sac de toile bise. Le vieillard, pour l'aider, leva les bras et fit passer la chemise par-dessus sa tête. L'espace d'une seconde, on ne le vit plus.

Et jamais plus la mère ne vit ce vieillard. La chemise s'envola. Un petit enfant nu était couché dans l'herbe. Il tendait les bras à une jeune paysanne dont les yeux étincelaient d'amour, et qui taquinait le bébé avec des mots absurdes et délicieux.

Guihen s'en alla sans rien dire.



Trois mois avaient passé. La princesse Aélis s'inquiétait de voir Guihen songeur, malgré la vive tendresse qu'il lui montrait toujours. Les noces devaient avoir lieu bientôt, et pourtant, il semblait dissimuler une peine vague. Aélis en soupçonnait bien la cause, mais ne voulait pas donner corps aux rêveries de Guihen par des paroles imprudentes. Une crainte superstitieuse la retenait.

Un jour, elle aperçut la fine épingle sur le pourpoint de Guihen, et elle n'y tint plus.

— Mon bien-aimé, dit-elle en essayant de rire, est-ce à la Cabre d'or que tu vas rêvant ?

Guihen n'osa pas nier. Il inclina la tête en silence.

— Mais que veux-tu donc ? reprit Aélis. Ne sommes-nous pas assez riches ? N'avons-nous pas notre amour ? Et n'as-tu pas méprisé les trésors qui s'offraient à toi ? Ce serait folie maintenant de t'attaquer à

la gardienne même de ces trésors. Que feras-tu d'elle, si tu la prends ? lu ne songes pas à dépecer ce corps merveilleux ? Tu serais maudit, à coup sûr.

Guihen eut un geste d'horreur.

— Quelle peine tu me fais, dit-il, même si ton soupçon n'a pour fin que de me forcer à parler. Jamais, je n'ai nourri une pensée aussi affreuse, et tu le sais bien. Mon vœu est toujours le même : je voudrais, avant de devenir homme, avoir vu la Cabre d'or que si peu d'hommes ont vue. Je voudrais qu'on pût dire de moi : « Cet enfant a tenu captive entre ses mains la bête enchantée ! »

— Ah, dit Aélis éperdue, tu aimes mieux l'aventure et la gloire que ton amie !

Ému, Guihen la prit entre ses bras et la baisa au front.

— Pardonne-moi, dit-il, tu es mon seul et immortel amour.

Le lendemain, Guihen avait disparu.



En rentrant de son voyage à la caverne, Guihen avait questionné les montagnards.

— Qu'est-ce que cet Annibal ? et où se trouve sa fontaine ?

Ils savaient bien où se trouvait la fontaine, et lui indiquèrent la vallée où l'on peut de nos jours encore la voir couler. Mais Annibal, ils ne savaient pas, tant cette histoire était ancienne. Enfin un vieux berger lui conta ceci :

— Annibal, il y a des siècles et des siècles, était un roi des Sarrasins d'Afrique, si plein d'orgueil et de méchanceté qu'il avait juré de se faire empereur de Rome pour persécuter les chrétiens et détruire le pape. Avec ses guerriers et ses magiciens, il partit de Tunis et conquît d'abord la Provence. Puis il coupa les Alpes, en les faisant fondre dans du vinaigre pour ouvrir un passage à ses éléphants. Il conquît le Piémont et Rome, d'où il rapporta les trésors des Césars. Il les enterra en Provence, au milieu d'une vallée qu'il entourait, pour la défendre, des statues de bronze de tous ses barons, avec leurs lances. Afin de rendre la cache inviolable, il y bâtit une grande fontaine, avec des secrets parmi les colonnes et les arcades sarrasines ; il y amena l'eau par un grand aqueduc.

» Tout cela est ruiné aujourd'hui, et nul ne sait au juste où est le trésor. La Cabre d'or le visite quand c'est le destin ; mais elle est si vive et brille de façon si aveuglante qu'on ne la voit jamais entrer ni sortir. Elle s'arrête exprès assez loin du passage, et se perche sur les plus hautes ruines pour mieux garder ses richesses ; ou même sur une roche extraordinaire, en forme de bouclier, enterrée à demi au centre de la vallée : cette roche est longue d'un quart de lieue, et haute en

proportion. »

— Il n'y a pas de sirène, sur ce bouclier-là ? demanda Guihen.

L'autre ne comprit rien à cette question, et s'en alla en hochant la tête.

C'est la veille de l'équinoxe que Guihen avait quitté la cour du roi. Il chemina tout le jour dans les montagnes, et vers le soir il remonta la rivière qui se forme à la fontaine d'Annibal, ou du moins s'y grossit.

L'ombre était humide et fraîche. Dans les prairies venaient de poindre d'innombrables petites flammes : ces fleurs mauves que les gens appellent *dames-nuses* parce que leur tige lisse jaillit du sol sans la moindre robe verte, ou *veilleroles* parce qu'elles annoncent la saison des veillées. Guihen s'attrista d'abord de leur pâleur ; puis il voulut voir en elles un présage favorable quand le vieux berger, le reconnaissant au passage, lui dit :

— Les savants appellent ces fleurs des colchiques, du nom de leur patrie, la Colchide. C'est le pays du Bélier à la toison d'or. Elles se lèvent en nombre étonnant ce soir pour faire honneur à la Cabre d'or. C'est aujourd'hui l'équinoxe d'automne : à minuit, la constellation du Bélier sera au point le plus haut du ciel, et saluera sa sœur.

Aussi Guihen tâchait-il de ne pas entendre le murmure plaintif des ruisselets, qui dans le large lit pierreux de l'Ouvèze lui disaient :

— Viens-t'en avec nous, redescends la vallée, allons retrouver Aélis qui se désole, Aélis, Aélis...

Il martelait de ses talons le dur chemin, comme un soldat. Il portait dans son panier la vieille poule blanche qui, en le rendant invisible, lui avait permis jadis de délivrer la petite princesse. Jamais il n'avait aimé entendre parler de cette poule, comme s'il en avait eu honte. Les jeunes gens ont de ces idées...

— Qu'elle me serve une dernière fois, se disait-il : pour approcher la Cabre d'or sans lui donner l'éveil. Après quoi...

À la tombée de la nuit, il monta sur la roche en forme de bouclier, pour découvrir un plus large horizon. Il caressa la poule blanche, et – pour la dernière fois, donc – il chanta :

— Nuit devant moi, jour après moi,
que nul œil mortel ne me voie !

Et son image s'effaça dans l'air. Il n'eut pas peur, le pauvre Guihen...

Il attendit plusieurs heures. Il avait fixé le panier de la poule blanche à sa ceinture, derrière son dos, pour avoir les mains libres. Au milieu de la nuit, il vit une lueur dorée qui dansait dans la vallée. Il descendit vers elle.

Bientôt, il fut à peu de distance d'un entassement de pierres antiques, les unes longues et cannelées, les autres pareilles à des touffes de feuillages profonds. Une arcade était encore debout, se

découpant en sombre devant le clair de lune ; et sous cette arcade, perchée sur une sorte d'autel, la Cabre d'or veillait.

La Cabre d'or était immobile. Sa silhouette paraissait taillée dans une braise ardente. Une vapeur rouge flottait autour d'elle dans l'ombre. Ses jambes fines semblaient à la fois s'accrocher à la pierre comme des griffes inébranlables, et s'apprêter à un bond qui l'aurait jetée parmi les étoiles. Son corps avait l'air aérien et pourtant accablant, de toute la charge d'or fondue jadis pour la couler.

Guihen la contemplait, ravi. Puis il monta sans bruit sur les pierres. La Cabre d'or était tournée vers lui, mais elle n'eut pas un frisson. Haletant, il s'approcha jusqu'à un pas d'elle, plongeant ses regards insaisissables dans les deux yeux d'or fauve, pareils à ceux d'une fée.

Enfin, étouffant un cri de joie, il se lança, les deux mains en avant ; il fondit sur sa proie comme un aigle : un froufrou d'ailes fugitives s'agita derrière lui. Et voilà : Guihen tenait empoignées les deux cornes de métal froid. La bête fantastique semblait clouée sur place. Elle eut un bêlement pareil à un petit rire, et dit :

— Eh bien, Guihen, tu m'as vue, et tu m'as prise. Es-tu heureux ? Moi, je ne te vois pas, mais je te sens. Dans un moment, tu me sentiras à ton tour.

Et les fines cornes ciselées, en un instant, devinrent si brûlantes que Guihen, désespéré, dut les lâcher. Mais la Cabre d'or demeurait là. Elle levait le museau vers lui, comme si elle avait pu le voir, et secouait sa barbiche avec malice.

— Allons, beau chevalier, montre-toi un peu. Tu vois que ce n'était pas la peine de te cacher. Tu es trop modeste !

Comme Guihen se taisait, elle reprit d'un ton plus sérieux :

— Après tout, la passion qui t'a fait me chercher ne m'offense pas. Un enfant comme toi ne se rencontre pas souvent chez les hommes, et tu me plais. Ne t'afflige pas de m'avoir lâchée. Si tu veux, je te suivrai de mon plein gré chez le roi. Mais il faut que tu aies le courage de me baiser trois fois sur le front. Sache que je suis une âme en peine. Le baiser d'un chrétien me rendra le repos éternel.

Guihen était un garçon décidé. Il se pencha vers la chèvre, si ardemment qu'il eut à peine le temps de voir qu'elle se transformait soudain en un bouc aux gros yeux bridés, au nez lourdement busqué, aux lèvres noires et pendantes, avec une barbe jaune qui se tordait. Son hésitation ne dura qu'un éclair : il ferma les yeux et baisa le front puant de l'animal.

Maintenant, il fallait recommencer. Guihen reprit son souffle, et, le cœur soulevé, se pencha de nouveau. Mais cette fois, il vit se tordre sur les pierres un énorme serpent qui levait sa tête plate vers lui, dardant une langue pareille à une flamme. Le monstre sifflait avec une rage si atroce que Guihen se vit prêt à la déroute. Ses jambes

tremblaient, l'horreur l'envahit. Il sentit sa bouche toute sèche d'amertume, et souhaitant la mort, il posa ses lèvres sur les écailles du front, entre les yeux glacés.

À ce coup-là, Guihen sut ce qu'est la bravoure.

Il ne restait plus qu'une épreuve. Quelle épouvante allait fondre sur lui ? Toutes ses pensées avaient fui dans un tourbillon vertigineux. Une seule subsistait follement : tenir. Il s'avança pour le troisième baiser.

Une fille adorable était assise sur l'autel païen. Si belle sous son hâle doré de Mauresque, avec le bleu presque noir de ses prunelles, et ses grands cils recourbés entre lesquels s'aiguissait son regard, que tout le sang de Guihen en fut fouetté. Ses longues jambes de nymphe étaient mollement fléchies sur le lit de pierre, et ses noirs cheveux luisants se pailletaient d'étoiles.

Guihen sourit. Elle ne le vit pas sourire, mais elle sourit aussi, comme si son cœur, mystérieusement, battait à la même cadence. Un arôme d'herbes fraîches montait de toute sa personne vers le jeune conquérant, incliné pour l'embrasser.

Mais alors l'image d'Aélis brilla dans la mémoire de Guihen. Il ne donna pas le troisième baiser. Et tout fut fini.

La Cabre d'or était là, de nouveau, rouge sous les feux de la lune.

— Insensé ! dit-elle.

Elle piaffa, et sembla jaillir parmi les pierres écroulées qu'elle éclaboussa au passage de lueurs fauves. Dans un bond foudroyant, elle atteignit le sommet du plus grand tronc de colonne. Elle y resta plantée en silence pendant quelques minutes, longues comme une éternité. La brise qui agitait les branchages des pins semblait mourir en approchant sa silhouette de métal dur ; pas un poil de sa fine barbiche ne bougeait. Ses yeux de statue, d'un regard vide, se fixaient sur la place transparente où se tenait Guihen.

Enfin, du haut de son piédestal, elle lui cria son adieu. La voix vibrante résonnait dans toute la vallée.

— Va, Guihen. Tu ne me reverras jamais. Et jamais personne ne te reverra ! Tu peux rentrer chez toi : ton corps désormais n'est rien de plus qu'un souffle dans l'air, qu'une fumée dans la nuit, qu'un flocon de neige dans l'eau d'une fontaine... le reflet mobile qui t'habillait, je l'emporte dans les ténèbres : au lieu de te jeter sur moi comme un oiseau rapace, il fallait tenir solidement la poule blanche, sans qui tu ne peux retrouver tes couleurs et tes contours réels. Moi, je me contenterai de cette enveloppe sans âme. J'y ferai durcir une fonte d'or bouillante, et ton idole refroidie resplendira sans fin dans la caverne de la Cabre d'or.

La voix s'est tue. Les ruines sont désertes. Guihen se passe la main sur le front. Il tâte fébrilement derrière lui, à sa ceinture, et jette sur le

sol un objet qui prend aussitôt la forme d'un panier – d'un panier vide. Il arrache quelque chose de son sein : un trait de feu aigu luit soudain en frappant la pierre : c'est une fine aiguille d'or qui ricoche, et se perd dans une fissure, pour y dormir des siècles. Guihen n'a pas un regard pour elle. Il contemple avec égarement la vallée : nulle figure humaine, sous le clair de lune immense...

La brise court sans hâte sur les prés et dans les bois. Elle s'étonne de voir les herbes, en silence, s'écraser de place en place, puis se relever aussitôt, selon un rythme étrange et pareil au pas indifférent des somnambules. Oui, de place en place, au ras du sol, voilà que se brisent, l'une après l'autre, de plus en plus loin, les tiges opalines de cent fleurs mauves...

Maintenant, des branches s'écartent d'elles-mêmes dans les bois engourdis, et retombent sans bruit comme des rideaux pleins de secrets. Et là-bas, enfin, sur la grande route, des cailloux broyés craquent sans que personne les foule. La voix enrouée de la rivière qui s'enfuit semble parler dans la nuit limpide, on ne sait à qui, d'un ton de regret et d'espérance meurtrie : « Aélis, Aélis, Aélis... »



Les noces de la princesse Aélis n'eurent jamais lieu. La cour du roi devint taciturne, et pareille à un lac de montagne l'hiver. Les vivants semblaient s'y cacher.

Aélis traversait d'un pas languissant les salles désolées. Parfois elle s'attardait loin de ses suivantes, au milieu d'un grand vide. Elle semblait attendre ; ou bien, soudain, écouter les craquements furtifs des lames du parquet, guetter au fond d'une antichambre l'ondoiement d'une tenture, qui retombe dans un souffle muet.

Qu'a-t-elle vu ?... Rien ; ce n'est rien... Mais elle s'est arrêtée : ne prête-t-elle pas l'oreille à un mystérieux chuchotement ? On croirait voir ses lèvres bouger à leur tour, pour une lente réponse à mi-voix : comme on tente de consoler un enfant, un malade qui se tourmente.

Et puis, elle soupire, et, d'un air mélancolique et passionné, elle reprend sa marche solitaire.



Pierre de Provence et la belle Maguelone



L'AN mille approchait. En ce temps-là, il y avait bien des fous, et bien peu de sages au royaume d'Arles. L'avènement de Rodolphe III le Fainéant avait donné le signal du tumulte à ses rivaux et à ses vassaux, qui se disputaient les lambeaux d'une terre trop belle. Seul, le comte Jean de Provence se tenait à l'écart, dans sa seigneurie de Cavaillon.

Au milieu du désordre, ce petit coin de la vallée de la Durance était un séjour délicieux. Malgré la jalousie de son frère et de son neveu, Jean de Provence fit régner dans son fief la paix et la prospérité. Son épouse, qui était fille du comte de Barcelone, charmait les cœurs par sa grâce.

Sûrs d'être bien reçus, les jongleurs errants venaient souvent remplir de leurs brillantes musiques le château de Cavaillon, et déclamer leurs chansons de geste, ou leurs *dits* pleins de verve, qui soulevaient des rires allègres.

C'est au milieu de ces fêtes de l'esprit que naquit Pierre de Provence. Ses parents firent de lui un chevalier accompli, aussi habile à manier la lance qu'à pincer les cordes de la harpe ; et les vers qu'il écrivait faisaient rêver les dames, autant que ses paroles de charité touchaient les pauvres gens, consolés par lui dans leur misère. Il connaissait même la physique ; et pour lire dans les astres, il passait sur une tour du château les nuits glacées de l'hiver aussi volontiers que les nuits parfumées de la belle saison. Le matin, il descendait de sa tour, pâle

sous ses cheveux noirs, et il souriait d'un air songeur.

Un jour, des marchands venus de Naples abordèrent à Aigues-Mortes, et remontant le Rhône vinrent saluer Jean de Provence. Ils furent ravis du bel accueil qu'on leur fit, et remercièrent leurs hôtes en leur contant tout ce qu'ils avaient vu dans leurs voyages, et le spectacle du golfe de Naples au pied du Vésuve, puis les splendeurs de la cour, et la gloire de la famille royale, la gentillesse de la reine de Naples, et la beauté de sa fille Maguelone.

À l'heure même où naquit la princesse, disaient-ils, un don du ciel avait frappé les siens d'émerveillement : sur ses petites épaules blanches, un flot de cheveux d'or dansait, et ses yeux grands ouverts rayonnaient comme deux étoiles bleues. Elle parut si adorable que sa marraine voulut l'appeler Maguelone : c'est le nom qu'alors les riverains de la Méditerranée donnaient à Vénus, se souvenant qu'elle est l'étoile des Mages, la plus charmante des étoiles, pure comme une perle.

Les voyageurs firent un si doux portrait de la jeune princesse, ils parlaient d'elle avec une telle émotion, que Pierre s'éprit de la belle Maguelone sans l'avoir vue. Perdu dans son rêve, il fuyait la cour et le monde plus qu'il n'avait jamais fait. Il passait ses nuits à contempler les constellations, dans l'espérance folle qu'au même instant peut-être les yeux bien-aimés s'arrêtaient au même point, sur le velours azuré du firmament ou sur le givre léger de la voie lactée.

Il guettait surtout, chaque soir, l'éclosion de Vénus parmi l'or vert du couchant ; et quand elle avait disparu à l'horizon assombri, il veillait désespérément jusqu'à l'aube, incapable de dormir. Son noble et pâle visage se plombait peu à peu de lassitude : une fièvre profonde semblait le hâler, et toute la cour pensait que l'influence fatale de Saturne pesait sur lui. Le comte Jean, pour rompre ce sortilège si poétique mais si troublant, lui disait parfois, en riant :

— Prenez garde, mon fils ! N'attendez pas l'impossible... Les astrologues savent que Saturne et Vénus se poursuivent sans cesse à travers les cieux, et ne se peuvent rejoindre qu'une fois tous les sept ans !

Pierre souriait aussi, toujours muet, et ne pouvait songer qu'à la princesse du golfe enchanté. Une nuit, il disparut. Sa fièvre d'amour l'appelait là-bas.

Il arriva à Naples la veille d'une grande fête. Des tournois devaient avoir lieu en présence du roi et de sa famille. Un chevalier illustre venu de Bohême avait lancé un défi. Il était jeune et aimable, et si généreux que chacun souhaitait sa victoire : cet amour universel lui fortifiait le cœur au point que jamais il n'avait été vaincu dans l'arène, ni sur aucun champ de bataille.

Pierre de Provence releva son défi. Il le combattit comme en rêve, et

ne vit pas les coups étonnants qu'il recevait ou qu'il portait. Soudain, il s'aperçut qu'il avait l'avantage et que le duel s'achevait : plein de regret pour la vaillance malheureuse de son adversaire, il eut soin de ne pas le navrer de son fer, le releva après sa chute, et lui donna l'accolade en lui offrant sa propre épée. La foule éclata en applaudissements et en cris de joie : un deuxième favori, plus chevaleresque et plus fortuné que le premier, venait de se révéler.

Le roi voulut connaître le vainqueur, et le fit venir. La belle Maguelone, en sa présence, aurait voulu garder les yeux baissés, comme une fille bien née. Elle avait honte d'elle-même, et pourtant une force invincible l'empêchait de détacher ses regards du beau chevalier provençal. Telle une biche prête à fuir, elle le regardait, d'un air craintif et confiant à la fois, ouvrant tout grands ses yeux bleus comme le soir, lustrés de larmes légères. Elle le contemplait avec une candeur si désarmée que Pierre se sentait mourir.

Le roi lui fit honneur, et lui demanda son nom.

— Sire, dit-il, pardonnez-moi. Monseigneur saint Pierre est mon patron ; mais je ne puis en dire davantage. Si mes parents sont obscurs, je craindrais qu'on ne les méprisât ici en opposant ma bonne fortune à la leur ; ou qu'on ne m'accusât de les dédaigner puisque j'ose paraître dans un lieu aussi haut que votre cour. Si mes parents sont illustres, je craindrais de ternir leur gloire par des mérites encore insuffisants ; ou, tirant vanité d'une antique lignée, de paraître usurper votre bienveillance en faveur de mérites qui ne sont pas les miens.

Ce discours énigmatique ne contenta pas le roi. Mais il était épris de courtoisie, et sans laisser rien voir de sa déception, il invita Pierre au banquet annoncé pour le soir. Le mystère voulu par le jeune homme toucha Maguelone, au contraire, comme une marque de dignité et de délicatesse exquise. Son cœur était pris. Elle pressentait, avec une joie brûlante, que Pierre n'était venu là que pour elle. Elle palpitait comme une colombe.

À la fin du banquet, en passant devant lui, elle eut pourtant la force de lui dire :

— Seigneur, vous n'avez fait hommage de votre victoire à nulle dame, comme la coutume des tournois y autorise un vrai paladin. Vous déplairait-il d'être mon chevalier ?

La voix de Pierre s'étrangla dans sa gorge. Il tomba à genoux devant Maguelone, et baisa le bas de sa robe, qu'il n'osa pas soulever parce qu'il voyait dessous, comme un bourgeon de fleur, poindre un petit pied.

Mais la belle enfant voulait savoir le secret de l'étranger. Toute la nuit, elle revit les passes éclatantes du tournoi, et le doux hommage obtenu. Son ardente jeunesse n'acceptait pas les prétextes dont son père le roi s'était contenté.

Elle avait auprès d'elle sa nourrice, une captive grecque du nom de Nice. La bonne femme lui avait voué un amour éperdu : pour un sourire de Maguelone, elle se serait jetée au feu. La princesse l'envoya trouver Pierre, pour tâcher d'apprendre quelque chose de lui. Pierre ne pouvait refuser à Maguelone le don qu'elle attendait, quelques paroles un peu plus confiantes que son excuse au roi. Il fit répondre par la bonne messagère :

— J'appartiens à une noble famille de Provence. Non loin du Rhône, mon père présentement règne avec sagesse et honneur. Bientôt, j'espère avoir le droit de vous en dire davantage : bientôt, très douce Dame, mais non aujourd'hui encore.

En même temps, il remit à Nice pour Maguelone un anneau d'or très simple, sans pierre, sans nul emblème entaillé ; un anneau fait de deux humbles joncs tordus ensemble, sans commencement ni fin. Maguelone le prit avec ravissement.

Les jours qui suivirent, elle ne se lassait pas de faire parler sa nourrice de l'accueil qu'elle avait reçu de Pierre ; et chaque fois qu'elle le pouvait, elle l'envoyait auprès de lui. Et chaque fois, Nice portait des lettres où l'amour parlait un langage de plus en plus lumineux : des lettres si belles et si pures, que des amants d'aujourd'hui, s'ils pouvaient en lire le quart seulement, deviendraient pâles comme la mort, et leur cœur éclaterait dans leur poitrine.

Et un jour, Nice porta à sa maîtresse une deuxième bague, où le ciseau de l'orfèvre avait figuré, sur sa tige menue, une fleur de férigoule, que les Grecs appellent thym ; on dit que c'est la fleurette du cœur, l'emblème des déclarations d'amour. Quatre fines turquoises formaient la fleur à peine visible sur le chaton ciselé. En envoyant cette bague, Pierre implorait de Maguelone un rendez-vous.

Quelques heures plus tard, elle le reçut dans sa propre chambre, dont le dallage noir et blanc était jonché de sauges en fleur, de douces sauges au feuillage de velours et d'argent. Parmi toute cette verdure, elle avait secrètement jeté un brin, un seul brin, de férigoule. Pierre s'agenouilla de nouveau devant Maguelone, et de nouveau, avec une humilité passionnée, il saisit le bas de sa robe pour le baiser. Au même instant, il vit perdue dans la jonchée odorante la minuscule fleur bleue de la férigoule.

Il la prit. Maguelone vit son geste et sourit délicieusement.

— Je vous remercie, seigneur, lui dit-elle, de votre amour qui est celui d'un bon chevalier. Je suis heureuse de cet amour, et je ne peux vous cacher mon bonheur : je veux que vous ne doutiez pas d'être aimé comme vous aimez. Pierre, vous voyez que c'est pour vous-même que je vous ai choisi, non pour noblesse de sang, ni pour puissance, ni pour richesse, ni pour gloire mondaine qui vous vienne d'autrui. Mais je vous demande, tant j'ai le cœur plein de douceur, je vous demande

de me laisser aimer tout ce qui est à vous, votre famille, votre pays, votre passé. Ne me faites rien perdre de tout cela : dites vos secrets à votre amie, qui par grande tendresse vous implore.

Alors Pierre ne put résister au sourire de Maguelone et à sa belle voix tremblante. Il lui dit sa naissance à la cour de Cavaillon, et sa jeunesse, ses premiers combats, ses voyages, et ses douces espérances. Elle l'écoutait ravie, en lui tenant les mains, et parfois l'interrompait de vives et caressantes paroles. Les heures passèrent sans que l'un ni l'autre s'en aperçût. La bonne Nice fut obligée de leur dire que la nuit était venue, et qu'ils devaient se séparer. Ils échangèrent en frémissant le premier baiser, et se jurèrent fidélité. Maguelone passa au cou de Pierre une chaîne d'or, et Pierre lui donna un troisième anneau qu'il portait au petit doigt, paré d'une escarboucle prodigieuse. Puis il quitta le palais royal.

Cependant, la cour de Naples, et toute la ville intriguée, ne cessaient de parler du beau seigneur étranger qui cachait si jalousement son nom, qui refusait de se mêler à la vie de tous, que nulle affaire de guerre ou d'argent ne semblait occuper, et qui pourtant demeurait là, comme attaché par un charme.

En le voyant fréquenter le palais jour après jour, bien des gens, pour faire leur cour à un personnage en si grande faveur, le comblaient de prévenances, de belles paroles, d'éloges outrés. Mais toutes ces marques serviles d'intérêt n'éveillaient en lui qu'impatience et écœurement. Il lui arriva de refuser toute réponse à des importuns qu'il n'estimait point, ou de leur tourner le dos.

Le vent changea autour de lui, surtout quand on vit qu'il ne savait pas profiter de la protection royale pour obtenir quelque charge avantageuse. Ceux qui le jalousaient ou qu'il avait éconduits se vengèrent en le raillant, puis en le calomniant. Un méchant rimeur, un courtisan qui se croyait spirituel, fit sur son compte une chanson satirique, dont les petits vers précipités s'égrenaient comme un chapelet rompu. On chuchotait ce *sirventès* dans les coins, et l'on s'arrangea pour qu'il en trouvât une copie égarée sur son passage. Il lut, il reconnut l'auteur à sa verve bilieuse, il alla le trouver, et lui fit en termes froids et mesurés les reproches qu'il méritait. Mais il ne songea pas à le châtier par les armes, et ne lui fit pas même de menaces pour l'avenir. Il n'avait dans le cœur que ses amours.

Pourtant la vie chevaleresque à la cour de Naples continuait de dérouler ses fêtes et ses spectacles habituels. Pierre était bien obligé, pour justifier sa présence au palais, de figurer dans les banquets, les bals et les chevauchées ; il ne pouvait refuser au roi son hôte de rehausser par sa vaillance et son adresse l'éclat des joutes princières, données en l'honneur des dames ou des visiteurs illustres.

Il revêtit donc plusieurs fois l'armure des tournois, et combattit par

la lance et le glaive, portant au bras une écharpe de soie rouge et or, les couleurs de Maguelone. Il affronta Lancelot de Valois, et lui fit mordre la poussière ; et pourtant Lancelot de Valois était le seul qui eût jamais battu en champ clos le terrible Ferrier de la Couronne. Il affronta Édouard d'Angleterre, fils du roi, destiné à tenir en main l'un des plus vieux et glorieux sceptres du monde ; et il lui fit mordre la poussière. Il semblait vaincre sans effort. Ses gestes étonnaient par leur force et leur vitesse foudroyante ; mais c'est à peine s'il semblait s'apercevoir du combat et de l'agitation de ses adversaires.

Un jour enfin, on annonça l'arrivée du plus impétueux, du plus farouche et violent champion des pays au delà des Alpes. Et Pierre vit paraître Jacques de Provence, son oncle, le propre frère de son père le comte. Jacques se présenta à l'entrée de la lice sans reconnaître, sous la visière baissée, son neveu, dont le bouclier ne portait point d'armoiries. Pierre voulut refuser le combat.

Mais Jacques de Provence, au lieu de voir dans cette retenue un hommage à ses prouesses anciennes, se crut méprisé par le jeune vainqueur qui dédaignait de dire son nom. Il se moqua de lui amèrement, il l'injuria, le blessa dans son honneur pour le forcer à se battre. Pierre dut accepter le duel, au risque de répandre son sang même.

Malgré la brutalité furieuse qui emportait Jacques dans ses assauts, Pierre eut la chance de le jeter à bas de son cheval sans le blesser. Maguelone semblait deviner l'angoisse de son champion. Elle se pencha vers son père et lui dit quelques mots. L'avantage de Pierre étant affirmé, et l'honneur des deux adversaires étant sauf, le roi interrompit le combat, au lieu de le laisser s'achever à pied, par une passe à l'épée. Pierre salua son oncle sans lever sa visière, et ne parut pas au banquet qui suivit les joutes.

Mais à ce banquet, Jacques se trouva placé entre la reine et Maguelone. Sans trahir le secret de celui qu'elle aimait, Maguelone prit plaisir à questionner Jacques sur sa famille, sur la cour de Cavaillon et la Provence. Jacques n'avait rien à lui cacher. Il lui apprit que son neveu Pierre, l'espoir et l'amour des Provençaux, avait soudain disparu, après quelques mois d'étrange humeur noire. Le comte et la comtesse, dit-il, se désespéraient, redoutant que leur fils n'eût mis fin à ses jours.

Le lendemain, dans un bosquet de citronniers, Maguelone revit Pierre sans témoins. Elle lui répéta ce qu'elle avait appris, et le jeune homme sembla revenir d'un long oubli : saisi de remords, il pleura en pensant à la peine de ses parents, et supplia Maguelone de le laisser partir.

— Tu es mon époux, tu es mon âme, lui dit-elle. Plaise à Dieu que jamais je ne te donne un mauvais conseil ! Je crois en effet que tu dois

au plus tôt rendre la paix et la joie à ceux qui t'ont donné la vie. Mais je ne te laisserai partir que si tu m'emmènes avec toi.

Il voulut la persuader d'attendre son retour à Naples. Il reviendrait au plus tôt, avec l'approbation de son père, demander la main de Maguelone au roi. Mais la princesse, brûlante d'amour, se révoltait contre ces délais que le cérémonial des cours allait imposer à ses vœux. Elle tremblait à l'idée des dangers aux mille formes qui pouvaient surgir pendant la séparation. Peut-être sa tendresse exagérait-elle ces dangers. Cependant, Pierre ne put la convaincre. C'était pour lui un tel déchirement de la quitter, qu'il accepta l'idée d'emporter Maguelone dans sa fuite.

À la nuit close, deux destriers à la robe sombre s'éloignèrent sans fracas des murs de Naples. À peu de distance, une escorte en armes attendait les deux amants. La chevauchée fut longue, et rudement poussée. Vers l'aube, Maguelone dut avouer qu'elle était lasse. On fit halte sous un pin tordu à l'épaisse chevelure, en vue de la mer. Et tandis que les vagues gonflées de soupirs lentement déferlaient sur le sable, Maguelone s'endormit, la tête appuyée sur la poitrine de Pierre.

Elle dort, et parmi les rochers, parmi les touffes de myrte ou de ciste blanc et or, lézards et papillons, un instant dérangés, s'approchent sans crainte pour contempler Maguelone, doucement abandonnée. Les papillons dansent dans le soleil, puis viennent à l'ombre du pin respirer l'haleine légère et odorante de la jeune fille. Pierre, las de la course lui aussi, mais grisé d'amour, ne peut tenir ses paupières closes, et, les yeux baissés sur Maguelone, couve son sommeil.

Du haut d'un grenadier étoilé de fleurs sanglantes, un corbeau s'abattit. Maguelone épuisée avait laissé choir dans l'herbe une bourse aux fines mailles d'argent, où elle avait enfermé son plus cher trésor : les trois anneaux donnés par Pierre, les trois anneaux liés d'un ruban vermeil et doré. Le corbeau, attiré par l'éclat du métal, saisit la bourse et s'envola.

Pierre, aussi vite qu'il put, aussi doucement qu'il put, dégagea son bras passé sous le cou de Maguelone ; elle gémit sans ouvrir les yeux. Il plia son pourpoint, pour le lui glisser sous la tête, en un coussin où se répandirent les boucles blondes au parfum de paradis. Avec la bride de son cheval, il improvisa une fronde, il y plaça un caillou, le fit tourner, et du premier coup blessa le corbeau.

L'oiseau noir alla tomber dans la mer, sans lâcher la bourse. Une solide barque était tirée sur la grève, à peine léchée par les vagues paresseuses. Pierre la mit à flot, et rama vers le corbeau. Mais le caprice des vents emportait peu à peu la vilaine bête vers le large, et la barque trop lourde n'avancait guère. De temps en temps, l'oiseau blessé, retrouvant quelques forces, volait plus loin, retombait à l'eau, et échappait à la noyade en reprenant encore son vol. Pierre

s'obstinait à tirer sur les avirons, sans s'apercevoir qu'il s'éloignait dangereusement de la côte.

Un îlot qu'il contourna lui cacha bientôt la vue du gros pin. À l'abri de cet îlot, se tenait embusqué un vaisseau pirate. Les Barbaresques de l'équipage se jetèrent sur la barque imprudente. Pierre de Provence fut pris.

Ils ne lui firent aucun mal. Il était sans épée, et tout étourdi de son malheur : plus triste de la bourse volée à Maguelone que de sa liberté perdue. La douceur profonde de cette tristesse toucha les rudes matelots. Son riche équipement, la finesse du linge qu'il montrait à découvert, lui valurent les égards qu'on accorde aux grands seigneurs. Ils l'emmenèrent à Tunis, et offrirent au Sultan cette prise royale.

Le Sultan essaya de l'interroger sur son origine, espérant arracher à la famille du captif une grosse rançon. Mais Pierre, songeant à toute la douleur qu'il avait déjà donnée aux siens, ne voulut pas les affliger une fois de plus, et les ruiner par surcroît : il refusa de parler.

Son maître connaissait les hommes, et la dignité de Pierre l'enchantait. Il n'essaya pas de le contraindre par la force, et au contraire lui parla presque en ami : il lui offrit de prendre du service dans ses armées. Pierre, sans hésiter, accepta ; mais il fallut lui promettre qu'on ne lui ferait jamais combattre des chrétiens. Le Sultan avait assez d'ennemis chez les Infidèles, parmi les tribus noires indomptées, les pachas rebelles, ou ses rivaux de Babylone, de Sorie ou de Morroc. L'accord fut aisé.

Bientôt le renom du jeune capitaine chrétien, follement brave et vainqueur en toutes les rencontres guerrières, devint tel qu'il suffit à tenir en respect les ennemis les plus audacieux. Jamais l'empire du Sultan n'avait été si largement et si solidement établi.

La paix assurée, le souverain reconnaissant remercia Pierre en le comblant de cadeaux, armes précieuses, chevaux du sang le plus pur, parures splendides, esclaves, palais... Il aimait l'avoir auprès de lui, et le consultait dans les plus graves affaires. Pierre se souvenait du sage gouvernement de son père en Provence, et savait donner au Sultan des conseils fermes et prudents.

Au bout de quelques années, sa fortune aurait été magnifique, sa puissance inouïe, si la puissance et la fortune avaient pu le séduire. Mais il demeurerait toujours mélancolique et sans désirs. Il ne songeait qu'à Maguelone abandonnée, à ses parents dans le deuil. Il refusait tout ce qui aurait pu le lier davantage à son seigneur et à la terre barbaresque. Il rejeta plusieurs propositions de mariage avec les plus nobles princesses musulmanes ; il refusa d'un geste inflexible et muet l'idée de se convertir à l'Islam.

Le Sultan, plein d'une sincère affliction, le fit parler et peu à peu lui arracha quelques confidences. Il avait désormais pour Pierre une

amitié étrange et jalouse, et pourtant ne voulait pas faire le bonheur de son vassal en se privant de ses services. Il n'avait pas le courage de le renvoyer, et cherchait par quelle tentation le retenir.

Pierre lui avait dit la merveilleuse beauté de Maguelone. D'ailleurs, sur toutes les côtes de Méditerranée, jusque dans les îles les plus perdues, les navigateurs en avaient porté des nouvelles. Le Sultan envoya en orient et en occident des messagers munis de lourds sacs de sequins non percés, et finit par se procurer ce qu'il cherchait, une fille comparable en beauté à Maguelone.

Ce fut une odalisque des bords de la Mer Noire, une Géorgienne aux boucles d'or, aux yeux bleus comme le soir, dont le sourire presque divin et les danses voluptueuses auraient fait divaguer le plus vieux philosophe de la Mecque. Il la donna à Pierre, croyant lui faire retrouver en elle ses amours perdues. Sa ressemblance avec Maguelone était étrange en vérité. Mais ce n'était pas Maguelone. Pierre accueillit avec douceur la belle captive, la salua en la regardant au fond des yeux, sans répondre à ses mélodieux accents, et se retira dans ses appartements pour n'en plus sortir.

Quand le Sultan apprit l'échec de sa tentative, il fit étrangler la malheureuse qui n'avait pas su tourner la tête au chevalier chrétien ; il le jeta lui-même dans un cachot, l'accusant devant ses ministres du crime de lèse-majesté. Furieux, il criait :

— Ce Galiléen a voulu séduire ma sultane favorite. Quel châtiment mérite-t-il ?

— La mort, et d'abord la torture ! répondirent les ministres, jaloux depuis longtemps de l'étranger.

On prépara donc son supplice en hâte. Mais le même jour, un complot éclata dans Tunis. Les chefs des familles nobles, mécontents eux aussi de l'influence prise par Pierre de Provence, avaient juré de déposer et de tuer le Sultan, coupable, disaient-ils, de haute trahison. Déjà ils avaient soulevé la ville ; la rumeur de l'émeute montait, le palais était cerné, et la défense faiblissait aux portes.

La garde d'élite recrutée par Pierre, ne voyant pas son chef aimé à sa tête, semblait inquiète et peu disposée au combat. Le péril était extrême. Le Sultan le comprit, et revint à la raison. Il fit sortir du cachot son loyal serviteur, lui parla gravement, et sut reconnaître ses torts.

— Je me remets entre tes mains, lui dit-il, toi à qui déjà je dois tant. Je te charge de la défense du palais. Prends les armes, et maîtrise ces fous. Après cela, je ne te demanderai plus rien ; et malgré toute la tristesse que j'aurai de te perdre, je te rendrai ta liberté. Je ne garderai, si tu le veux, que le souvenir de ton amitié.

Pierre saisit son épée, harangua sa garde fidèle, et brisa la rébellion avant le soir.

Le lendemain, dans la rade de Carthage, un navire armé par le Sultan levait l'ancre. Il emportait vers le nord Pierre de Provence et les présents qu'il avait reçus de son ami.



Le sommeil de Maguelone ne dura pas longtemps. Ne sentant plus sous sa tête battre le cœur de Pierre, ne sentant plus les bras de Pierre autour de son corps, un froid de glace l'envahit, une angoisse mortelle : elle se dressa, comme mordue par un serpent. Son bien-aimé n'était plus là.

D'abord, elle se reprocha son alarme. À quelques pas de distance, les cavaliers de l'escorte continuaient en paix de dormir. Elle entrevit au loin sur la mer une barque si petite, si petite au milieu d'un reflet de soleil aveuglant, qu'elle ne put distinguer le pêcheur qui la montait. Ses yeux ne s'y arrêtrèrent pas. D'ailleurs, la barque disparut presque aussitôt derrière la pointe rocheuse d'une île.

Maguelone imaginait plutôt que Pierre était allé dans les bois reconnaître le chemin, ou s'assurer du haut d'une colline qu'ils n'étaient pas suivis. C'est seulement après avoir appelé en vain, après avoir envoyé les cavaliers battre la campagne de tous côtés, après avoir passé de longues heures dans l'attente, qu'elle repensa à la barque. On trouva sur la grève un chapeau à demi trempé, et la trace fraîche d'une quille traînée dans le sable.

La pauvre enfant ne voulait pas encore croire à son malheur. Elle n'arrivait pas à comprendre quelle raison aurait pu amener Pierre à monter seul sur une grossière barque de pêche, quelle folie l'aurait empêché de revenir, puisque la mer était calme et le vent sans violence. Elle passa toute la fin de la journée et toute une atroce nuit sur cette plage déserte, sans vouloir écouter ses compagnons.

Le lendemain, la voyant obstinée et comme folle, ils la quittèrent, sous prétexte d'aller chercher des vivres, en fait parce qu'ils s'inquiétaient des suites de cette aventure, une fois leur maître disparu. Maguelone resta seule devant la mer, les yeux secs, le cœur dévoré d'un feu de douleur.

Le terrible soleil et la faim croissante, joints à une crainte fatale, commençaient à la faire délirer. Bientôt, elle tomba évanouie sous le pin qui avait bercé son beau rêve. Elle y serait morte, si des pèlerins siciliens qui se rendaient à Rome ne l'avaient découverte, au moment de camper à la belle étoile. Ils eurent pitié de la pauvre petite, et la ranimèrent. Mais elle continuait à dire des mots sans suite.

Ils l'emmenèrent avec eux, et arrivèrent à Rome au bout de quelques jours. Là, ils la firent entrer dans un hôpital où des religieuses soignaient les pèlerins dans la peine. La supérieure de cette maison

reçut Maguelone avec charité, sans demander d'explications. Elle n'en demanda pas davantage quand l'enfant eut retrouvé sa raison et ses forces.

Pour remercier les religieuses de leurs soins, Maguelone demeura plusieurs mois dans la ville sainte, soignant à son tour les pauvres et les abandonnés. Le souvenir de sa brève félicité et de son malheur la tenait si fort, que toutes ses paroles, tous ses gestes étaient pleins d'une tendresse triste et profonde, d'une charité qui la faisait adorer de ses protégés. Sa beauté revenue, qu'elle tâchait désormais de dissimuler, rayonnait malgré elle, et faisait aimer la vie aux plus désespérés.

Quelques années passèrent ainsi. Le projet fut alors établi de fonder sur les routes des grands pèlerinages d'autres maisons pareilles à celle de Rome. L'un de ces hospices devait s'élever en Provence. La supérieure de l'ordre, connaissant le dévouement de Maguelone, lui demanda si elle accepterait d'aller le diriger, bien qu'elle n'eût jamais prononcé de vœux, et n'eût même jamais dit en propres termes qu'elle entendait renoncer au monde.

Maguelone fut d'abord surprise et confuse. Mais quand on lui eut dit qu'elle serait autorisée à ajourner encore les vœux réguliers, elle accepta. Elle songeait toujours à Pierre de Provence, et espérait dans le fond de son cœur, contre toute sagesse. Elle vit dans le voyage qu'on lui offrait le moyen de fuir un peu plus loin de Naples et d'une région où chaque jour un hasard pouvait la faire reconnaître ; et puis, il lui semblait qu'en allant vivre en Provence, non loin des lieux familiers à Pierre, et encore habités par les siens, elle empêcherait de mourir quelque chose de délicieux et d'étonnant.

Il fut donc décidé qu'elle irait fonder un établissement hospitalier près de l'embouchure du Rhône. Un navire l'emporta avec ses sœurs et la déposa au port d'Aigues-Mortes. Des bâtiments de pierre blanche l'attendaient, vides encore. Elle les fit consacrer, et en souvenir de son bien-aimé et des premières paroles qu'elle eût ouïes de sa bouche, elle voulut appeler sa maison l'Hôpital Saint-Pierre.

La renommée de sa douceur et de sa beauté, qui faisaient des miracles, ne tarda guère à voler de bouche en bouche à travers toute la Provence. La comtesse, au fond de sa retraite de Cavaillon, entendit parler de l'exquise Maguelone. Elle souhaite la connaître, et en même temps faire trêve un peu à sa douleur maternelle en procurant quelque soulagement aux affligés. Descendant la Durance et le Rhône, elle vint en visite à Saint-Pierre, afin d'y apporter des aumônes en mémoire de son fils disparu.

Quand Maguelone se trouva en présence de celle qu'elle eût aimé appeler sa seconde mère, elle éclata en sanglots, et se jeta dans ses bras. Il lui fallut expliquer son émotion à la comtesse. Maguelone

raconta sa belle et douloureuse histoire. La comtesse, d'abord, fut heureuse un instant d'apprendre que Pierre, en quittant Cavaillon, n'était pas devenu fou, et qu'il n'avait pas fui pour se donner la mort, mais pour conquérir le plus merveilleux amour. Puis la pauvre mère, presque aussitôt, retomba dans un chagrin plus noir, en voyant comment Pierre avait été trahi par la fortune, à la veille même de sa félicité.

Elle invita cependant Maguelone à venir lui rendre sa visite à Cavaillon. Le comte serait heureux de connaître à son tour celle que son fils avait choisie et gagnée. Puis elle fit préparer sa litière pour le retour. Maguelone la pria pourtant de prendre un dernier repas à sa table : une tempête s'était élevée le matin en mer, amenée par le vent d'Afrique, et sur terre aussi le temps agité déconseillait un départ trop hâtif. La comtesse accepta, et attendit le dîner en compagnie de Maguelone.

L'heure vint où l'on apporte les aiguières d'argent qui servent à verser l'eau sur les mains des invités. Au moment où cette eau claire, aromatisée de cannelle et d'hysope, rejaillissait dans le plateau, on frappa à la porte. C'était le cuisinier de Saint-Pierre, qui s'excusa de déranger les nobles dames pour un cas étrange.

— J'étais en train, dit-il, de préparer le poisson pour votre dîner. C'est un turbot magnifique, destiné à la table de Madame Maguelone par un pêcheur qu'elle a soigné. J'ai fendu ce turbot pour le vider, et voici ce que j'y ai trouvé !

Et il fit voir une bourse aux fines mailles d'argent, que le poisson avait avalée dans ses voyages marins. Maguelone ouvrit la bourse en tremblant. Elle contenait trois bagues, l'une faite de deux joncs d'or nus, tordus ensemble, la deuxième parée de quatre menus pétales de turquoise en fleur de fêrigoule, la troisième portant une prodigieuse escarboucle. Le cher passé d'un seul coup déborda de son cœur, ses larmes coulèrent de nouveau, mais moins fort. La comtesse, elle aussi, avait reconnu les bagues. Dans l'étrange hasard qui les remettait sous ses yeux, elle voyait la preuve que son fils était mort au sein des vagues infiniment errantes. Maguelone, au contraire, ne pouvait s'empêcher de rêver que peut-être, par la grâce de Dieu, les bijoux retrouvés, les bijoux qui sept ans plus tôt avaient touché les mains de Pierre, étaient le signe d'un incroyable retour. Elle essaya de faire partager sa foi à la comtesse : tout ce qu'elle put obtenir fut qu'on ne parlerait pas au comte du poisson voyageur et des trois anneaux.

Maguelone désira voir sans tarder le pêcheur qui avait apporté le turbot la veille. Elle savait bien qu'il ne pourrait rien lui dire de ce qu'elle eût voulu entendre. Mais une force surnaturelle la poussait à nourrir, minute par minute, de ses pensées, de ses gestes et de son sang, le souci d'amour qui veillait comme une lampe éternelle dans

son cœur.

Elle se rendit au port d'Aigues-Mortes, et s'informa de l'endroit où le brave homme tenait son bateau. Parti à l'aube, il venait de rentrer, amenant à son bord l'équipage d'un navire en détresse, qu'il avait eu la chance de recueillir au cours de la soudaine bourrasque. Ces pauvres gens, épuisés par des heures de lutte, demandaient l'hospitalité à Saint-Pierre. Leur capitaine même était le plus mal en point : il avait voulu rester jusqu'au bout sur sa nef désemparée, et une vergue en se brisant l'avait blessé à la tête. Il avait perdu connaissance.

Maguelone donna l'ordre de le conduire à l'infirmerie de l'hospice, et annonça qu'elle viendrait le voir le lendemain, quand il serait un peu remis, et que le départ de la comtesse lui rendrait à elle-même plus de liberté. Puis elle se hâta de rentrer pour aller recevoir les adieux de sa visiteuse. Les vents se calmaient. Les bagages furent chargés. Les deux femmes s'embrassèrent, la litière se mit en route, et Maguelone se retira chez elle, étrangement calme après cette autre tempête qui venait d'agiter son âme.

Vers la fin de la nuit, le capitaine blessé reprit ses sens. Une religieuse avait lavé ses plaies de vin blanc mêlé d'une infusion d'herbes de saint Michel. Elle avait remplacé par des bandes de toile fine le grossier pansement dont les marins lui avaient entouré la tête. La blessure au sommet du crâne avait été amortie, heureusement, par les épais cheveux bruns : il serait vite rétabli.

Mais une sorte de fièvre s'était emparée de lui, une fièvre inexplicable chez un homme si robuste et si légèrement touché : elle se déclarait justement à son réveil, lorsqu'il devait aller mieux. Il ne cessait de s'agiter et de parler. Il ne semblait guère se soucier de tous ses biens perdus dans le naufrage. Mais il voulait savoir s'il avait bien abordé à Aigues-Mortes, qui gouvernait la cité, qui gouvernait la province... Il voulait savoir quels événements importants s'étaient passés depuis sept ans. On lui dit qu'un prince de la maison de Provence avait disparu à peu près vers le moment dont il parlait. Ceci ne semblait nullement l'intéresser. Pourtant, il parut troublé quand on lui dit que le comte et la comtesse vivaient toujours, et que celle-ci venait justement de quitter la région d'Aigues-Mortes.

Il se tut un instant ; puis il eut l'air d'hésiter, et demanda si peu après la disparition de Pierre de Provence une autre famille plus puissante encore, dans un port plus peuplé qu'Aigues-Mortes, n'avait pas été endeuillée par la disparition d'une princesse. La religieuse avait entendu parler en effet de la belle Maguelone, fille du roi de Naples, que des aventuriers avaient ravie à son père ; elle répéta le peu qu'elle savait pour l'avoir entendu dire à Rome, naguère. Mais elle s'arrêta bientôt, sans avoir rien conté d'intéressant : car, sauf à la

comtesse, Maguelone n'avait jamais dit son vrai nom et son histoire à personne.

Le blessé se tut plus longuement, et parut plus abattu. Pour le distraire, la religieuse lui annonça que sa supérieure viendrait le voir dans la journée, et lui dit combien cette dame était jeune, et belle, et bonne. Le capitaine répondit qu'il aurait plaisir à la voir et à la remercier. Comme sa fièvre ne cessait pas, et que le soleil revenu commençait à échauffer la chambre, la religieuse tira les volets et conseilla au jeune homme de se reposer en attendant. Il resta quelques heures dans l'ombre, les yeux grands ouverts.

Quand Maguelone arriva, la religieuse lui donna des nouvelles du blessé, et lui rendit compte de ses moindres paroles. À mesure qu'elle parlait, une certitude radieuse remplissait le cœur de Maguelone. Elle était hors d'état de prononcer un seul mot. Elle put enfin se lever, et marcha vers la chambre close. Elle ne sentait plus les larges dalles de pierre grise sous ses pieds, et il lui semblait chanceler ; mais la religieuse dit plus tard qu'elle glissait et volait au-dessus du sol, comme un ange.

Maguelone ouvrit la porte. Le blessé, dans la pénombre fraîche, s'était enfin endormi et reposait immobile. C'était Pierre, amaigri, brûlé par les guerres, plus fort et plus beau que l'adolescent d'autrefois. Maguelone le regardait dormir, comme lui-même l'avait regardée, sous l'ombre du pin, jadis. Et de même que jadis elle s'était éveillée en ne sentant plus auprès d'elle son amant, de même Pierre commença de s'agiter dans son sommeil. Il gémit, tourmenté par le cauchemar de sept années, et sans lever les paupières, il dit :

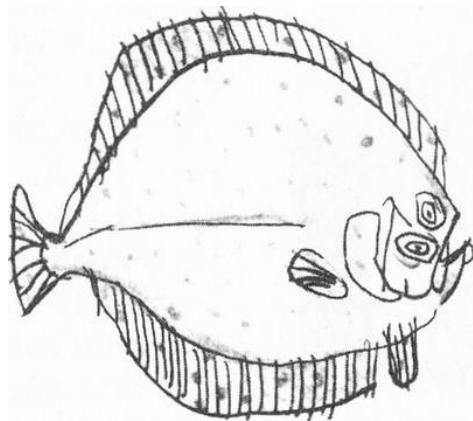
— Maguelone, mon enfant chérie, pourquoi êtes-vous si loin de moi !

— Je suis là, Pierre, dit-elle.

Il ouvre les yeux. Encore plein de nuit, il ne distingue rien dans la pièce étrangère. Mais cette voix, cette voix, qui reprend tout bas :

— Doux seigneur, je suis Maguelone, que vous avez tant aimée.

Tout le corps de Pierre se met à trembler dans une sorte d'attente terrible. Maguelone arrache la coiffe blanche et noire qui depuis tant de saisons enserrait son charmant visage. Ses longues boucles d'or soudain volent et répandent un souffle de paradis. La lumière limpide de ses yeux bleus rayonne dans toute la chambre, et baigne Pierre de Provence. Elle se penche vers son chevalier, la belle Maguelone, et lui donne ses lèvres à baiser.



Romieu de Villeneuve



ENTIL seigneur, et courtois, fut Raymond de Provence, qu'on appelle aussi le comte Bérenger. À sa cour, on ne voyait ni barons vêtus de fer, ni soudards à la mâchoire farouche, car le comte aimait la paix et les visages souriants. Demoiselles et jeunes dames, jouvenceaux bavards, chevaliers de belle humeur, se pressaient aux fêtes qu'il donnait : il préférait d'ailleurs une gracieuse cour d'amour aux cérémonies d'apparat, et ce n'est pas en somptueuses réjouissances qu'il aimait dépenser ses revenus.

Tout son faste consistait à entretenir autour de lui une foule de troubadours et de jongleurs avec leurs instruments ; et quiconque, sachant déclamer un beau poème ou chanter une romance, passait par la bonne ville d'Aix, sa capitale, était sûr de se voir accueilli en ami.

Raymond lui-même se plaisait à rivaliser avec ses hôtes, improvisant des couplets sur les plus jolis airs qu'il avait entendus, ou composant des chansons toutes neuves qu'il offrait comme des fleurs à ceux qui lui plaisaient.

Puis, quand ses amis les troubadours reprenaient leur chemin, il leur faisait largesse d'un pourpoint de cendal vert, d'un faucon royal dressé à la chasse, voire d'un cheval plein de feu. Les poètes errants se le disaient les uns aux autres, et sur toutes les routes qui rayonnent autour d'Aix, un nuage de poussière perpétuel enveloppait le va-et-vient des anciens et des nouveaux hôtes du comte.

Mais à ce jeu, les biens amassés par les ancêtres de Raymond fondirent peu à peu. Les armes damasquinées d'or s'en étaient allées les premières – quel meilleur usage en faire ? – ; puis la vaisselle

d'argent et de cristal : car on boit aussi bien dans des pots d'étain, on mange aussi bien dans des plats de faïence jaune semée de fleurettes ou même tout unie, quand les mets sont sains et le vin savoureux ; il suffit que des propos sages et poétiques entretiennent une douce gaîté. Partez, partez donc, bijoux ciselés, simarres d'hermine ou de pourpre ! Disparaissez aussi, beaux livres trop lourds avec vos miniatures trop fines : tous les récits que vous contenez, nous les savons par cœur, et nous n'avons plus envie de nous enfermer dans une salle solitaire pour soulever vos fermoirs d'argent, pour entrouvrir à grand-peine vos reliures pareilles à des coffres, en bois couvert de cuir et de clous dorés ; nous aimons mieux rire et deviser avec nos compagnons les rimeurs ou les gentils bouffons. Dispersez-vous au vent, folles bourses de soie, qui laissez voir entre vos mailles légères les angelots d'or, les sequins et les raymondins, et vous, ennuyeuses bourses de cuir, avec vos grosses joues ternes et gonflées...

Le comte Raymond ne se préoccupait pas plus de faire entrer l'argent dans son château qu'il n'avait regret de l'en faire sortir. Ses vassaux payaient la dîme quand ils y pensaient ; ses intendants se trompaient dans leurs comptes ; ses fermiers n'avaient pas la somme voulue le jour où se règlent les fermages, et, pour lui faire prendre patience, lui envoyaient de temps en temps un boisseau de grain, une couple de volailles, une hémine d'huile. Ainsi, sa table suffisait encore, jour après jour, à une aimable et bruyante compagnie.

Quand un de ses commensaux avait besoin d'argent, il suffisait qu'il sût tourner galamment sa prière et louer la générosité de Raymond ou la vaillance de ses aïeux pour obtenir un prêt. Au bout d'un mois, ou d'un an, si le débiteur se trouvait gêné, on lui faisait grâce de sa dette, pourvu qu'il accompagnât son excuse d'une jolie anecdote, d'une citation des anciens, d'une comparaison fleurie et bien sonnante.

Raymond se réjouissait d'avoir une cour si brillante. Il ne s'apercevait pas que ses amis devenaient de moins en moins nombreux, à mesure que, de ses murailles, les tapisseries s'envolaient, laissant voir de grands pans de pierre nue, que ses dressoirs s'éteignaient, privés du reflet fauve des plats de vermeil, à mesure que le silence, un silence de cave, gagnait ses écuries sans destriers ni palefrois, et semblait monter de salle en salle.

Déjà, il ne restait plus autour de lui que quelques jeunes ou vieux fous : des poètes au ventre creux, des philosophes à cervelle creuse, des bouffons sarcastiques, se moquant de tout et maudissant leur propre vie. Singuliers amis !

Il lui restait aussi ses quatre filles : Marguerite, Éliénor, Sanche et Biétris. Marguerite avait à peine vingt ans, Biétris en avait douze. Belles toutes quatre comme des amours, l'une avec des cheveux châains doucement enroulés, l'autre avec de longues tresses d'or pâle,

la troisième couronnée de rouses flammes, la dernière toute brune et bouclée.

Marguerite était vive et gaie entre toutes ses sœurs, pleine de fantaisie en ses paroles. Elle inventait sans cesse des histoires qui enchantaient son père, ou des tours dont ses cadettes, même la grave Éliénor, riaient à perdre haleine. Pourtant, depuis quelques mois, elle semblait moins égale d'humeur, et parfois inquiète. Éliénor, plus réfléchie qu'elle, et dont la tendresse était toujours en éveil, s'empressait autour de son aînée, lui épargnait toute peine, et la couvrait de baisers.

Mais Raymond réfléchit à tout cela, et comprit, et se dit qu'il fallait marier Marguerite. Il eût de grand cœur fait alliance avec son voisin le comte de Forcalquier, dont souvent la visite semblait faire plaisir aux quatre sœurs. Raymond lui dit un jour en souriant :

— Ami, n'est-ce pas pour l'amour de ma fille aînée que tu viens chez moi si volontiers ? Il est temps que je lui cherche un époux.

— Comte Raymond, votre fille est bien belle. Comment n'aimerait-on pas la contempler ? Mais je suis un trop petit seigneur pour faire vivre une telle princesse d'une façon si digne d'elle. Les noyers de ma montagne n'enrichissent guère mes vavasseurs, et leur suzerain est presque aussi pauvre qu'eux.

Raymond médita ces paroles, et trouva que la poésie ne console pas toujours d'une réponse déplaisante. Quelques jours plus tard, il fit seller son cheval, et suivi d'une escorte convenable il alla trouver le prince d'Orange pour lui demander son fils. Le prince lui répondit que justement il venait de recevoir une demande semblable du comte de Toulouse, dont la fille n'avait certes pas l'esprit et la beauté de Marguerite...

— ... Mais elle apporte en dot les bijoux de sa mère, qui fut princesse de Castille, sept châteaux avec leurs fermes, et un coffre garni de piastres. La révolte de mes barons et chevaliers épuise mon trésor, et cette guerre ne veut pas finir. Nous tâchons de cacher notre gêne, mais nous ne saurions tenir longtemps notre place dans le monde sans des renforts armés et des subsides, c'est-à-dire sans une alliance illustre.

Raymond, le cœur plein d'amertume, se compara au comte de Toulouse, et ne dit rien.

Peu après, il écrivit au pape, qu'il avait connu du temps où celui-ci était cardinal légat. Il lui demandait de choisir parmi ses neveux un prince qui pût convenir à Marguerite. Mais le pape lui répondit que la croisade contre les infidèles allait sans doute recommencer ; il fallait à grands frais équiper une flotte pour passer outre-mer ; ses neveux, pour l'amour de la chrétienté, allaient épouser des filles de banquiers florentins ou d'armateurs vénitiens, grâce à qui l'Église pourrait

subvenir aux charges d'une longue guerre.

Raymond comprit alors ce qu'il s'était obstiné à ne pas voir : il était ruiné, et chacun le savait. Sa cour d'amour était morte. Ses filles, si belles et si charmantes, lui seraient dorénavant refusées partout. Il en eut une grande peine, et voulut examiner s'il n'était pas possible de corriger sa fortune. Mais ses coffres étaient vides. Les comptes que lui présenta son grand sénéchal étaient si embrouillés qu'ils lui firent peur. Il y avait trop longtemps que les gens le pillaient, et qu'il avait perdu l'habitude de les surveiller. La pluie ruisselait entre les tuiles de ses toits, et en pourrissait les solives. Le mistral s'engouffrait dans les corridors et les escaliers du château, courait sans obstacles à travers les salles désertes, et gémissait jusqu'au fond des antiques oubliettes.

Raymond vécut alors le cœur serré. Les chansons et les poèmes lui devinrent un objet d'horreur. Il chassa les derniers troubadours ou jongleurs parasites ; et, seul désormais, il resta chaque soir de longues heures devant sa grande cheminée, où une flamme violacée se tordait en silence. Mais jamais il ne succomba au désespoir. Son cœur gardait la gentillesse des temps heureux.



Une nuit de Noël qu'il gelait à pierre fendre, après avoir brûlé ses dernières souches d'olivier, de vigne ou de buis, il s'aperçut qu'il n'avait plus même de quoi se chauffer : à peine une touffe de romarin sec, dont les petites feuilles secouées avaient chu çà et là. Il posa sur le feu la tige dépouillée, qui jeta un éclair joyeux. Du tranchant de sa main droite, il balaya à ses pieds la rude mosaïque du sol, recueillit dans la gauche les feuilles recroquevillées qui craquaient, et avec un sourire un peu triste, les sema sur la braise, lentement. L'odeur adorable du romarin se répandit. Il vit debout à ses côtés un homme à l'air calme, drapé d'un manteau sombre.

— Seigneur comte, excusez-moi : la ville d'Aix dort tout entière ; votre porte est grande ouverte, on ne rencontre dans vos escaliers ni gardes ni pages. Vous ne craignez guère les voleurs, à ce que je vois ! Mais je ne suis qu'un vieil homme las et glacé. Si j'entre, c'est pour implorer votre hospitalité.

— Voyageur, je le connais à ton costume, tu es de ceux que leur foi conduit en pèlerinage aux lieux saints. Je n'ai guère à t'offrir qu'une escabelle au coin de ce feu mourant. Mais je te l'offre volontiers.

Le nouveau-venu, par humilité, avait déjà retiré son lourd chapeau, pareil à du cuir tordu, et aussi large qu'une roue. La lueur du foyer fit ressortir de l'ombre son visage raviné, sa barbe blanche. Il posa contre une console de la cheminée son long bâton, blanc de poussière, au sommet duquel était pendue une gourde. Enfin, s'approchant des

chenets pour s'asseoir, il entrouvrit sa huppelande de bure dont le vaste collet rabattu lui couvrait les épaules ; des coquilles Saint-Jacques étaient cousues tout autour, comme des palmettes couleur d'ossements ; on les entendit cliqueter d'un son triste et sec.

Les pans de son manteau, en s'écartant, laissèrent voir sur la poitrine du voyageur une touffe de romarin vert sombre. En l'apercevant, le comte reprit :

— Porteur de romarin, c'est donc à Rome que tu te rends, ou bien c'est de Rome que tu reviens ?

— Comte Raymond, ailleurs qu'à Rome on peut aussi chercher son salut. Si j'aime, il est vrai, le romarin, comme tout bon romieu, mon pèlerinage fut celui de Compostelle. C'est d'Espagne que je reviens : j'ai suivi pour y aller la large route d'argent que monseigneur saint Jacques, par sa vertu, traça dans le ciel du nord au midi. Je souhaite également d'aller à Rome un jour, et au saint Sépulcre de Jérusalem, à moins que Dieu ne me commande une œuvre plus méritoire. Mais ce soir, je l'avoue, une lassitude immense m'avait saisi. Le vent qui court sur les chaussées de pierre m'a apporté l'odeur de ce feu de romarin. Elle m'a été salulaire : elle m'a rappelé que le romarin est la seule plante qui fleurit quatre fois l'an, au fort de l'hiver comme sous la rage de la canicule, pour donner aux pécheurs l'espérance ; ses pousses, si on les meurtrit et rabat vers la terre, s'échappent et rejaillissent toujours, droites comme de petites flammes, pour donner aux malheureux le courage et la gaîté ; ses fleurettes ont la couleur du ciel qui réjouit les abeilles, et leur odeur est celle de la Terre promise.

— Tes paroles sont bonnes, pèlerin. Que n'es-tu venu un an plus tôt ! Pour un discours, pour une chanson, je t'aurais hébergé aussi longtemps qu'il t'aurait plu. Je suis pauvre, hélas, et je n'aime plus les beaux mensonges des troubadours ni la musique des jongleurs... Mais, si cela te suffit, je veux partager avec toi le pain, les fruits et l'eau claire qui me restent. Refais tes forces, et ne parle plus.

Quand le pèlerin eut achevé le modeste repas qui lui était offert, il reprit :

— Comte Bérenger de Provence, de tout mon cœur, merci ! Le malheur ne vous a pas rendu mauvais : Dieu vous récompensera. Je ne peux rien vous offrir en échange de cette aumône, sinon une bonne chanson, bien meilleure qu'aucune parole de moi, car elle fut composée naguère par un jongleur très saint en vérité. C'est la seule que je sache. Vous plaît-il de l'ouïr ?

« Très haut et tout-puissant et bon Seigneur,
à-toi les louanges, la gloire et l'honneur ;
et bénédiction à toute heure.

Ces choses conviennent à toi seul,
et nul homme n'est digne de dire : « Seigneur ».

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes les créatures de ce monde,
et d'abord mon frère messire Soleil, qui au ciel monte
et fait le jour, et sa lumière nous inonde ;
et il est beau, et rayonnant de splendeur sans seconde,
de toi, Très-Haut, il porte signification.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Lune et les étoiles ;
aux cieux tu les as formées, précieuses et belles et sans voiles.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Vent,
et pour l'air nuageux ou serein, et pour tout temps,
par quoi tu fais vivre ici-bas tes enfants.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour ma sœur l'Eau des sources,
laquelle est chaste, et très utile, et humble et douce.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Feu.
Par lui tu illumines la nuit ténébreuse,
et il est beau, et fort, et très robuste, et joyeux.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Terre, notre mère,
laquelle nous porte et en vie nous conserve,
et produit variété de fruits, et de fleurs colorées et d'herbe.

Loué sois-tu, mon Seigneur, dans ceux qui pour ton amour
pardonnent
et endurent infirmités et coups de sort :
bienheureux ceux qui en paix les supportent,
car de toi, Très-Haut, ils recevront couronne.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur Mort corporelle,
à quoi nul homme vivant ne peut se soustraire.

Malheur à ceux qui mourront dans le péché mortel.

Bienheureux ceux qui se trouveront dans tes très saintes volontés, car la seconde mort ne pourra les tourmenter.

Louez et bénissez mon Seigneur, et rendez grâces à Lui, et le servez d'un cœur qui s'humilie. »

— Il n'y a pas deux couplets égaux dans ta chanson, romieu ; la cadence est boiteuse, et les rimes sonnent faux. Et pourtant, cette pauvre chose me touche d'une façon que je ne saurais dire. Comment s'appelle le troubadour qui l'a faite ?

— Seigneur comte, il se faisait appeler le Jongleur de Dieu, mais son vrai nom fut messire François d'Assise. Il se plaisait à improviser des chansons en notre langue d'oc, en français ou même en latin, aussi bien qu'en langage d'Ombrie, car Dieu parlait par sa bouche. Maintes fois, n'ayant pas d'instrument pour accompagner son chant, il se fit un archet avec une verge d'osier qu'il cueillait, une viole avec une grosse branche qu'il serrait sous son menton. À grands gestes dansants, il promenait l'archet sur la viole, avec liesse : il chantait, et à l'oreille de ses frères résonnaient des harmonies divines. C'est au ciel qu'il chante maintenant, le gentil jongleur. Il est mort depuis cinq années, et nous n'avons pas oublié ses commandements. Le premier est d'accepter nos misères et la volonté de Dieu dans une joie parfaite. Le second est de ne point aimer les richesses, ni aucun des biens de ce monde. Il m'apparaît, comte Raymond, que votre gaîté dans le malheur ne serait pas sans mérite aux yeux de notre petit frère François, et c'est pourquoi je voudrais vous aider à porter vos peines ; mais ces richesses que vous avez jetées au vent, ne vous arrive-t-il pas de les regretter ?

— Si je les regrette, romieu, ce n'est pas pour moi : j'aimais mieux l'amitié des poètes, l'empressement familial de mon peuple. Ai-je souffert en devenant pauvre ? peut-être, mais c'est parce que ma pauvreté m'a privé de ceux que je croyais mes amis : ils n'aimaient que ma fortune et le bruit joyeux de ma cour. Pourtant je conserve dans le cœur maintes chansons d'antan, et l'amour de mes filles : c'est encore assez. Non vraiment, je ne regrette pas mes biens, sauf quand je pense à mes pauvres aimées. Elles sont sages autant que belles, et je voudrais leur donner de bons maris, de beaux enfants, des peuples dont elles feraient le bonheur. Mais parmi les princes, de nos jours, il s'en trouve bien peu qui soient de vrais chevaliers ; et même les

meilleurs, les plus nobles, sont contraints par l'orgueil familial de réclamer une grosse dot au père de celle qu'ils épousent. Comment pourrais-je songer à eux ?

— Comte Raymond, en remerciement de votre accueil si confiant, je voudrais vous rendre pour vos filles la richesse que vous avez perdue. Laissez-moi au moins essayer : qu'avez-vous à craindre désormais ? Faites de moi votre ministre ; je gouvernerai votre maison et vos terres. Bientôt vous verrez si les plus grands rois du monde ne seront pas heureux de vous demander vos filles en mariage : et vous n'aurez pas à rougir de honte devant eux pour une dot trop maigre.

Le vieux pèlerin, si las tout à l'heure, s'était levé plein de feu. Sa stature soudain semblait surhumaine devant la grande cheminée où les braises rougeoyantes ne voulaient pas s'éteindre. Raymond Bérenger trouva l'aventure si folle, et si belle à chanter, qu'elle aurait pu inspirer un trouvère. Il n'hésita pas un instant :

— J'accepte, romieu, et j'espère. Mais qui donc es-tu ?

— Un pécheur, comte Raymond, un pécheur dont le nom importe peu ; je vous le dirai quand j'aurai refait votre fortune, si alors vous voulez mettre ce nom dans vos prières.

— Soit, ami. Je t'appellerai Romieu. Mais pour que mes sujets ne méprisent pas en toi un inconnu sorti on ne sait d'où, ne consentiras-tu pas du moins à me dire ta ville natale ?

— Certes je le peux, seigneur, car je pense n'y retourner jamais, par pénitence. J'espère qu'on y a oublié mes folies de jeune homme, et même ma disparition, bien ancienne déjà. Ma patrie est Villeneuve sur le Rhône.

— Or ici, pèlerin, on se souviendra de tes grands mérites, si tu tiens parole : tu seras à travers les siècles le saint Romieu de Villeneuve. Mais la nuit est bien avancée. Je vais te conduire aux appartements qu'occupait mon protonotaire.

— Faites-moi une grâce, comte Raymond. N'avez-vous pas plutôt, sous les combles d'une tour, quelque colombier vide ? Accordez-moi d'y loger, si le soleil levant y frappe : c'est la joie qu'on a coutume de donner aux ramiers voyageurs. Je verrai de ma lucarne le chemin de Rome et de la Terre sainte, que j'espère reprendre avant ma mort.

— Suis-moi donc. Je te donne la tour du levant.

Tout en haut d'un escalier en colimaçon, Raymond conduisit son hôte jusqu'à une petite porte au front arrondi. Devant le seuil, le comte s'arrêta, plein de vénération :

— Sois béni, Romieu ; et permets que ma main touche ta barbe blanche !

Trois années ont passé. Le château de Raymond Bérenger bourdonne de nouveau comme une ruche allègre. Romieu de Villeneuve, toujours vêtu de bure sombre, et les pieds nus dans ses sandales de pauvre voyageur, passe de salle en salle, calme et souriant à la fois. Il surveille toute la maisonnée, des écuries au lavoir, des cuisines aux fauconneries. Sans gourmander les gens, il les fait obéir et s'empresse.

Parcourant les terres de son seigneur, il a pendant des mois encouragé les tristes et les paresseux, récompensé les entrepreneurs, fait honte aux fermiers infidèles, aux gardiens sans honneur des ports, des péages, des chasses et des viviers, aux forestiers voleurs de bois, aux meuniers voleurs de farine. Peu à peu, les redevances sont rentrées, les comptes se sont alignés sur des parchemins réglés comme papier à musique.

Si aujourd'hui l'on pouvait, du château, entendre le branle ronronnant des moulins qui broient le grain à la ronde, le grincement des faucilles et des scies, le piaffement des chevaux innombrables, cela ferait un réjouissant concert. Si l'on pouvait rassembler en une seule gerbe les murmures veloutés de l'huile qui lentement ruisselle de tous les pressoirs à olives dans toutes les vallées de Provence, et qui déborde des jarres, cela ferait un grondement pareil à celui de la Durance en crue.

Souvent, après ses courses et ses veilles, Romieu, grim pant à son colombier, s'enferme deux ou trois jours de suite : pour tenir jalousement ses livres, disent les uns ; pour faire pénitence, disent les autres ; ou bien n'est-ce pas pour regarder au loin la campagne, et y découvrir on ne sait quels messagers ?

Un jour, il dit à Raymond :

— Seigneur comte, vous trouverez ce soir dans votre chambre quatre coffres pleins d'or. C'est la réserve que j'ai amassée année par année, une fois payées les dépenses de votre cour ou celles de l'État. Quel usage vous convient-il de donner à ce trésor ?

— Romieu, tu le sais, mon vœu le plus cher est de marier dignement mes filles. À chacune je remettrai en dot un coffre de raymondins. Tu m'aideras à trouver pour elles quatre barons courtois, beaux et vaillants, quatre seigneurs qui soient jeunes et pleins d'amour.

— Comte Raymond, vous ne vous entendez guère mieux que jadis à faire vos affaires. Je veux donner les quatre coffres pour dot à votre aînée Marguerite. Et ce n'est pas un petit baron qu'elle épousera, c'est le roi de France. Quant aux autres, ayez confiance en moi, elles n'auront pas besoin de dot. Une fois l'aînée si glorieusement mariée, il n'est prince ni empereur en toute la chrétienté qui ne voulût payer au besoin pour entrer dans une maison comme la vôtre.

— Ô Romieu, comment te croire ? Ne serait-ce pas de ma part ambition folle et damnable orgueil ? Le roi de France est Louis le

Neuvième, le fils du Lion, aussi brave que son père, plus puissant, et plus pieux encore que son père, au point que déjà ses sujets l'appellent saint.

— Nul péché de votre part, sire comte : je prends tout sur moi, pour l'amour de vos filles et de vous, et pour l'amour aussi de deux peuples chrétiens.

Et en effet, quand Louis de France eut vu la fraîche beauté de Marguerite, quand il l'eut vue sourire, quand il eut goûté la gracieuse et sage fantaisie de ses propos, semblables aux plus beaux contes, il supplia Madame Blanche, sa mère, de la lui laisser épouser. Soucieuse du bonheur de son fils, mais aussi des intérêts du royaume de France, la reine mère, en femme de tête, s'enquit de la prospérité du comte Raymond Bérenger, et de l'appui que la couronne pourrait trouver dans cette alliance.

Elle sut bientôt le bel ordre qui régnait dans le comté de Provence, et entendit parler des quatre coffres réservés à l'aînée des princesses : elle imagina quels devaient être les trésors du comte, puisqu'à une seule il donnait tant de biens.

Les noces se firent sans retard, et la jeune reine, radieuse, partit pour Paris, emmenant avec elle ses sœurs à la cour du Louvre.

Les Anglais venaient de faire la paix avec la France. Le roi d'Angleterre, Henri III, afin de se rapprocher encore du roi Louis, eut l'idée de prendre pour femme une des sœurs de Marguerite. Éliénor lui sembla si tendre de cœur, si digne et soucieuse du devoir, si touchante sous ses tresses de soie pâle, qu'il l'aurait enlevée par pur amour, plutôt que d'affronter un refus. On ne songeait guère à le rebuter. En vrai chevalier, il interdit à son sénéchal de demander si Éliénor avait la moindre dot. Et les noces se firent.

Puis le propre frère d'Henri, nommé Richard de Cornouailles, épousa la belle et ardente Sanche, à la chevelure de feu. À peine marié, Richard fut élu roi de Germanie et couronné empereur du saint Empire romain : on dit que la beauté de Sanche avait conquis les graves électeurs, autant que la droiture et prouesse du nouveau César.

La passion amoureuse et le bonheur de tous ces jeunes gens comblait de joie Raymond Bérenger. Ne sachant comment remercier Romieu de ses bienfaits, il le fit, de premier ministre qu'il était déjà, connétable et grand sénéchal. Il voulait aussi lui donner des armoiries, le faire baron, lui constituer un fief : mais pour cela, il fallait que le héraut publiât le nom de Romieu. Et Romieu exigeait de rester dans l'ombre.

D'ailleurs, disait-il, je n'ai pas achevé ma tâche : votre quatrième fille est encore à marier. Si j'allais décevoir votre attente pour finir ? Et puis je vous ai déjà dit que toutes ces grandeurs et cette gloire mondaine ne sont pas mon fait. Voyez ma robe de bure, mes sandales, ma ceinture de corde : je ne suis qu'un pauvre romieu.

Et il se retira dans son colombier, cette fois pendant une semaine.

Le comte disait à Biétris la brune :

— Ma douce enfant, le sort de tes sœurs ne te fait-il pas envie ?

Mais Biétris répondait :

Mon père, j'aime mieux demeurer avec vous. Je ne saurais m'arracher au sol provençal. Tous ces princes, mes beaux-frères, sont la fleur de la chevalerie chrétienne ; mais leurs pays sont tristes et sombres, j'y languirais. Notre terre est la plus délicieuse des terres, c'est là que je veux vivre. Je n'épouserai que celui qui viendra m'y trouver, et aimera la Provence pour l'amour de moi.

Quand Romieu sortit de sa tour, le comte lui rapporta les paroles de sa fille et lui demanda conseil.

— Sire comte, Sanche a épousé le frère du roi d'Angleterre, il faut que Biétris épouse le frère du roi de France, je veux dire Charles, duc d'Anjou. C'est un grand prince, qui deviendra plus grand encore. Vous n'avez pas de fils : vous donnerez en dot la Provence à Biétris ; son mari sera votre successeur sur ce trône. Un jour, croyez-moi, de duc d'Anjou et comte de Provence, il deviendra roi d'un grand royaume. Je vois le pape lui offrir couronne sur couronne ; je vois Charles, comme un aigle, passer les montagnes glacées et conquérir une terre antique qu'on appelle le Jardin de l'Empire ; je le vois franchir la mer et s'emparer de l'île du Soleil : qu'il prenne garde seulement de ne pas oublier là-bas l'exemple qui lui est montré ici, l'art d'être un bon seigneur. Et vous-même, comte Raymond, vous que la fortune adverse n'a jamais rendu inquiet et mauvais, puisse la prospérité ne pas vous gêner !



Biétris épousa Charles au profil d'aigle, l'homme de guerre dont le sourire était silencieux et un peu triste, le grand prince venu du nord, avec son teint brûlé de méridional.

Quelques années encore ont passé. Toujours plus brillante, la cour d'Aix-en-Provence s'est peuplée d'une foule hardie. Les troubadours revenus s'y sentent mal à l'aise, perdus au milieu des courtisans et des gens d'affaires. On se surveille, on se jalouse, on se calomnie.

Romieu, autant qu'il peut, se tient à l'écart de cette cohue. Ses courses à travers les vastes fiefs de Raymond Bérenger se font de plus en plus longues. On le voit apparaître soudain et passer dans sa robe noire, et déjà il a disparu, sans bruit. Il s'enferme souvent au haut de sa tour, et pas plus que jadis on ne sait ce qui l'y retient à pleines journées. Sa barbe s'allonge et blanchit encore. Ses regards où couve un feu sombre transpercent ceux qu'il croise dans le palais. On dirait qu'il sonde les âmes, et se défie. Une crainte superstitieuse

l'environne.

Malgré la générosité naturelle de Raymond, les courtisans hésitent à implorer les largesses du seigneur, se sentant surveillés par le mystérieux pèlerin. Les intendants et les fermiers, frémissants de rage contenue, apportent des comptes en règle, et n'osent pas détourner un denier.

Mais peu à peu naît en tous ces cœurs rapaces l'envie de se venger ; ils souhaitent reconquérir la liberté de mal faire qui leur est refusée. Ils chuchotent d'abord entre eux, puis élèvent la voix, et s'arrangent pour que le comte les entende. Ils mêlent la plaisanterie aux propos soupçonneux, afin d'amuser Raymond, et de se faire mieux écouter.

— N'est-ce pas un rare joyau, que ce saint homme qui s'entend si bien aux affaires ? cette espèce d'ermite qui connaît tous les rois du monde ? cet austère prêcheur qui se plaît à marier les belles filles ?

— On dit qu'il refuse tout merci et toute récompense. C'est vrai qu'il est vêtu pauvrement, et ne prend pas part aux réjouissances ni aux donations. Quel intérêt secret le fait donc agir ?

— On ne se montre aussi exigeant, aussi pointilleux dans ses comptes, que quand on travaille pour soi-même, et qu'on veut dissimuler quelque chose. D'abord, pourquoi n'a-t-il jamais voulu dire qui il est, d'où il vient, ce qu'il espère ? Le comte est bien imprudent de remettre toute sa fortune et sa puissance à un étranger, pour qui nul ne peut porter témoignage.

— Sans doute attend-il une bonne occasion pour se dédommager d'un seul coup de sa longue patience, et dérober un trésor qui en vaille la peine.

— Qui sait si le bon apôtre, dans cette chambre haute où il s'enferme, n'amasse pas déjà son butin, jour après jour ?

— Hé parbleu ! N'est-ce pas pour cela qu'il ne veut rien trahir de son passé ? J'imagine que si l'on pouvait retrouver les lieux où il a vécu, on y découvrirait une longue suite de fraudes et de rapines.

— Il serait bien simple en tout cas de s'assurer qu'il n'en commet pas de nouvelles. Voyez comme il lui fut facile de remplir en secret quatre coffres d'or, qui apparurent un beau jour à la grande surprise de tous ! Pourquoi le comte ne va-t-il pas explorer la chambre du Romieu ?

— Le comte n'ose pas ; le comte a pris la mauvaise habitude de laisser taire ; le Romieu est devenu son maître, et le mène à la baguette comme un petit écolier.

Ainsi, à force de piquer la curiosité, puis l'amour-propre de Raymond, la calomnie a fait son chemin dans son cœur. Il s'ennuie, c'est vrai, depuis que trois de ses filles sont parties, et que la quatrième elle-même se laisse étourdir par la fortune nouvelle. Et puis le train de la cour devient de plus en plus éclatant et coûteux : c'est

irritant d'avoir à demander au grave pèlerin son approbation pour des dépenses qui lui font pincer les lèvres. Raymond aimerait bien tenir les cordons de sa propre bourse.

Enfin, un beau soir, après un festin plus long que de coutume, les vins et le fracas ayant échauffé la tête du comte, un de ses favoris trouve le moyen de le fâcher contre Romieu, et met Raymond au défi d'oser monter à la tour du colombier.

Votre vertueux sénéchal vous boude, seigneur. N'êtes-vous plus le comte de Provence, et Romieu veut-il vous apprendre à vivre ? Il blâme vos fêtes qui changent la nuit en jour, et pour montrer sa mauvaise humeur, il est allé se coucher comme les poules. Allons dénicher ce bel oiseau ! Et voyons si ce qu'on dit est vrai : peut-être le trouverons-nous dans le noir en train de couvrir son trésor, à la façon d'une poule aux œufs d'or ?

— Soit, dit Raymond. Nous verrons bien ce qu'il en est. Mais gare à lui, s'il s'est moqué de moi pendant tant d'années !

Il se lève de table, et chacun l'imité. Un cortège se forme, qui traverse les salles, vestibules et couloirs parés et illuminés, puis gagne au bout du château l'aile plus sombre où gîte Romieu. L'escalier s'ouvre au fond d'une caverneuse galerie. Ici, les murs sont nus et noirs, tout comme au temps où arriva le pèlerin.

Le vent d'hiver siffle dans la spirale étroite de l'escalier. Mais du bas en haut de la tour, une frémissante guirlande de soie et d'or se déploie et se tord sur elle-même, à mesure que la file des seigneurs et des dames gravit les petites marches tournantes. Entre les parois de moellons bruts glisse un long serpent de velours et de cuir gaufré. L'éclat rompu des torches creuse les ténèbres d'étage en étage. Un bruit de fête allègre et méchante, où roulent des rires sous cape, étouffe le bruit aigu du vent et ronfle dans la vis de pierre creuse comme la mer dans un coquillage. Des parfums subtils flottent dans l'air glacé, jusqu'au seuil du pèlerin.

La petite porte est là, toute plate. Le comte en secoue la poignée ; il ébranle le battant ; rien ne cède. Elles ont l'air bien fragiles, cependant, ces courtes planches vermoulues !

— Une hache ! Qu'on m'apporte une hache !

Les courtisans se pressent et refluent dans l'escalier. Un garde offre sa lourde masse d'armes en fer, dont la boule se hérissé de pointes cruelles. Il en rue plusieurs coups sur le bois qui sonne affreusement. La masse rebondit et rebondit en arrière, comme étourdie : le bois n'est pas même égratigné ; la porte basse garde son air naïf et têtue. Cette résistance incroyable change en rage le dépit du comte.

Mais une ombre descend de la voûte ; le pèlerin surgit dans le tremblement rouge des torches. Il porte en main une lampe de cuivre éteinte et un chapelet noué sur lui-même. Il se tient devant son

seigneur. Ses pieds nus posés dans la poussière sont blancs comme ceux d'un ange.

— Il fait bien froid, dit-il. J'étais sur la terrasse haute, à regarder le chemin de saint Jacques parmi les bonnes planètes. Mais que signifie cet assaut à ma porte ? Que veux-tu donc, Raymond ?

Le bruit bas de cette voix semble un feu oublié qui murmure et qui craque. Cette force contenue ne calme pas le comte, au contraire. Le vin qu'il a bu lui fait perdre le sens :

— Faux romieu, pourquoi te caches-tu de nous tous, depuis tant d'années ? Combien m'as-tu volé ? Montre-moi ton trésor, félon, ou je te cloue à cette porte comme une chauve-souris !

— Fort bien, Raymond ; mais ce n'est pas tout. Si tu veux entrer, il te faudra tout d'abord me tordre au menton cette barbe blanche !

Le poing du comte vole : il secoue la barbe tordue, comme pour l'arracher. Le solitaire gémit, non pas de souffrance, mais de grande tristesse.

— Entre, puisqu'il le faut, Raymond. Mais sache que tu m'as chassé à jamais de cette maison. Entre, et regarde mon trésor.

Le battant claque contre la muraille. Le comte et ses gentilshommes, courbant un à un la tête, franchissent rentrée, pareille à une souricière.

Dans le vieux colombier, il n'y a pour tout mobilier qu'une escabelle de chêne à trois pieds, une table exigüe, et un lit de chasseur sauvage ou d'ermite : un cuir de sanglier avec tous ses poils, cloué sur un cadre de bois dur. Enfin, dans le mur blanchi à la chaux, une série de niches régulièrement creusées : ce sont les innombrables logettes où jadis nichaient les colombes. Dans ces alvéoles se pressent des registres aux fermoirs de fer luisants et des liasses de parchemin, que Romieu désigne d'un geste : si nombreuses ces liasses, si sagement rangés ces registres, et si froids dans leur robe de basane noire, que Raymond, découragé, hausse les épaules, sachant bien que ce sont les comptes de Romieu, et que ces comptes ne lui diront rien.

Mais soudain, il aperçoit sous la couchette en peau de sanglier un coffre long et bas, pareil à une caisse de mort. Il se penche, l'arrache, le traîne au milieu de la cellule. Le coffre n'est pas bien lourd. Un sourire douloureux passe sur le visage de Romieu.

Le vieux coffre branlant n'a pas même de serrure, et ses charnières sont rompues. Raymond Louvre d'une saccade. On voit apparaître un bâton poudreux de pèlerin, un chapeau difforme dont il a fallu replier les bords, l'amas sombre d'un manteau où des coquilles jaunies sont éparses comme des ossements ; et puis une touffe toute sèche et craquante de romarin. Pendant vingt ans, voilà quel trésor a caché Romieu.

Raymond a compris sa folie ; il semble foudroyé de honte. Mais

Romieu a cessé de le regarder : il se penche à son tour, avec tendresse, vers ces objets dormants. Revoit-il ses pèlerinages à travers les champs et les montagnes, et l'humble liesse d'antan ?

« Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Vent,
et pour l'air nuageux ou serein, et pour tout temps,
par quoi tu fais vivre ici-bas tes enfants...

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Terre, notre mère,
laquelle nous porte et en vie nous conserve,
et produit variété de fruits, et de fleurs colorées et d'herbe...

Loué sois-tu, mon Seigneur, dans ceux qui pour ton amour
pardonnent,
et endurent infirmités et coups du sort ;
bienheureux ceux qui en paix les supportent,
car de toi, Très-Haut, ils recevront couronne... »

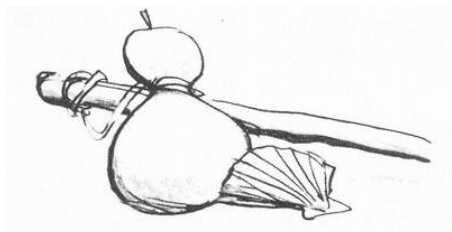
On dirait que Romieu a oublié la présence de toutes ces gens. Il déploie la robe, dont les coquilles, doucement, claquent ; il s'en charge les épaules ; il saisit le bâton où ballotte la gourde flétrie ; et soulevant le chapeau de pèlerin, en présence de son ancien seigneur il s'en couvre la tête : alors un voile de ténèbres tombe sur la face de Romieu et noie toute sa silhouette. Le pâle reflet des coquilles a cessé de répondre à la lueur mourante des flambeaux. Le pèlerin a disparu.

Raymond sort enfin de l'enchantement affreux qui pesait sur lui :

— Où est-il ? Arrêtez-le ! Ramenez-le ! Romieu, pardonne-moi !

Mais dans l'escalier tournoyant où les courtisans s'écrasent et vacillent encore de stupeur, nul ne l'a vu passer. Un souffle froid descend du haut de la tour. Romieu est parti pour un dernier pèlerinage, emportant sa peine, son amitié trahie, et son secret.

Dans le coffre disloqué, il reste une touffe de romarin, toute fraîche et odorante, où viennent de s'épanouir cent fleurettes couleur de ciel.



1 Matagot : follet ou chat-sorcier.

2 Depuis le XII^e siècle on a inventé une explication à ce nom. Il voudrait dire *Elysii Campi* : les Champs Élysées étaient le séjour des justes après leur mort, selon les croyances païennes. Mais ce souvenir mythologique est peu convenable, et même invraisemblable. D'ailleurs, la vieille orthographe *Aliscans*, antérieure au XII^e siècle, contredit une telle hypothèse. On ne sait pas ce que veut dire Aliscamps.